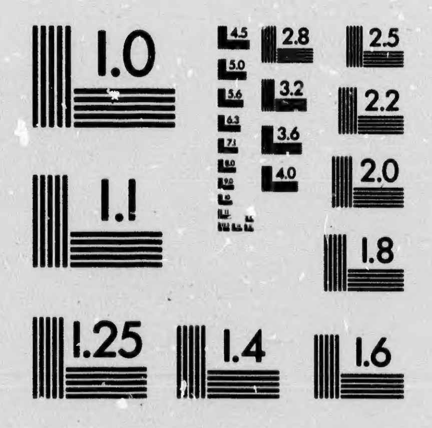
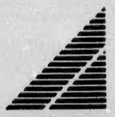
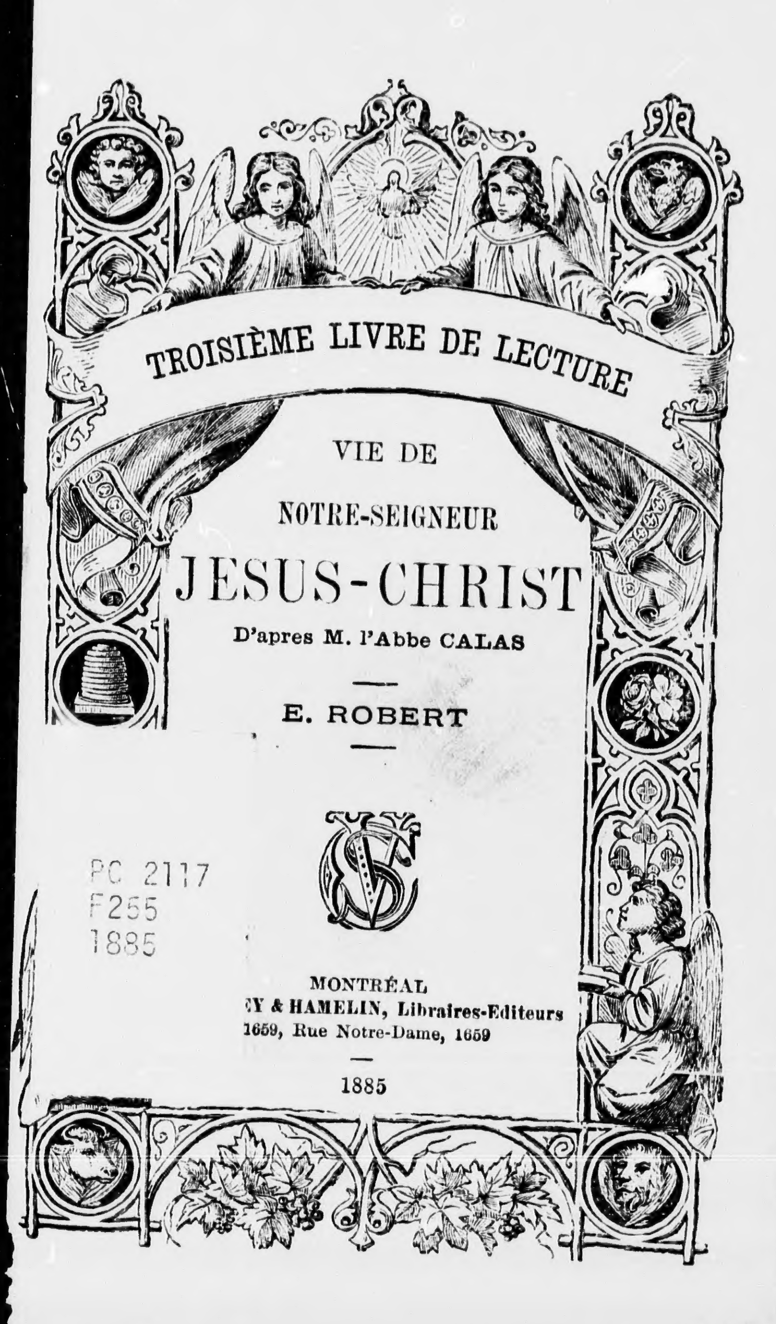
MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)







VIE DE NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

D'apres M. l'Abbe CALAS

E. ROBERT

MONTRÉAL
[...]Y & HAMELIN, Libraires-Editeurs
1659, Rue Notre-Dame, 1659

1885



VIE DE NOTRE

SEIGNEUR JESUS-CHRIST

22.
1

TROISIEME LIVRE DE LECTURE

VIE DE N. S. JESUS-CHRIST

D'après M. l'Abbé CALAS

E. ROBERT



MONTREAL
GERNAEY & HAMELIN, LIBRAIRES-EDITEURS
1659, Rue Notre-Dame, 1659,

1885

VIE DE

NOTRE-SEIGNEUR JESUS-CHRIST

I

Le Verbe Rédempteur.

Avant les siècles, qui ne sont que la mesure du temps, Dieu seul existait : Père, Fils et Saint-Esprit.

Et le Verbe, seconde personne de cette Trinité ineffable, était en Dieu ; il était Dieu lui-même, et dès le commencement il était avec Dieu.

Quand le moment fut venu de créer le monde, toutes choses furent faites par le Verbe et rien de ce qui fut fait ne fut fait sans lui ; car en lui était la vie, et la vie est la lumière qui éclaire tout homme qui vient en ce monde.

Placé dans un jardin de délices, l'hom-

me, créé à l'image de Dieu, fit presque aussitôt le triste apprentissage de la liberté.

La liberté est comme un vin généreux qui vivifie, mais qui enivre.



Adam et Eve chassés du paradis terrestre.

Adam usa de la sienne pour se révolter contre son Maître. Il en fut puni.

Mais Dieu, dont l'essentiel attribut est la bonté, ne fait jamais à ses enfants que des blessures guérissables. Aussi, à

peine Adam était-il tombé, que Dieu lui montra, dans le lointain de l'avenir, le Rédempteur qui devait restaurer en lui la ressemblance divine, et la FEMME dont le pied virginal écraserait la tête du serpent.

Adam quitta donc le paradis terrestre, frappé et amoindri dans son âme et dans son corps, mais déjà consolé et plein d'espoir.

Le souvenir des promesses, précieusement transmis à ses descendants, se conserva comme un sublime héritage dans les familles des patriarches ; et ce souvenir, souvent renouvelé par les prophéties, prit un corps dans les figures, afin que la longueur du temps fût abrégée par la certitude de la Rédemption.

Enfin, l'heure du grand événement arriva, cette heure appelée par tant de soupirs et achetée par tant de larmes !

L'univers, bouleversé pendant quatre mille ans par les guerres et les dé-

vastations, se reposa un moment et fit silence. Et c'est alors que la terre, enfin baignée par la rosée du ciel, s'ouvrit pour enfanter son Sauveur.

Et le Verbe se fit chair et il habita parmi nous.

Les hommes de ce temps virent sa gloire, cette gloire que reçoit de son Père le Fils unique, plein de grâce et de vérité.

II

Annonciation.

Selon le langage du Cantique, « l'hiver avait disparu, les pluies avaient cessé, les pentes du Liban se couvraient de nouvelles fleurs, la voix des tourterelles s'entendait dans les campagnes, » lorsqu'un jour l'ange du Seigneur descendit dans une petite ville de Galilée, et, s'arrêtant dans la maison d'une humble vierge, mariée depuis peu à un artisan nommé Joseph, il la salua en ces termes :

— Je vous salue, Marie, pleine de grâce. Le Seigneur est avec vous ; vous êtes bénie entre toutes les femmes.

La vierge, troublée, ne savait ce que voulait dire une pareille salutation. Mais l'ange la rassurant :



L'archange Gabriel à Marie.

— Ne craignez rien, dit-il, car vous avez trouvé grâce devant Dieu. Voici, en effet, que le Saint-Esprit surviendra en vous, la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et vous mettrez au monde un fils que vous appellerez Jésus.

Cet enfant sera grand devant les hommes, le Seigneur le placera sur le trône de David son père, et son règne n'aura point de fin.

Marie, consentant à ce mystère, répondit avec humilité :

— Voici la servante du Seigneur ; qu'il soit fait en moi selon votre parole !

Et ainsi le mystère de l'Incarnation fut accompli.

III

Visitation.

Quelques jours après, Marie, se dirigeant vers les montagnes, alla visiter sa cousine Elisabeth, épouse de Zacharie, qui demeurait à Hébron, petite ville de Juda.

Dès que celle-ci eut aperçu sa parente, elle s'écria, remplie de l'Esprit-Saint :

— O Marie, vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est aussi béni ! D'où me vient cet hon-

neur que la mère de mon Dieu ait bien voulu me visiter ? Ah ! vous êtes heureuse d'avoir cru, car les choses qui vous ont été prédites ne manqueront point de s'accomplir.



Marie visite sa cousine Elisabeth.

Et aussitôt Marie répondit par les paroles de son Cantique :

— " Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit est rempli de joie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante.

" Voici que désormais toutes les générations m'appelleront bienheureuse, car

Celui qui est tout-puissant a fait en moi de grandes choses, et son nom est béni.

" Des pères aux enfants, sa miséricorde s'étend sur ceux qui le craignent.

" Il a déployé la force de son bras, renversé les puissants et élevé les humbles.

" Il a rempli de biens ceux qui étaient affamés et renvoyé les riches les mains vides.

" Enfin, il a recueilli Israël son serviteur, se souvenant de ses miséricordes et des promesses faites à nos pères, à Abraham et à sa postérité jusqu'à la fin des siècles. "

Après avoir demeuré trois mois environ chez sa cousine, Marie reprit le chemin de Nazareth.

IV

Naissance de Jésus-Christ.

Sur ces entrefaites, un édit vint de Rome, qui enjoignait aux habitants de

l'univers d'aller se faire inscrire, chacun dans la ville d'où il était originaire.

Ce dénombrement devait se faire en Judée par les soins de Cyrinus, lieutenant d'Auguste dans ce pays.

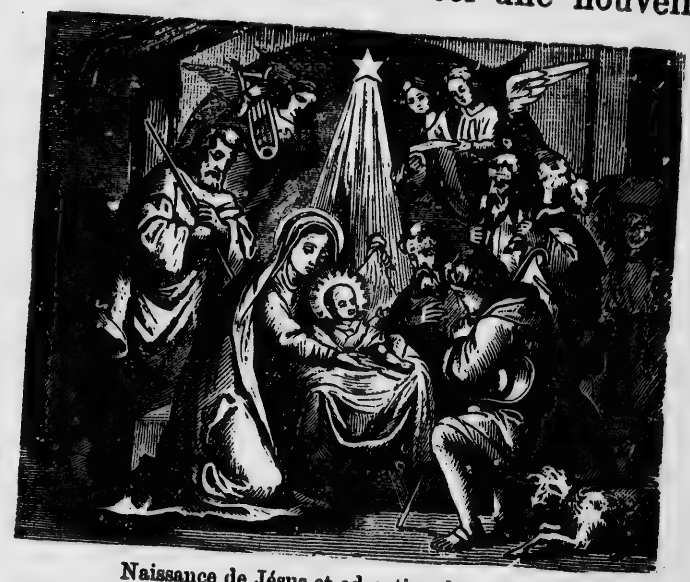
Et comme Joseph et Marie, son épouse, étaient de la famille de David, ils prirent en toute hâte le chemin de Bethléem d'où étaient sortis leurs royaux ancêtres.

C'est pendant leur séjour dans cette ville que, le terme de Marie étant arrivé, elle mit au monde son fils premier-né. Elle l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche, car, comme ils étaient pauvres, il n'y avait pas eu de place pour eux dans les hôtelleries.

Or, pendant que les deux époux étaient en adoration devant l'Enfant divin, voilà que, tout à coup, une grande clarté illumina la campagne, et les bergers qui veillaient sur leurs troupeaux en furent fort effrayés ; mais l'Ange autour de qui

brillait cette lumière les rassura en leur disant avec bonté :

— Pasteurs, n'ayez point de crainte, car je viens vous annoncer une nouvelle



Naissance de Jésus et adoration des bergers.

qui sera pour vous et pour tout le peuple un grand sujet de joie. Voici, en effet, qu'il vous est né aujourd'hui, en la cité de David, un Sauveur qui est le Christ, le Seigneur-Dieu. Ceci, du reste, sera le signe auquel vous le reconnaîtrez :

“ Dans une crèche, sous le toit ruiné d'une pauvre étable, vous trouverez un Enfant enveloppé de langes, et Celui-là est vraiment le fils de David. ”

L'Ange finissait à peine de parler qu'un harmonieux concert se fit entendre. C'étaient les esprits de la milice céleste qui chantaient ainsi en chœur les louanges du nouveau-né.

— Gloire à Dieu ! disaient les anges, gloire à Dieu au plus haut des Cieux, et sur la terre paix aux hommes de bonne volonté !

En entendant ces paroles, les bergers se dirent l'un à l'autre :

— Allons jusqu'à Bethléem, et voyons ce prodige qui vient d'arriver et que le Seigneur nous a fait connaître.

En parlant ainsi, ils se dirigèrent vers le bourg, et étant entrés dans l'étable, ils trouvèrent effectivement Marie et Joseph, et l'Enfant qui était couché dans une crèche. Ils reconnurent ainsi la vé-

rité de ce qui leur avait été dit touchant cet enfant, et le récit qu'ils en firent remplit de joie et d'étonnement ceux qui entendirent ces merveilles.

Or, pendant que les bergers, glorifiant Dieu, retournaient vers leurs troupeaux, Marie ne perdait rien de toutes ces choses ; elle les méditait avec joie dans son cœur.

Huit jours après, on porta l'Enfant au temple pour le faire circoncire. On lui donna le nom de Jésus ; et ce nom, qui veut dire *Sauveur*, est celui-là même que l'ange avait indiqué le jour de l'Annonciation.

V

Adoration des Mages.

Or, pendant que Jérusalem voyait s'accomplir à ses portes le grand miracle de la bonté de Dieu, et que le premier acte du grand drame de notre rédemption n'avait d'autres témoins que les

anges et quelques hommes simples et de bonne volonté, la nouvelle de la naissance du Sauveur arrivait sous la forme d'une brillante étoile à quelques mages de Perse ou de Chaldée.



Adoration des Mages.

Fidèles à ce signe, que leurs traditions s'accordaient à regarder comme l'annonce de la venue du Messie, ces princes de la science, mages ou rois, quittèrent

aussitôt leur famille et leur patrie pour venir, à la suite de l'astre miraculeux, offrir leurs présents au nouveau-né.

Arrivé à Jérusalem, après plusieurs jours d'un fatigant voyage, ils s'enquirent auprès d'Hérode du lieu où était né le Sauveur promis.

— Où est le roi des Juifs ? dirent-ils, car nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus pour l'adorer.

En entendant ces paroles, Hérode et ses courtisans furent saisis d'un grand trouble. Le roi surtout, soupçonneux et cruel, fit mander aussitôt les princes des prêtres et les scribes de la nation pour savoir d'eux en quel lieu devait naître le Christ.

Ceux-ci, ayant consulté les livres où étaient renfermées les prophéties, ne tardèrent pas à répondre :

— Prince, c'est à Bethléem de Juda, que doit naître le Messie ; car voici ce qui a été écrit par le prophète : " Et toi,

“ Bethléem, tu n'es pas la moindre entre
“ les villes de Juda, puisque c'est de ton
“ sein que doit sortir le conducteur d'Is-
“ raël mon peuple. ”

De plus en plus troublé par ces révélations, mais dissimulant ses alarmes, Hérode fit venir les mages en secret, et, s'associant à leur pieux empressement, il s'informa du temps précis où ils avaient vu paraître l'étoile ; ensuite il ajouta :

— Allez, et informez-vous soigneusement de l'enfant. Quand vous l'aurez trouvé, venez m'en donner avis, afin que j'aille l'adorer à mon tour.

Après cette réponse, dont il leur fut impossible de deviner la maligne intention, les mages quittèrent la ville sainte.

Dès qu'ils furent dans la campagne, l'étoile qu'ils avaient vue en Orient leur apparut de nouveau, et à leur grande joie, elle se mit à les précéder jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'endroit où reposait l'enfant.

Là, l'étoile s'arrêta, et les mages étant entrés dans l'étable, trouvèrent Jésus avec Marie sa mère. Se prosternant aussitôt devant la crèche, ils adorèrent Celui que la foi leur faisait reconnaître pour le Maître du ciel, après quoi, ayant ouvert leurs trésors, ils lui offrirent en présent de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

La nuit venue, l'ange du Seigneur leur apparut pendant leur sommeil, et, les ayant avertis de n'aller point retrouver Hérode, ils retournèrent dans leur pays par un autre chemin.

VI

Présentation au Temple.

Quand le jour de la purification prescrite par Moïse fut arrivé, les parents de Jésus portèrent l'Enfant à Jérusalem, afin de le présenter à Dieu, son Père, dans le Temple.

Pauvres, ils firent au Seigneur l'offran-

de des pauvres, donnent au prêtre deux tourterelles ou deux pigeonneaux.



Présentation de Jésus au Temple.

Or, il y avait en ce temps-là, à Jérusalem, un homme juste et craignant Dieu, qui attendait la consolation d'Israël.

Comme le Saint-Esprit lui avait révélé qu'il ne mourrait point sans avoir vu le Christ du Seigneur, il accourut, ce jour-là même, au Temple par son inspiration, et, ayant aperçu Joseph et Marie qui venaient accomplir pour leur Enfant

ce qui était prescrit par la loi, le vieillard prit Jésus dans ses bras, et louant Dieu, il s'écria :

— C'est maintenant, Seigneur, que vous laisserez votre serviteur mourir en paix, puisque mes yeux ont vu le Rédempteur que vous avez préparé pour devenir la lumière des nations et la gloire d'Israël votre peuple !

Et comme les parents de Jésus étaient dans l'admiration de ce qu'on disait de lui, Siméon les bénit ; puis s'adressant à Marie, sa mère :

— Cet enfant, lui dit-il, est établi pour la ruine et aussi pour la résurrection de plusieurs en Israël. Il sera, en effet, comme un signe de contradiction, haï des uns, adoré des autres. Et pendant ce temps, un glaive de douleur percera votre âme, afin que les pensées que plusieurs cachent au fond de leur cœur soient manifestées.

Ainsi parla le vieillard Siméon.

Presque aussitôt, une prophétesse vint aussi au temple. Elle s'appelait Anne, et était fille de Phanuel, de la tribu d'Azer. Veuve et avancée en âge, elle ne quittait plus les saints parvis, servant Dieu nuit et jour dans le jeûne et dans la prière. A la vue de l'Enfant-Dieu, son âme éclata en transports. Elle sortit ensuite du Temple, louant le Seigneur, exaltant ses miséricordes et parlant de Jésus à tous ceux qui attendaient la résurrection d'Israël.

Après avoir rempli toutes les prescriptions de Moïse, Joseph et Marie reprirent le chemin de la Galilée.

VII

Fuite en Egypte.

Quelque temps après, un ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, et lui dit

— Levez-vous, Joseph, prenez l'Enfant et sa mère et fuyez avec eux en

Egypte. Vous y demeurerez jusqu'à ce que je vous dise d'en sortir, car Hérode va chercher l'Enfant pour lui ôter la vie.

En entendant ces paroles, Joseph se leva aussitôt, et prenant avec lui Jésus et Marie, il partit cette nuit même pour l'Egypte. Il demeura dans ce pays jusqu'à la mort d'Hérode, afin que cette parole que le Seigneur avait dite par son prophète fut accomplie : " J'ai rappelé mon fils de l'Egypte. "

Hérode avait attendu plusieurs jours l'arrivée des mages. A la fin, voyant qu'ils l'avaient trompé, il entra dans une si grande fureur qu'il appela aussitôt ses soldats, et leur ordonna d'exterminer tous les enfants de deux ans et au-dessous qu'ils pourraient trouver dans Bethléem et le pays environnant.

Cet ordre barbare fut exécuté, et alors s'accomplit la triste prédiction de Jérémie :

" Une voix et de grandes lamentations

se sont fait entendre dans Rama : c'est Rachel qui pleure ses enfants, et elle ne veut pas être consolée parce qu'ils ne sont plus ! "



Le massacre des Innocents.

Cependant Hérode avait payé la peine de ses forfaits par une mort horrible. Tout danger ayant cessé d'exister pour la sainte Famille, l'ange du Seigneur apparut donc à Joseph et lui dit :

— Levez-vous et emportez de nouveau l'Enfant dans la terre d'Israël, car Dieu

a fait mourir ceux qui en voulaient à sa vie.

Joseph se leva aussitôt, et reprit avec Jésus et Marie le chemin de Nazareth.

VIII

Jésus au milieu des Docteurs

C'est dans cette ville que grandit l'Enfant-Dieu. Chaque jour ajoutait à sa taille et à sa sagesse, et la grâce de Dieu était en lui.

Or, il existait chez le peuple juif une admirable coutume.

Chaque année, aux approches de la fête de Pâques, les pieuses familles se réunissaient des divers cantons de la Judée et de la Galilée pour aller sacrifier à Jérusalem.

Quand Jésus eut atteint sa douzième année, ses parents, qui n'avaient jamais manqué de faire le pieux voyage, résolurent cette fois d'emmener l'Enfant avec eux. Le moment venu, la sainte Fa-

mille fit donc ses préparatifs et se joignit à la caravane des Galiléens.

La piété de Jésus pendant les cérémonies de la Pâque fut admirable. Ses parents offrirent pour eux et pour lui des sacrifices en rapport avec leur condition.

Volontiers ils eussent ensemble passé leur vie auprès du sanctuaire. Mais, ici-bas, les plus belles fêtes ont un terme, et il fallut songer au retour. Les caravanes se formèrent de nouveau, et chacun reprit, en louant Dieu, le chemin de son pays.

Joseph et Marie se joignirent aux Nazaréens de leur connaissance, et comme Jésus ne parut pas au moment du départ, ils supposèrent que l'Enfant les avait précédés avec quelques-uns de leurs amis.

Toutefois cette première journée fut remplie pour eux de vagues alarmes. Ils allaient de côté et d'autre, s'informant de Jésus auprès de chaque voyageur.

Or, comme personne ne put leur en donner des nouvelles, ils revinrent tout soucieux à Jérusalem.



Jésus au milieu des Docteurs.

Trois jours et trois nuits ils le cherchèrent inutilement dans la ville sainte. Enfin, étant entrés dans le Temple, ils le trouvèrent assis au milieu des prêtres et des docteurs de la loi, les écoutant et les interrogeant avec tant de sens et de maturité, que tous ceux qui l'enten-



daient parler étaient surpris de sa sagesse et de ses réponses.

C'est alors que Marie s'étant approchée lui dit :

— Mon fils, pourquoi en avez-vous ainsi agi envers nous ? Voilà trois jours que nous vous cherchons, tout affligés, votre père et moi !

Mais l'Enfant répondit aussitôt :

— Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne savez-vous point qu'il faut que je m'emploie aux choses qui regardent le service de mon Père ?

Les parents de Jésus ne comprirent pas le sens de ces paroles. Une mission si haute dans un si jeune enfant les confondait. Heureux d'avoir retrouvé leur fils, ils reprirent avec lui le chemin de la Galilée.

IX

Baptême de Jésus.

Jusqu'à l'âge de trente ans, Jésus vécut auprès de ses parents de la vie hum-

ble et cachée d'un modeste artisan. Il aidait celui qui lui tenait lieu de père dans les travaux obscurs de l'atelier. Son nom ne s'étendait pas au-delà des murs de sa petite ville ; on ne l'appelait guère que le fils du charpentier.

C'est alors qu'un magnifique témoignage lui vint des déserts qui avoisinent le Jourdain.

Le fils d'Élisabeth et de Zacharie, Jean, lui aussi l'enfant du miracle, poussé par l'inspiration divine, avait quitté la maison de ses parents pour errer dans les solitudes qui s'étendent autour de la mer Morte. Vêtu d'une tunique de poil de chameau, ceint d'une ceinture de cuir, et faisant sa nourriture de miel sauvage et de sauterelles, Jean-Baptiste se préparait par le jeûne et la prière à son rôle de Précurseur.

Or, l'an quinzième de l'empire de Tibère-César, la parole du Seigneur se fit entendre à lui, dans les profondeurs du

désert, et il vint aussitôt dans la contrée du Jourdain, prêchant le baptême de pénitence pour la rémission des péchés.

Aux foules qui accouraient de Jérusalem et de la Judée toute entière pour entendre ses prédications, et recevoir son baptême, Jean disait :

— Faites pénitence, car le royaume de Dieu approche !

Il réprimandait fortement les pharisiens, qu'il appelait : " race de vipères. "

— Race de vipères, s'écriait-il, qui vous a appris à provoquer la colère à venir ? Faites de dignes fruits de pénitence, et ne dites pas pour vous en dispenser : " Abraham est notre père ! " Privilège illusoire, en effet, puisque de ces pierres que voilà Dieu peut faire naître des enfants d'Abraham... Prenez donc garde, la cognée est à la racine de l'arbre, et tout arbre qui ne porte pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu.

Il disait au peuple :

— Que celui qui a deux vêtements en donne un à celui qui n'en a point. Que celui qui a de quoi manger partage sa nourriture avec son frère plus pauvre que lui.

Et comme les gens de guerre venaient aussi le visiter, il leur dit :

— Ayez pitié des faibles, ne faites point de concussions et contentez-vous de votre solde.

Ces prédications, rehaussées par une grande austérité de vie, produisaient une forte impression sur les masses aussi Jean pouvait à peine se défendre de l'admiration du peuple, qui voulait voir en lui le Messie.

Lui, au contraire, se renfermant avec humilité dans son rôle secondaire :

— Non, s'écriait-il, je ne suis point celui que vous pensez ! A la vérité, je vous donne le baptême de l'eau ; mais Celui qui doit venir vous baptisera dans le feu et le Saint-Esprit. Faible roseau

agité par le vent, je suis à peine digne de me prosterner devant mon Maître pour délier les cordons de ses souliers. Au grand jour, c'est lui qui tiendra le crible, c'est lui qui nettoiera l'aire et ramassera le blé pour le serrer dans son grenier ; quant à la paille, il la brûlera dans un feu qui ne s'éteindra jamais.

Or, pendant que saint Jean parlait ainsi aux multitudes accourues pour l'entendre, Jésus, qui voulait ressembler en tout à ses frères, quitta la Galilée pour venir recevoir, lui aussi, le baptême de pénitence, avant que d'entrer dans la vie publique.

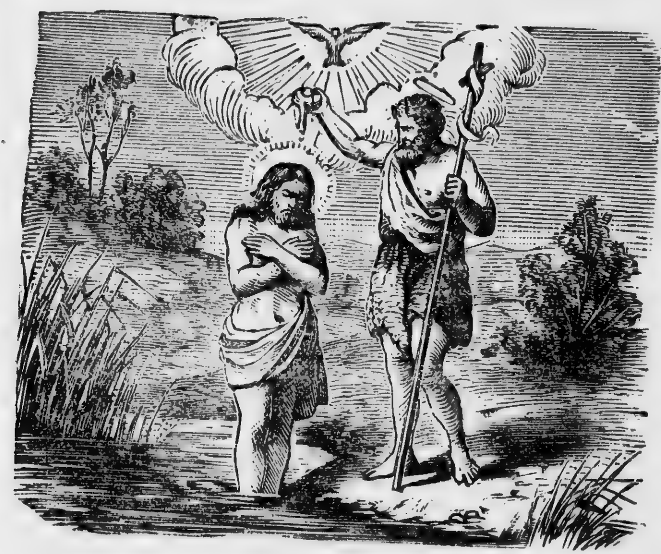
Dès qu'il parut sur les rives du Jourdain, le Précurseur, confondu de tant d'humilité, ne put s'empêcher de s'écrier :

— Et quoi, Maître ! tandis que je devrais recevoir votre baptême, c'est vous qui venez à moi ?

— Faites maintenant ce que je veux,

insista le Sauveur, car nous devons, chacun de notre côté, accomplir toute justice.

Et c'est ainsi que Jésus-Christ reçut le baptême de la main de saint Jean.



Baptême de Jésus.

Or il arriva qu'en sortant de l'eau, et pendant qu'il faisait sa prière, les cieux s'ouvrirent sur la tête de Jésus et le Saint-Esprit descendit sur lui sous la forme d'une colombe. En même temps, on entendit une voix qui disait :

vons, cha-
te justice.
rist reçut
t Jean.



l'eau, et
es cieux
us et le
us la for-
emps, on

Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; j'ai mis en lui toutes mes complaisances !

X

La Tentation au désert.

Après son baptême, Jésus, ayant quitté les bords du Jourdain, se retira dans le désert afin d'y être tenté par le démon.

C'est l'Esprit-Saint lui-même qui lui suggéra cette pensée, pour nous montrer que Celui qui n'avait pas reculé devant le baptême de la pénitence, pouvait s'abaisser à la ressemblance humaine jusqu'à subir comme nous les assauts de la tentation.

Seul sous le regard de son Père, Jésus passa donc quarante jours et quarante nuits dans ce lieu de désolation. Il ne mangeait, ni ne buvait, donnant seulement à son âme le céleste aliment de la prière. Enfin, après un si long temps passé dans l'abstinence, le Sauveur eut

faim, et c'est alors que le tentateur s'approcha et lui dit :

— Voyez-vous ces pierres ? Si vous êtes le fils de Dieu, commandez qu'elles se changent en pains.

Jésus répondit à Satan :

— Ce n'est pas le pain seul qui fait vivre l'homme ; mais plutôt la parole qui sort de la bouche de Dieu.

Vaincu une première fois, le démon transporta Jésus dans la ville sainte et, le plaçant sur le pinacle du temple, il lui dit :

— Si vous êtes le fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit : « Il a or-
« donné à ses anges de prendre soin de
« vous, et ils vous porteront sur leurs
« mains de peur que votre pied ne heur-
« te contre quelque pierre. »

— Sans doute, répondit Jésus, mais il est aussi écrit : « Vous ne tenterez point
« le Seigneur votre Dieu. »

Enfin, le démon porta Jésus sur une

montagne fort élevée, et de là, lui montrant tous les royaumes du monde avec leur gloire, il lui dit :

— Je vous donnerai toutes ces choses si, vous prosternant devant moi, vous consentez à m'adorer.

C'est alors que Jésus prononça, de ce ton indigné que prend un maître vis-à-vis de son esclave rebelle, ces paroles qui mirent fin à toutes les tentations :

— Retire-toi, Satan, car il est écrit :
« Vous adorerez le Seigneur votre Dieu
« et vous ne servirez que lui seul. »

A ces mots le démon s'enfuit, et Jésus étant demeuré seul, les anges vinrent du ciel et le servirent.

XI

Témoignage de saint Jean-Baptiste.

Il y avait au delà du Jourdain un petit bourg peu distant du fleuve, dans lequel Jean se tenait d'ordinaire avec ses disciples afin d'être à portée de ceux

qui venaient recevoir son baptême. Or comme leur nombre s'augmentait de jour en jour, le Précurseur avait fini par devenir un sujet de contradiction entre le peuple qui l'aimait et les prêtres de Jérusalem.

Ces derniers résolurent donc un jour de lui envoyer une députation qu'ils composèrent exclusivement de pharisiens. Or, ces hommes artificieux s'adressèrent ainsi à Jean :

— Vous qui parlez aux foules avec tant d'autorité, qui êtes-vous ? Le Christ promis à nos pères ? Élie le solitaire du mont Carmel ? Etes-vous au moins quelqu'un des prophètes ? Répondez, afin que nous puissions rendre compte de notre mission à ceux qui nous ont envoyés. Que dites-vous de vous-même ?

— Je suis, répondit Jean, la voix de celui qui crie dans le désert : " Préparez les chemins au Seigneur qui va venir. "

— Mais, insistèrent les pharisiens, pourquoi donc baptisez-vous, si vous n'êtes ni le Christ, ni Elie, ni un prophète ?



Les envoyés des prêtres.

— Il est vrai, répondit Jean, que je baptise dans l'eau ; mais il y a au milieu de vous quelqu'un que vous ne connaissez pas, qui doit venir après moi, et qui est tellement au-dessus de moi, que je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers.

Les envoyés des princes des prêtres

ne comprirent pas tout d'abord que c'était de Jésus que Jean voulait parler. Mais le doute à ce sujet ne leur fut guère possible, s'ils passèrent cette nuit-là au petit village de Béthanie-du-Désert.

Le lendemain, en effet, Jean voyant Notre-Seigneur qui venait à lui, dit à la foule :

— Voilà l'Agneau de Dieu ! voilà Celui qui efface les péchés du monde ! Je ne le connaissais pas auparavant : mais quand je vis le ciel s'ouvrir au-dessus de lui et le Saint-Esprit s'arrêter sur sa tête sous la forme d'une colombe, je compris que Celui-là avait un autre baptême que moi, misérable pécheur, dont la mission se borne à baptiser dans l'eau !

Ce même témoignage répété, le jour suivant, par un personnage aussi considérable que l'était Jean-Baptiste, commença d'attirer l'attention de la foule sur Jésus-Christ ; et bientôt, grâce aux

prédications et aux miracles, il eut, lui aussi, de nombreux disciples.

André d'abord, puis Simon que Jésus appela Céphas ou Pierre, Philippe et Nathanaël, le bon et candide Israélite, furent les prémices de ce grand apostolat qui devait conquérir le monde.

XII

Noces de Cana.

Peu de temps après son retour en Galilée, Jésus fut invité à des noces qui se firent à Cana. Sa mère et ses disciples l'y suivirent.

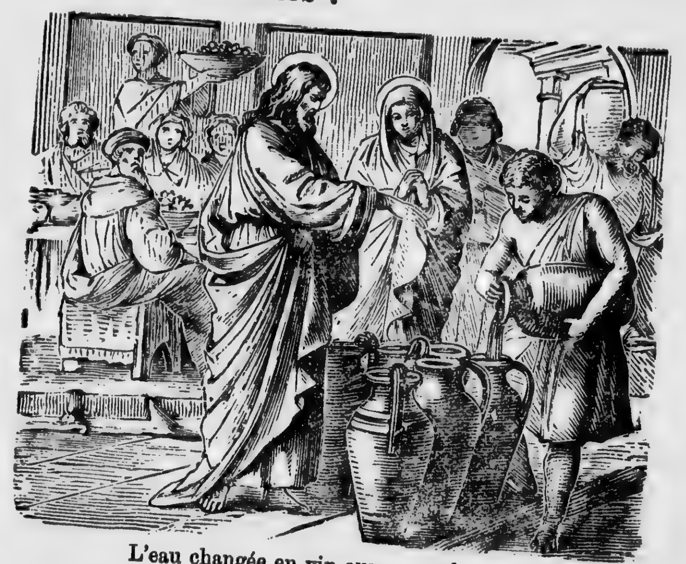
Or, il arriva que, pendant le repas, le vin étant venu à manquer, Marie dit à son fils :

— Ils n'ont plus de vin !

Et Jésus s'étant retourné, répondit à sa mère :

— Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? Mon heure n'est pas encore venue.

Sans se laisser intimider par ces paroles, dures en apparence, mais dont le sens lui était sans doute connu, Marie dit aux serviteurs :



L'eau changée en vin aux noces de Cana.

— Tenez-vous prêts à faire ce qu'il vous dira.

Or il y avait tout à côté six grands vases de pierre destinés aux purifications des Juifs; et chacun de ces vases contenait deux ou trois mesures. Jésus dit aux serviteurs :



— Emplissez ces vases d'eau.

Et ceux-ci les remplirent jusqu'au haut.

Et Jésus ajouta :

— Puisez maintenant, et portez de cette liqueur à l'intendant.

Les serviteurs obéirent. Mais dès que l'intendant eut goûté de cette eau qui avait été changée en vin, comme il ne savait d'où venait ce vin (quoique les serviteurs qui avaient puisé l'eau le sussent bien), il appela l'époux et lui dit :

— D'ordinaire on sert le bon vin tout d'abord, puis quand les invités ont bien bu, on en donne de qualité moindre. Vous, au contraire, vous avez gardé le meilleur vin jusqu'à cette heure.

Ce fut là le premier miracle de Jésus. Il le fit à Cana, en Galilée ; il manifesta ainsi sa gloire et ses disciples crurent en lui.

XIII

Les Vendeurs du Temple.

Après avoir affermi ses disciples dans la foi, par le miracle du vin d'abord, et ensuite par la pêche miraculeuse faite par Simon-Pierre et ses compagnons sur le lac de Génézareth, comme la Pâque des Juifs était proche, Jésus prit avec ses disciples la route de Jérusalem.

Or, en entrant dans le temple, il fut scandalisé de voir dans la maison du Seigneur des marchands qui vendaient des bœufs, des brebis et des colombes, sans compter une foule de changeurs assis devant leurs comptoirs.

Saisi d'une sainte colère, Jésus, la douceur même, se fit un fouet de quelques cordes qui se trouvaient là et, chassant devant lui animaux et marchands, et renversant les tables des changeurs, il s'écria d'une voix courroucée :

—Sortez d'ici, ô vous, qui, d'une mai-

son de prière, avez fait une caverne de voleurs !



Jésus chasse les vendeurs du temple.

Et comme les Juifs lui demandaient de quel droit il les traitait de la sorte, et quel miracle il faisait pour prouver sa mission :

— Détruisez ce temple, leur dit Jésus, et je le rebâtirai dans trois jours !

Ni les Juifs, ni les apôtres ne comprirent en ce moment que Jésus voulait parler de son propre corps. Le fait de sa résurrection prouva plus tard à ces der-

niers l'exactitude de cette prophétie et la vérité des Ecritures.

XIV

Renaissance spirituelle.

Peu de jours après, il n'était bruit dans Jérusalem que du jeune prophète de Galilée. Dès lors plusieurs crurent en lui, parmi le peuple surtout ; d'autres refusèrent absolument de recevoir sa doctrine : c'étaient les pharisiens et les heureux de ce monde, attachés par intérêt à d'anciennes erreurs ; d'autres enfin doutaient encore, mais, dans la simplicité de leur cœur, ils désiraient sincèrement s'éclairer.

Le docteur Nicodème était de ce nombre.

Il vint donc un soir, à la dérobée, trouver Jésus et lui dit :

— Maître, nous savons que vous êtes un prophète envoyé de Dieu, car nul ne peut faire les miracles que vous opérez, si Dieu n'est avec lui.

Et Jésus lui répondit :

— En vérité, en vérité, nul ne peut avoir part au royaume de Dieu, s'il ne naît une seconde fois.

— Eh quoi ! s'écria le prince des pharisiens, voulez-vous qu'un homme déjà vieux puisse renaître ?

— En vérité, insista Jésus, nul ne verra le royaume de mon Père, s'il ne renaît dans l'eau et le Saint-Esprit. Vous savez que l'esprit naît de l'esprit, et que la matière engendre la matière. Mais, direz-vous, l'esprit, qui l'a vu ? — Et qui a vu le vent, image de l'esprit ? Il souffle où il veut et vous entendez sa voix, mais qui peut dire d'où il vient et où il va ?

Et comme Nicodème s'étonnait, lui le docteur en Israël, Jésus ajouta :

— Je vous fais une comparaison tirée du monde sensible et vous ne comprenez pas ! que sera-ce donc si je vous parle des choses célestes. Et pourtant

je puis vous en parler avec assurance, puisque personne n'est monté au ciel, sinon le Fils de l'Homme qui est venu du ciel.

" De même que le serpent élevé par Moïse au-dessus du peuple guérit de leurs blessures les voyageurs du désert, de même aussi le Fils de l'Homme sera élevé au-dessus de terre, afin que ceux qui croient en lui ne périssent point, mais qu'ils obtiennent la vie éternelle.

" Dieu, du reste, a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique non pour le condamner mais pour le sauver. La condamnation sera pour ceux qui ne veulent pas croire, pour ceux qui, environnés de la lumière que Dieu a envoyée au monde, lui ont préféré la nuit, parce qu'elle cachait aux regards leurs œuvres criminelles.

XV

Nouveau témoignage de saint Jean.

Les fêtes de Pâques étant passées, Jé-

sus quitta Jérusalem, afin de parcourir les pays environnants. Or comme ses disciples baptisaient non loin de Salim, et que Jean baptisait lui aussi sur ces mêmes rivages, une contestation s'éleva entre les Juifs sur l'excellence des deux baptêmes.

Bien plus, dominés par les mêmes préoccupations, les disciples de Jean, s'adressant à leur Maître, lui dirent un jour :

— Maître, celui que nous avons vu un jour avec vous sur le bord du Jourdain, et à qui vous avez rendu témoignage, attire à lui beaucoup de monde. Que devons-nous penser de son baptême ?

Et Jean leur répondit :

— Quel qu'il soit, l'homme n'a de dons que ceux qui lui viennent du ciel. Vous vous souvenez que j'ai dit autrefois : Je ne suis point le Christ, mais j'ai été seulement envoyé devant lui. L'époux, en effet, est celui à qui appartient l'épouse ;

quant à l'ami de l'époux, il se tient debout en sa présence, écoutant sa voix et se réjouissant à la moindre parole qui sort de sa bouche. Telle est ma position vis-à-vis de Jésus : tandis qu'il s'élève, mon rôle consiste à m'effacer.

" Celui-là est au-dessus de tous qui vient d'en haut ; l'homme sorti de la terre ne peut parler qu'un langage terrestre. Et pourtant celui qui vient de Dieu et rend témoignage de ce qu'il a vu, personne ne l'écoute !

" Le Père aime le fils, et il lui a mis en main sa toute-puissance ; mais c'est en vain qu'il lui communique son Esprit sans mesure ! Aussi le jour viendra où ceux qui croient posséderont la vie éternelle, tandis que les incrédules verront s'appesantir sur eux la colère qui n'a point de fin. "

Une déclaration aussi formelle ne put faire cesser les rivalités qui existaient entre les disciples. Pour ne pas

laisser aux pharisiens la joie de les exploiter au profit de leur malice, Jésus quitta le pays de Jérusalem et retourna dans la Galilée.

XVI

La Samaritaine.

La Samarie sépare la Judée de la Galilée. Pour se rendre à Capharnaüm, où il guérit bientôt le fils d'un seigneur du pays, Jésus dut donc traverser la terre des Samaritains.

Or, un jour qu'il s'était assis pour se reposer près de la fontaine de Jacob, dans le voisinage de Sichar, une femme vint à cette même fontaine, afin de puiser de l'eau.

C'était l'heure de midi, et les apôtres étaient allés à la ville pour acheter des vivres. La femme s'approcha donc, et quand elle eut rempli son vase, Jésus, qui avait soif, lui demanda à boire.

— Eh quoi ! s'écria-t-elle aussitôt,

vous êtes Juif et vous me demandez à boire à moi qui suis Samaritaine ? Ignorez-vous donc les rivalités qui existent entre les deux peuples ?



La Samaritaine.

— Ah ! lui dit Jésus, si vous connaissiez le don de Dieu ! si vous saviez surtout quel est celui qui vous parle en ce moment, vous l'auriez prié, et il vous eût accordé de l'eau vive !

La femme ne comprit rien à ces paroles ; aussi répondit-elle à Jésus :

— Seigneur, le puits est profond, et vous n'avez pas de quoi puiser ; où pren-

driez-vous donc cette eau vive dont vous parlez ? Seriez-vous plus puissant que Jacob, notre père, qui nous a donné ce puits, et qui s'y est désaltéré autrefois avec sa famille et ses troupeaux ?

Jésus continua, sans s'expliquer encore :

— Quiconque boit de l'eau de ce puits a encore soif ; il n'en est pas de même de l'eau que je puis donner. Celui qui en boira une fois, une fontaine jaillira en lui jusqu'à la vie éternelle.

— Raison de plus, dit la femme, pour que vous me donniez de cette eau, qui me dispensera désormais de venir puiser à cette fontaine.

Jésus, voyant que l'erreur de cette femme persistait, se mit à lui dévoiler des pensées et des actes connus d'elle seule, et qu'elle croyait profondément ensevelis au fond de son cœur.

Etonnée de pareilles révélations, la Samaritaine ne put s'empêcher de s'écrier :

— Seigneur, je vois bien que vous êtes prophète et que je vis dans le péché ! Mais que dois-je faire ? Nos pères ont adoré sur cette montagne, et les Juifs disent que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer !

— Femme, répondit Jésus, ce n'est ni à Garizim ni à Jérusalem qu'il faudra bientôt adorer ! L'heure vient, et elle est déjà venue, où les vrais adorateurs adoreront Dieu, qui est esprit, en esprit et en vérité !

— Je sais, reprit la femme, que le Messie doit venir, et que quand il sera venu, il nous annoncera toutes choses.

— Ce Messie que vous attendez, s'écria Jésus, c'est moi-même qui vous parle !

En ce moment, les disciples revenaient de Sichar avec des vivres ; or, comme ils engageaient leur Maître à manger, celui-ci leur dit :

— J'ai une autre nourriture que vous

ne connaissez point. Ma nourriture à moi c'est d'exécuter la volonté de mon Père et d'accomplir son œuvre ici-bas. Le proverbe a beau dire : “ Nous avons encore quatre mois et la moisson n'est point prochaine. ” Regardez, au contraire, et voyez les campagnes qui partout blanchissent ! D'autres ont semé, et vous moissonnerez ; cependant le salaire sera égal et votre joie à tous sera parfaite.

Jésus parlait encore, quand les Samaritains, avertis par la femme à qui il avait révélé ses secrets, descendirent en foule de la ville, et le prièrent instamment de venir les visiter.

Jésus, se rendant à leurs sollicitations, demeura deux jours dans leur ville, et par ses discours convertit plusieurs habitants à la nouvelle foi.

XVII

Le vrai disciple de Jésus.

Jésus se trouvait à Cana, à quelques

lieues de Capharnaüm, quand il reçut la visite d'un seigneur du pays dont le fils se mourait. Pressé par ce malheureux père d'aller guérir son enfant, Jésus ne dit que ces paroles : « Allez, votre fils est plein de santé ! » Et aussitôt la fièvre tomba, et le malade fut entièrement guéri.

C'est ce qu'apprit bientôt ce seigneur, de la bouche de ses domestiques qui étaient venus l'attendre sur le chemin.

Le séjour de Jésus en Galilée fut signalé encore par d'autres miracles. Ainsi, un jour, il chassa un esprit impur, et celui-ci, en se retirant du corps de l'homme qu'il avait longtemps tourmenté, rendit à Jésus ce témoignage qu'il était le Saint de Dieu.

Une autre fois, — c'était dans le logis de Simon et d'André, — la belle-mère de Simon souffrant d'une grosse fièvre, Jésus s'approcha du lit, prit la femme par la main et ordonna à la fièvre de la

quitter. La fièvre céda en effet, et la malade put se lever du lit et servir ses hôtes.

Aussi le passage de Jésus dans les villes et les bourgs de Galilée était-il un véritable triomphe. Partout on voulait le retenir, parce qu'il guérissait les possédés, les fiévreux et les paralytiques. Mais lui, son œuvre accomplie, passait outre, disant qu'il n'était point venu pour telle ou telle ville en particulier, mais bien pour le salut de toutes les brebis d'Israël.

Or, il arriva qu'un jour, pressé sur les bords du lac de Génézareth par une foule plus nombreuse que de coutume, Jésus demanda à un batelier de le passer sur l'autre bord. Il traversa en effet le lac, et il débarquait à peine, lorsqu'un Scribe vint à sa rencontre et lui dit :

— Maître, partout où vous irez, je veux vous suivre.

— Et ! savez-vous bien, lui répondit

Jésus, que je n'ai pas de demeure ! Les oiseaux du ciel ont des nids, les renards ont des tannières, mais le Fils de l'Homme n'a pas même une pierre pour reposer sa tête !

Dans la suite, comme cet homme demandait à Jésus, qu'il n'avait pas voulu quitter, la permission d'aller enterrer son père :

— Laissez, lui dit le Sauveur, laissez les morts ensevelir leurs morts ; pour vous, allez annoncer partout l'Évangile du royaume de Dieu !

XVIII

Tempête sur le Lac.

Le soir du même jour, Jésus voulant repasser le lac, monta sur une barque avec ses disciples. Comme il était accablé de fatigue, il ne tarda pas à s'endormir. Mais aussitôt un tourbillon de vent fondit sur le lac, soulevant les vagues qui battaient avec furie les flancs

du bateau et menaçaient de l'engloutir.

Pendant ce temps, Jésus, couché à la poupe, dormait d'un profond sommeil.



Jésus apaise la tempête.

Or, peu à peu, la tempête devint si terrible que les disciples, habitués pourtant aux colères de leur petite mer, ne purent s'empêcher d'avoir peur et de réveiller Jésus, en criant d'une voix pleine d'angoisse :

— Seigneur, sauvez-nous ; nous périssons !

Jésus, se réveillant, leur répondit avec beaucoup de calme :

— Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ?

Se tenant alors debout sur le bateau, il étendit la main, gourmanda le vent, et dit d'un ton de maître :

— Vents, faites silence ! et toi, mer, calme-toi !

Et aussitôt, les flots s'apaisèrent, et les apôtres, pleins d'admiration et de terreur à la vue de ce nouveau miracle, se dirent les uns aux autres :

— Que pensez-vous que soit cet homme qui commande aux vents et à la mer, et à qui les vents et la mer obéissent ?

XIX

Deux Possédés.

Le bateau, miraculeusement conservé, aborda dans le pays des Géraséniens, qui regarde la Galilée. Comme Jésus descendait sur le rivage, il vit deux possédés qui sortaient des sépulcres où ils se tenaient cachés. D'ordinaire, ces possé-

dés étaient si furieux, que chacun les évitait avec crainte, et que personne n'osait même s'aventurer dans ces cantons.

L'un d'eux surtout était horrible à voir. Nu et le corps tout déchiré par les pierres et les broussailles, on le voyait nuit et jour errer à travers les tombeaux, jetant des cris affreux et parcourant comme une bête fauve les lieux les plus déserts. Souvent, on avait essayé de le prendre et de l'enchaîner. Efforts inutiles ! le possédé brisait les chaînes les plus solides et se remettait à errer comme auparavant.

Mais, ce jour-là, dès qu'il aperçut Jésus-Christ, il courut avec son compagnon se prosterner à ses pieds, criant d'une voix lamentable :

— Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi, ô Jésus fils du Dieu vivant ? Au nom du Ciel, cessez, cessez de me tourmenter !

Jésus, touché de compassion, s'adressa à l'esprit impur et lui ordonna de quitter cet homme.

Aussitôt le furieux rentra dans son bon sens, et ses compatriotes, accourus sur le rivage, purent le voir, habillé, cette fois, et assis aux pieds de Jésus dont il écoutait attentivement les paroles.

Comme il demandait à Jésus la permission de s'attacher à lui :

— Non certes, répondit le Sauveur ; retournez plutôt dans votre maison, auprès de vos parents, et apprenez à tout le monde les grandes choses que Dieu a faites en votre faveur.

Cet homme s'en retourna donc dans la Décapole, racontant à qui voulait l'entendre comment Dieu avait eu pitié de lui ; et tout le monde était dans l'admiration au récit d'un pareil miracle.

XX

Le paralytique

De retour à Capharnaüm, Jésus alla

loger dans la maison de Simon-Pierre; et comme le bruit s'en répandit aussitôt, de nombreux attroupements se formèrent devant la porte et dans les environs.

Il y avait là des gens de toute condition : des pharisiens, des scribes et jusqu'à des docteurs de la loi, accourus pour voir Jésus, de Galilée et même de Jérusalem.

Et le Sauveur instruisait la foule, assis sur une estrade, et la puissance de Dieu éclatait à chaque instant dans la guérison des malades et des estropiés.

Or, pendant que Jésus parlait, quatre hommes, portant sur son grabat un paralytique, faisaient d'inutiles efforts pour arriver jusqu'à lui. Ce que voyant, ils montèrent sur le toit de la maison de Simon-Pierre, puis, avec des cordes, ils descendirent le lit au milieu de l'assemblée.

Jésus touché de la foi de ces hommes, dit aussitôt au paralytique:

— Mon fils, ayez confiance, vos péchés vous sont remis.

En entendant ces poroles, les scribes et les docteurs de la loi se regardèrent l'un l'autre, et ils se disaient dans leur cœur :

— Assurément, cet homme blasphème ; car quel autre que Dieu peut remettre les péchés ?

Jésus, devinant leurs pensées, leur dit avec tristesse :

— Pourquoi faites-vous contre moi de mauvais jugements ? Lequel est plus facile de dire à un paralytique : Vos péchés vous sont remis ; ou de lui dire : Levez-vous, prenez votre lit et marchez.. ? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a, sur la terre, le pouvoir de remettre les péchés :

— Je vous l'ordonne, dit-il au paralytique, levez-vous, prenez votre lit et retournez dans votre maison !

Et aussitôt, l'homme se leva en pré-

sence de tout le peuple et rentra chez lui en publiant les miséricordes du Seigneur.

XXI

La fille de Jaire.

Il arrivait souvent à Jésus de visiter les pécheurs, de leur parler avec bonté et de vivre familièrement avec eux. D'autre part, ses disciples, occupés aux travaux apostoliques, n'observaient point toujours les jeûnes prescrits. Ces façons d'agir étaient donc un grand sujet de scandale pour les pharisiens, qui voulurent en savoir la raison.

— Voici, leur répondit le Sauveur. Le jeûne est un signe de deuil. Or comment voulez-vous que les amis de l'époux soient dans la tristesse, tandis que l'époux se trouve au milieu d'eux ? Le jour viendra où ils jeûneront, parce que l'époux leur sera ôté.

— Quoi de meilleur, ajouta-t-il, qu'une

étoffe neuve et un vin généreux ? Et cependant si vous mettez une pièce neuve à un habit vieux, le neuf emporte le vieux ; et si vous enfermez du vin nouveau dans de vieux vases, la force du vin les fera éclater. Ainsi en est-il de la perfection. Trop exiger des néophytes encore imbus d'anciens préjugés, c'est les exposer au découragement et aux rechutes.

Or, pendant que Jésus donnait ces admirables leçons de douceur et de condescendance au peuple qui le suivait sur le bord de la mer, il vit venir à lui un des chefs de la synagogue. Cet homme s'appelait Jaïre. Dès qu'il fut auprès de Jésus, il se jeta à ses pieds, l'adora et le supplia de venir en sa maison pour voir sa fille âgée de douze ans qui se mourait.

Touché de compassion, Jésus suivit avec ses disciples le chef de la synagogue.

Or il arriva que, pendant la route, et alors que la foule se pressait plus nom-

breuse autour de lui, une femme, malade depuis plusieurs années, vint toucher le bord de sa robe ; car elle se disait en elle-même : " Si je puis seulement toucher la frange de sa robe je serai guérie."

En effet, à peine eut-elle accompli son désir, qu'elle se sentit guérie de son infirmité.

Jésus, qui avait compris qu'une vertu était sortie de lui-même, dit aussitôt au peuple :

— Qui m'a touché ?

— Maître, répondirent les apôtres, vous dites : Qui m'a touché ? Ne voyez-vous donc pas que la foule nous presse de toute part et que nous pouvons à peine avancer ?

Pendant qu'ils parlaient ainsi, on vit s'approcher la femme qui, se jetant à genoux toute tremblante, révéla ce qui était arrivé, et comment la vertu de Dieu l'avait guérie.

Et Jésus s'étant retourné, dit à la femme :

— Ma fille, ayez confiance et allez en paix, car votre foi vous a sauvée !



Jésus ressuscite la fille de Jaïre.

Or pendant que le cortège reprenait sa marche vers la maison de Jaïre, un serviteur vint dire au prince de la synagogue :

— Seigneur, votre fille est morte, n'is-

sistez donc pas auprès du Maître pour qu'il vienne !

Mais Jaïre, dont la foi avait été confirmée par le miracle qu'il venait de voir s'opérer, s'écria au contraire :

— Maître, vous le voyez, ma fille vient de mourir ! Hâtez-vous cependant, car si vous placez votre main sur elle, je sais que la vie lui sera rendue.

Jésus vint donc à la maison du prince de la synagogue. Quand il y arriva, il vit sur la porte des joueurs de flûte et des pleureuses à gages qui se lamentaient.

—Pourquoi tout ce bruit, s'écria-t-il, et qu'avez-vous à pleurer ? Retirez-vous, la jeune fille n'est point morte, elle n'est qu'endormie !

Et aussitôt, prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean ainsi que Jaïre et son épouse, il entra dans la chambre où la morte était couchée.

S'approchant alors du lit, il prit l'en-

fant par la main et dit à haute voix :

— Ma fille, levez-vous, je vous l'ordonne !

Et aussitôt la jeune fille se leva et se mit à marcher.

Malgré la recommandation que Jésus avait faite de n'en point parler, le bruit de ce miracle se répandit bientôt dans tout le pays.

XXII

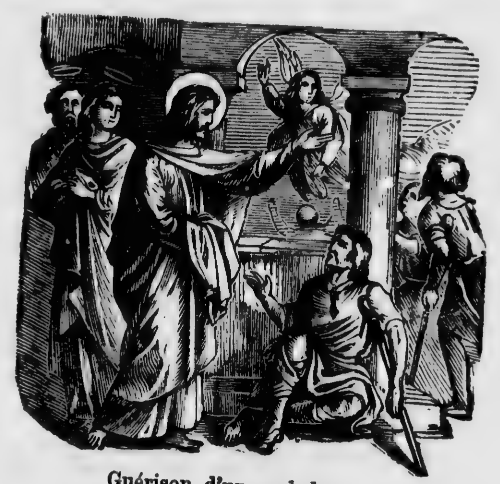
La Piscine probatique.

Sur ces entrefaites, comme la Pâque des Juifs approchait, Jésus se rendit à Jérusalem avec ses disciples.

Or, il y avait dans la ville une piscine appelée Bethsaïda ou piscine des moutons.

Elle avait cinq portiques sous lesquels gisait une multitude de malades, d'aveugles, de boiteux et de paralytiques, attendant le mouvement de l'eau. Car la piscine tourbillonnait à une certaine heure sous la main d'un ange, et alors

celui qui descendait le premier dans l'eau était guéri, quelle que fût son infirmité.



Guérison d'un malade.

Au moment où Jésus passait sous l'un de ces portiques, il aperçut un homme qu'une maladie cruelle retenait depuis trente-huit ans dans son lit. Touché de compassion, le Sauveur dit au malade :

— Voulez-vous être guéri ?

— Seigneur, répondit celui-ci, je le voudrais bien ; mais il n'y a personne qui m'aide à descendre dans la piscine

au moment où l'eau est troublée. Quand je m'en approche, un autre descend avant moi et profite du bienfait de l'ange.

Et aussitôt Jésus dit au paralytique :

— Levez-vous, prenez votre lit et marchez !

Le paralytique fit ce qui lui était commandé et il fut guéri. Pendant ce temps-là, Jésus se dérobait à travers les galeries.

Comme c'était le jour du sabbat, les Juifs voyant le paralytique emporter son lit, se scandalisèrent et lui en firent des reproches. Mais celui-ci répondit que telle était la volonté de celui qui l'avait guéri : un homme inconnu du reste, et qui après lui avoir parlé, s'était perdu dans la foule.

Quelque temps après, Jésus ayant rencontré le paralytique dans le temple, lui dit :

— Vous voilà guéri ; ne péchez plus désormais, si vous ne voulez qu'il vous arrive quelque chose de pire.

XXIII

Marie-Madeleine.

Il y avait à Béthanie, bourgade voisine de Jérusalem, un homme riche nommé Simon. Cet homme ayant un jour invité Jésus à dîner, le divin Maître se rendit dans sa maison à l'heure dite.

Or pendant que les convives étaient à table, une femme connue dans la ville pour une pécheresse publique, sachant que Jésus était invité dans la maison du pharisien, entra à la dérobée dans la salle du festin, portant avec elle un vase d'albâtre plein d'un parfum précieux. D'abord elle se tint debout derrière le Sauveur, puis s'étant approchée, elle s'agenouilla devant lui, arrosa ses pieds de ses larmes, et quand elle les eut essuyés avec ses cheveux, elle les baisa et les oignit d'un parfum de nard.

Voyant cela, le pharisien se dit en lui-même :

— Si, comme on l'assure, cet homme était un prophète, il saurait bien quelle est cette femme qui le touche et il n'ignorerait pas que c'est une pécheresse !

Jésus, répondant à la pensée secrète de son hôte, lui parla ainsi :

— Simon, j'ai quelque chose à vous dire.

— Parlez, maître, répondit le pharisien.

— Un homme riche, dit alors le Sauveur, avait deux débiteurs. L'un lui devait cinq cents deniers et l'autre cinquante. Or, comme ils n'avaient pas de quoi payer, il leur remit à tous deux leur dette. Lequel des deux pensez-vous qui dût avoir la plus grande obligation au généreux créancier ?

— J'estime, répondit Simon, que c'est celui à qui il fut remis davantage.

— Vous avez bien jugé, dit Jésus.

Se tournant alors vers la pécheresse :

— Voyez-vous cette femme ? dit-il à

son hôte. Je suis entré dans votre maison et, tandis que vous ne m'avez point donné de l'eau pour me laver les pieds,



Madeleine la pécheresse.

elle, au contraire, les a arrosés de ses larmes. Vous m'avez refusé le baiser de paix, et depuis qu'elle est là, cette femme ne cesse de me baiser les pieds. Vous n'avez point répandu d'huile sur ma tête, tandis qu'elle a parfumé mes pieds d'essences précieuses. C'est pourquoi je vous le dis : Beaucoup de péchés lui seront pardonnés, parce qu'elle a beaucoup aimé.

S'adressant ensuite à la pécheresse :

— Allez, dit-il, vos péchés vous sont remis !

XXIV

Sermon sur la montagne.

Se voyant un jour suivi d'une foule plus nombreuse que de coutume, Jésus monta sur une montagne, et quand il fut assis au milieu de ses disciples, il adressa au peuple le discours suivant :

— " Heureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux leur appartient.

" Heureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre.

" Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés.

" Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.

" Heureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront miséricorde.

" Heureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu.

" Heureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.

" Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume des cieux leur appartient.

' Vous serez heureux quand les hommes vous maudiront et vous persécuteront, et diront du mal de vous à cause de moi. Réjouissez-vous alors et soyez remplis d'allégresse, parce que votre récompense sera grande dans le ciel.

" Donnez à qui vous demande ; ne repoussez pas celui qui veut emprunter de vous.

" Vous savez ce qu'il a été dit par les anciens : " Tu aimeras ton ami et tu haïras ton ennemi. " Et moi je vous dis : Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient.

" En agissant de la sorte vous serez les enfants de votre Père des cieux, qui fait

luire son soleil sur les bons comme sur les méchants et pleuvoir également sur les justes et les impies. Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, quelle est votre justice ? Les publicains et les païens eux-mêmes ne font-ils pas ainsi ?



Le sermon sur la montagne.

" Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.

" Lorsque vous faites l'aumône, ne sonnez pas de la trompette devant vous

comme les hypocrites. En vérité, je vous le dis, ceux qui font ainsi ont déjà reçu leur récompense.

“ Quand vous donnez, que votre main gauche ignore ce qu'a fait votre main droite. Ainsi, votre aumône sera dans le secret, et votre Père qui voit tout vous récompensera au centuple.

“ Quand vous priez, entrez dans votre chambre et, la porte fermée, priez votre Père qui exaucera toutes vos demandes.

“ En priant, ne parlez pas beaucoup ; différant en cela des païens qui comptent, pour être exaucés, sur la multiplicité des paroles.

“ Du reste, vous prierez ainsi :

‘ Notre Père, qui êtes aux Cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne

nous induisez point en tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

“ Ne vous inquiétez point de savoir ce que vous mangerez, ni ce que vous



boirez. Voyez les oiseaux du ciel : ils ne sèment ni moissonnent ; ils n'amassent point de grain dans leurs greniers, et pourtant votre Père céleste les nourrit. Or, ne valez-vous pas mieux cent fois que ces chétifs animaux ?

“ Quant au vêtement, pourquoi vous en mettriez-vous en peine ? Considérez les lis des champs : ils ne travaillent

ni ne filent, et pourtant, je vous assure que Salomon, dans sa magnificence, était moins richement vêtu que le moindre d'entre eux. Si donc le Seigneur pare l'herbe des champs, qui est debout aujourd'hui et sera demain jetée dans la fournaise, combien aura-t-il plus de soin de vous vêtir, ô hommes de peu de foi ! »

XXV

Le serviteur du Centenier.

Pendant que Jésus descendait de la montagne, un lépreux vint à lui, et, après l'avoir adoré, il lui fit cette prière :

— Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir.

Jésus, ému de compassion, étendit la main, le toucha et lui dit :

— Je le veux, soyez guéri !

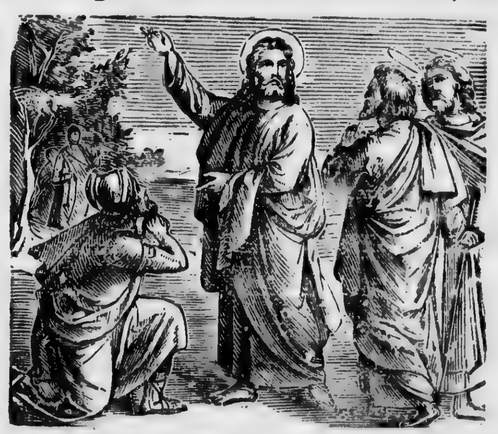
Et aussitôt la lèpre disparut, et le lépreux se trouva purifié.

Et le Seigneur ajouta :

— Gardez-vous de parler de ceci à

personne ; allez seulement vous montrer aux prêtres et accomplissez les rites prescrits par la loi de Moïse.

Après ce miracle, Jésus voulant se dérober à l'empressement de la foule, se re-



Prière du centurion à Jésus.

tira dans le désert. Quand il en sortit pour se rendre à Capharnaüm, une députation de Juifs vint à sa rencontre et le pria de guérir le serviteur d'un centurion, homme de bien et tout à fait digne de ses bontés.

Jésus y consentit, et comme il approchait de la maison où se trouvait le ma-

lade, les amis de l'officier vinrent à sa rencontre et lui dirent en son nom :

— Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, mais, dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri.

Jésus entendant cela, dit au peuple qui le suivait :

— En vérité, je n'ai point trouvé tant de foi, même en Israël ! C'est pourquoi je vous le dis · Plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident et auront place au festin, à côté d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures, lieu d'horreur où règnent les pleurs et les grincements de dents.

Se tournant alors vers les envoyés du centurion, Jésus leur dit :

— Allez, et qu'il soit fait selon que vous avez cru. Et à l'heure même le serviteur fut guéri.

XXVI

La veuve de Naim.

Peu de jours après, Jésus étant allé à Naïm avec ses disciples que suivait une foule nombreuse, rencontra à la porte de la ville le cercueil d'un jeune homme qu'on portait en terre. C'était le fils unique d'une femme veuve. Plusieurs personnes de sa parenté accompagnaient la mère et partageaient sa douleur.

En voyant ce triste spectacle, Jésus fut ému de compassion. Il s'approcha ensuite, toucha le cercueil et fit signe à ceux qui le portaient de s'arrêter. Ceux-ci obéirent, et alors le Sauveur élevant la voix, dit au mort :

—Jeune homme, levez-vous, je vous l'ordonne !

Et aussitôt le jeune homme se leva et se mit à marcher.

Jésus le prit par la main et le rendit à sa mère.

En voyant ce miracle, tout le monde fut rempli d'une sainte terreur, et chacun disait en rentrant dans la ville :



Jésus ressuscite un mort.

— Vraiment, il a paru un grand prophète parmi nous, et Dieu, touché de nos maux, a daigné visiter son peuple.

XXVII

Jésus témoigne en faveur de Jean-Baptiste.

Le bruit de ce miracle arriva jusqu'à la prison où Jean était retenu par l'injustice d'Hérode.

Aussitôt, comme plusieurs de ses disciples, trop jaloux de la gloire de leur maître, semblaient élever des doutes sur la mission de Jésus-Christ, il envoya vers lui deux des plus incrédules, afin de convaincre ces hommes charnels au spectacle des merveilles que le Sauveur opérait.

Ceux-ci étant donc venus trouver Jésus, lui parlèrent en ces termes :

— Est-ce vous qui devez venir, ou bien devons-nous en attendre un autre ?

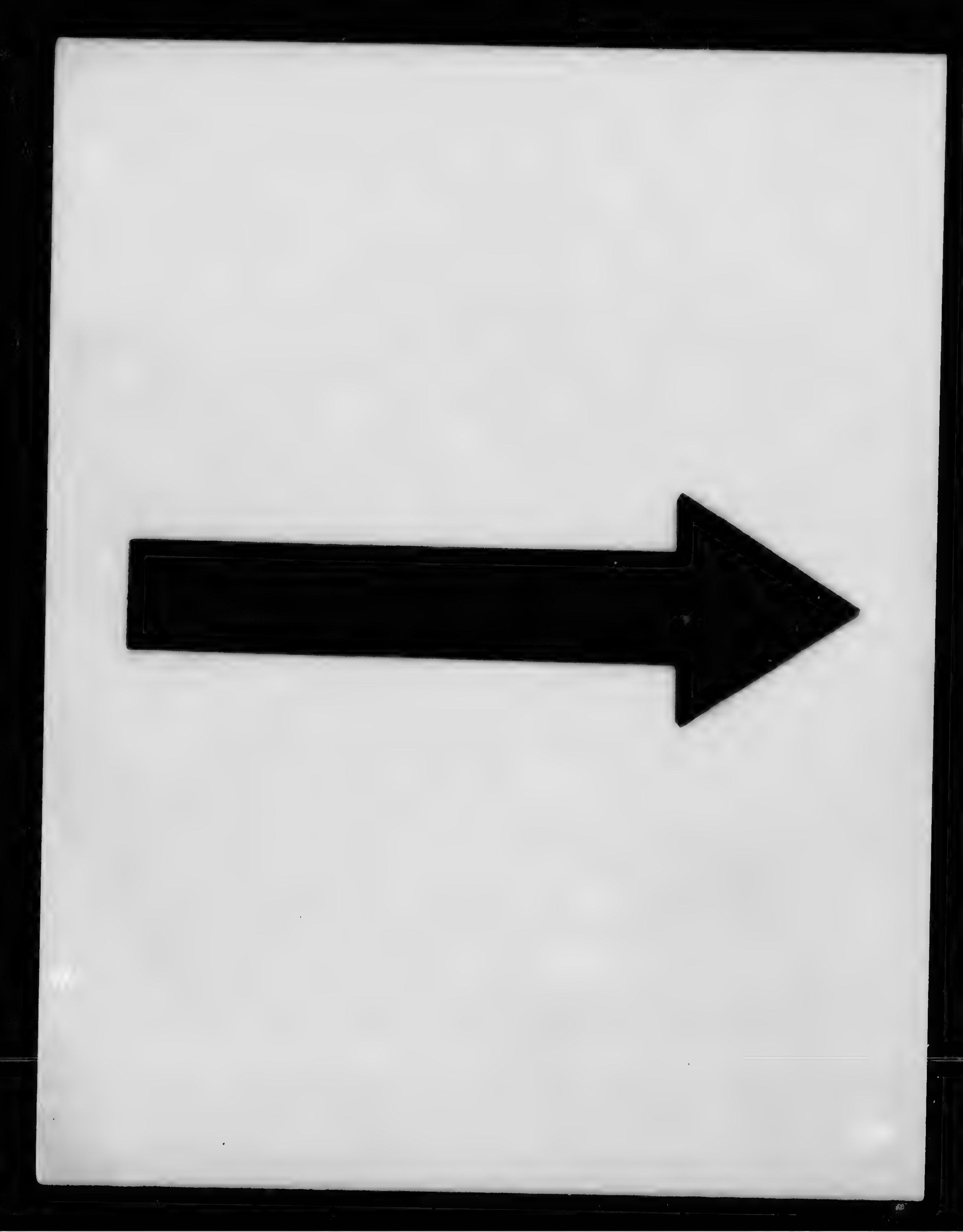
Au lieu de leur répondre, le Sauveur guérit en leur présence plusieurs infirmes et plusieurs possédés ; puis se tournant vers les messagers de Jean, il leur dit :

— Allez et racontez à votre maître ce

que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris, les sourds entendent, les morts ressuscitent et l'Evangile est annoncé aux pauvres. Heureux celui qui ne se scandalisera point à mon sujet.

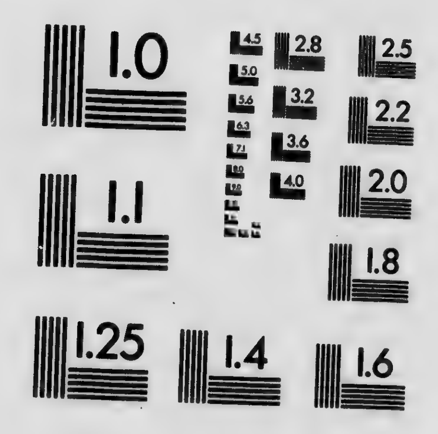
Quand les disciples de Jean furent partis, Jésus parla ainsi au peuple qui l'écoutait :

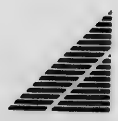
— Qu'êtes-vous allés voir au désert ? Un roseau agité par le vent, ou bien un homme vêtu d'une manière somptueuse ? Vous savez cependant qu'on ne trouve que dans les palais des rois les hommes qui s'habillent de cette sorte. Qu'êtes-vous donc allés voir ? un prophète ? — Oui, et plus qu'un prophète ; car c'est de lui qu'il a été écrit : “ J'envoie devant “ vous mon ange qui vous préparera le “ chemin. ” A mon tour donc, je vous le déclare : Entre les enfants des hommes, il n'en est point de plus grand que Jean-Baptiste.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





Malgré ce témoignage, les pharisiens, les scribes et les docteurs continuèrent d'entretenir des rivalités entre les disciples des deux baptêmes, ce qui fit dire à Jésus :

— A qui pourrai-je bien comparer les hommes de cette génération perverse ? Je les comparerai à ces enfants qui se tiennent sur la place publique et qui se disent les uns aux autres : " Nous avons " joué de la flûte, et vous n'avez point " dansé ; nous avons chanté des airs tris- " tes, et vous n'avez point pleuré. "

Et en effet, Jean-Baptiste est venu, et comme il ne mangeait point de pain et ne buvait d'aucune liqueur enivrante, vous avez dit : Il est possédé du démon. Au contraire, le Fils de l'Homme s'est montré à vous mangeant et buvant comme ses frères, et vous dites : Voilà un homme adonné au vin et à la bonne chère ; il est l'ami des publicains et des pécheurs !.. Vous voyez donc que ces

petits enfants dont je parlais tout à l'heure vous donnent ici une leçon de sagesse !

XXVIII

Le démon sourd et muet.

Quelque temps après, on présenta à Jésus un homme qui était à la fois sourd-muet, aveugle et possédé du démon.

Or, dès que Jésus eut chassé le démon, le muet parla, et la foule fut dans l'admiration.

Cependant, quelques-uns des Juifs se mirent à dire : C'est par Belzébuth, prince des démons, que cet homme chasse les démons.

D'autres, pour le tenter, lui demandèrent de faire quelque prodige dans le ciel.

Mais Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit :

— Tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, et toute maison

divisée contre elle-même tombera en ruines.

" Si c'est par Belzébuth que je chasse les démons, Satan chasse donc ses propres frères, et son empire est divisé ! Vos exorcistes aussi chassent les démons, or, direz-vous qu'ils le font par le pouvoir de Belzébuth ? Non, sans doute. Donc, si c'est par le doigt de Dieu que je chasse les démons, le royaume de Dieu est arrivé jusqu'à vous.

" Quand l'homme puissant et bien armé garde sa maison, tout ce qu'il possède est en sûreté ; mais s'il en survient un autre plus fort que lui, il le désarme et emporte ses dépouilles.

" Celui qui n'est point avec moi est contre moi, et celui qui n'amasse point avec moi dissipe.

" Lorsque l'esprit impur est sorti d'une maison, il s'en va dans les lieux arides pour chercher du repos ; mais n'en trouvant point, il dit : Je retour-

nerai dans la maison d'où je suis sorti. Il y revient en effet, mais il la trouve purifiée et ornée. Alors, il s'en va prendre sept autres esprits plus méchants que lui, et unissant leurs efforts, ils entrent dans la maison et s'y établissent. Or, je vous le déclare, le dernier état de cet homme devient alors pire que le premier. "

A peine Jésus finissait-il de parler, qu'une femme se mit à crier dans la foule :

— Heureuses les entrailles qui vous ont porté ! Heureuses les mamelles qui vous ont allaité !

— Plus heureux, dit Jésus en se retournant, ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique !

XXIX

Parabole du Semeur.

Les prédications de Jésus étaient si fort goûtées de la foule, que tout le monde accourait des bourgs et des villes pour entendre sa parole.

Un jour donc que l'affluence était grande sur les bords de la mer de Galilée, le Sauveur monta dans une barque, et lorsque le peuple se fut assis sur le rivage, il l'instruisit en ces termes :



— Le semeur sortit un matin pour ensemencer son champ. Or, pendant qu'il semait, une partie du grain tomba sur le chemin, et les oiseaux du ciel le mangèrent. Une autre partie tomba sur des pierres, mais le soleil brûla la plante, parce que ses racines manquaient d'humidité. Une autre partie tomba dans un lieu plein d'épines, et les épines ay-

ant poussé avec le grain l'étouffèrent. Enfin, une autre partie étant tombée dans une bonne terre, le grain germa, puis forma de beaux épis qui donnèrent soixante et même cent pour un. »

Quand la foule se fut retirée, les apôtres dirent à Jésus :

— Maître, pourquoi parlez-vous toujours en paraboles ?

— Pour vous, répondit le Sauveur, à qui il a été donné de comprendre la parole, je puis vous expliquer clairement le mystère du royaume de Dieu ; quant à cette foule, qui semble avoir des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre, il faut bien que je lui parle en paraboles.

Du reste, voici l'explication de celle que je viens de vous raconter :

La semence, c'est la parole de Dieu, et le semeur, Dieu lui-même. La semence qui tombe sur le chemin est l'image de ces hommes qui reçoivent la parole ;

mais le démon vient qui l'arrache de leur cœur, de peur qu'elle ne fructifie. Ceux qui reçoivent la semence dans un endroit pierreux, ce sont ceux qui, après avoir accepté la parole avec joie, manquent de cette onction qui la fait germer. Ils croient pour un temps, mais ils succombent au moment de la tentation.

La terre couverte d'épines est l'image de ces hommes en qui la parole est étouffée par les plaisirs, les passions et les sollicitudes de ce monde. Enfin, ce qui tombe sur la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant reçu la parole dans un cœur droit et bien disposé, la conservent et, par la patience, produisent des fruits, l'un trente, l'autre soixante, et l'autre cent pour un.

XXX

Parabole de l'ivraie.

Une autre fois, Jésus proposa au peuple cette parabole :

— Le Royaume des Cieux est semblable

à un homme qui avait semé de bon grain dans son champ. Mais tandis que ses gens dormaient, l'ennemi vint, sema l'ivraie parmi le froment, puis se retira.



Cependant, l'herbe grandit et poussa des épis, et c'est alors que l'ivraie se montra.

Aussitôt, les serviteurs du père de famille vinrent le trouver et lui dirent :

— Seigneur, n'avez-vous pas semé de bon grain dans votre champ ? d'où vient donc qu'il se trouve de l'ivraie ?

— C'est sans doute l'ennemi qui fait cela, répondit le maître.

Et les serviteurs ajoutèrent :

— Voulez-vous que nous allions l'arracher ?

— Non certes, dit le père de famille, de peur qu'en cueillant l'ivraie vous n'arrachiez aussi le froment. Laissez-les croître l'un et l'autre jusqu'à la moisson, et alors je dirai aux moissonneurs :

Cueillez premièrement l'ivraie et liez-la en bottes pour la brûler, mais amassez soigneusement le bon grain et serrez-le dans mon grenier.

Jésus dit encore :

— Le Royaume des Cieux est semblable au grain de sénevé qu'un homme sema un jour dans son champ. Le grain germa, et plus tard il poussa de grandes branches, à l'ombre desquelles les oiseaux du ciel vinrent se reposer.

— Le Royaume des Cieux ressemble aussi au levain qu'une femme prit et mit dans trois mesures de farine. Le levain

n'était pas considérable, et pourtant il fit lever toute la pâte.

— Le Royaume des Cieux est encore figuré par ce trésor qu'on avait enfoui dans un champ. Un homme qui le savait, vendit tout ce qu'il possédait pour acheter ce champ, et quand il eut trouvé le trésor, il l'emporta avec joie et le garda dans sa maison.

L'homme qui vend tout pour acheter des perles fines, le filet qui renferme à la fois de gros et de petits poissons : voilà enfin, dit Jésus-Christ, autant d'images fidèles du royaume des cieux.

XXXI

Les missionnaires du Christ.

Un jour, Jésus dit à ses disciples :

— La moisson est abondante, mais le nombre des ouvriers est petit. Priez donc le maître du champ d'envoyer des ouvriers dans sa moisson.

Puis il ajouta :

— N'allez point dans le pays des Gentils ; n'entrez point dans les terres des Samaritains ; mais allez plutôt vers les brebis de la maison d'Israël qui sont perdues.

Publiez sur votre route que le royaume de Dieu est proche.

Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons. Donnez comme vous avez reçu, c'est-à-dire gratuitement. Ne portez sur vous ni or, ni argent. N'ayez point deux tuniques, et n'emportez dans votre voyage ni sac, ni souliers, ni bâton.

Quand vous entrerez dans une maison, dites : La paix soit sur ce logis ! Et s'il la mérite, la paix descendra sur lui ; s'il ne la mérite pas, la paix reviendra à vous.

Si l'on refuse de vous recevoir ou d'écouter votre parole, sortez de la ville rebelle et secouez la poussière de vos pieds, afin que cette poussière soit un

témoignage contre ses habitants. Car je vous le déclare : Au jour du jugement, Sodome et Gomorrhe seront traitées plus miséricordieusement que cette ville-là.

— Voici, ajouta le Sauveur, que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes.

Ne craignez rien de ceux qui peuvent ôter la vie du corps ; ils n'ont aucun pouvoir sur vos âmes.

On donne d'ordinaire deux passereaux pour une obole, et cependant il n'en tombe pas un à terre sans la permission du Père céleste. Comme hommes et comme apôtres, ne valez-vous pas mieux que tous les oiseaux du ciel ?

XXXII

Mort de saint Jean-Baptiste.

En ce temps-là, Hérode le tétrarque fut fort effrayé, car les gens de sa cour, entendant parler des miracles qui se fai-

saient en Galilée et dans les pays circonvoisins, étaient venus lui dire que Jean-Baptiste était ressuscité.



Décollation de saint Jean-Baptiste.

En effet, le Précurseur avait été décapité quelque temps auparavant par ordre de ce roi barbare. Et voici dans quelle occasion :

Hérode était vivement réprimandé par saint Jean, à cause d'Hérodiade, sa belle-sœur, qu'il gardait auprès de lui. Or, comme le roi donnait un festin aux grands de sa cour, le jour anniversaire

de sa naissance, la fille d'Hérodiade vint dans la salle, et elle dansa avec tant de grâce, qu'Hérode, enthousiasmé, dit à la jeune fille :

— Demandez-moi ce que vous voudrez et je vous le donnerai, quand même ce serait la moitié de mon royaume !

— L'enfant quitta aussitôt la salle du festin et alla consulter sa mère.

Celle-ci, vindicative et cruelle, lui dit quelques mots à l'oreille, et la jeune fille, revenant dans la salle, répondit à Hérode :

— Ce que je veux, ô Roi, c'est que vous m'offriez tout à l'heure, sur un plateau d'argent, la tête de Jean-Baptiste.

Hérode s'affligea d'une pareille demande. Toutefois, pour ne point contrister la jeune fille, et à cause aussi du serment qu'il avait fait devant toute sa cour, il envoya dans la prison un de ses gardes, qui revint bientôt après portant dans un bassin la tête du Précurseur.

Hérode donna cette tête à la jeune fille, et celle-ci la porta à sa mère dont la vengeance fut ainsi satisfaite.

Les disciples de Jean ayant appris la mort de leur maître, vinrent prendre son corps et le mirent au tombeau.

XXXIII

Multiplication des pains.

Dès que Jésus se montrait sur les bords du lac de Tibériade, les foules, désertant les villes et les campagnes voisines, accouraient autour de lui afin d'entendre ses paroles et de voir les miracles qu'il opérait.

Un jour, entre autres, le nombre des visiteurs était si considérable, que Jésus crut devoir monter sur une barque et se rendre avec ses disciples sur le territoire écarté de Bethsaïde qui est de l'autre côté du lac.

Mais ce fut en vain qu'il essaya de se dérober à l'empressement de la foule.

Ceux qui le virent partir en répandirent aussitôt la nouvelle, en sorte que le peuple, prenant le chemin du rivage, arriva près de Bethsaïde au moment même où Jésus débarquait.

En voyant cette multitude qui errait comme un troupeau sans pasteur, Jésus fut touché de compassion pour elle ; il gravit donc une hauteur, et de là se mit à instruire la foule et à lui parler du royaume de Dieu.

Cependant le soleil déclinait ; les apôtres, considérant que ces pauvres gens n'avaient pas mangé depuis plusieurs heures, dirent à Jésus :

— Maître, ce lieu est désert et la nuit approche. Renvoyez donc ce peuple afin qu'il aille chercher sa nourriture dans les hameaux voisins.

— A quoi bon ? répondit Jésus, et que ne leur donnez-vous pas à manger vous-mêmes ?

— Hélas ! dit alors Philippe, deux

cents deniers de pain suffiraient à peine pour leur en donner à chacun un très petit morceau !



Multiplication des pains.

— Jésus demanda aux apôtres :

— Combien avez-vous de pains ?

André, frère de Simon, répondit :

— Outre nos faibles provisions, il se trouve ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge et deux petits poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ?



Il y avait en effet cinq mille hommes environ, sans compter les femmes et les enfants.

— Et Jésus leur dit :

— Faites-les asseoir sur l'herbe et distribuez-les par bandes de cinquante et de cent.

Les apôtres firent ce que le Maître avait commandé.

Et alors, prenant les cinq pains d'orge et les deux poissons, Jésus leva les yeux au ciel, rendit grâces, et après avoir béni ces chétives provisions, il les donna aux apôtres avec ordre de les distribuer à ceux qui étaient assis sur l'herbe.

Les apôtres obéirent, et toute la multitude mangea jusqu'à ce qu'elle fût rassasiée.

Le repas terminé, Jésus dit aux disciples :

— Passez dans les rangs, et ramassez tous les morceaux qui restent, afin que rien ne soit perdu.

Et les apôtres recueillirent ainsi douze corbeilles de ce qui était resté des cinq pains et des deux poissons.

A la vue d'un pareil miracle, ces gens-là se mirent à dirent :

— Certainement, cet homme est le prophète qui doit venir dans le monde.

Mais Jésus ayant appris qu'on devait venir l'enlever pour le faire roi, s'enfuit et s'en alla seul prier sur la montagne.

XXXIV

Pierre marche sur les eaux.

Pendant que Jésus priait, les disciples, montés sur la barque, firent le trajet de Bethsaïde à Capharnaüm.

Or, à peine embarqués, le vent se mit à souffler et le lac courroucé menaçait d'engloutir les apôtres. Tristes et découragés, ils ramèrent longtemps avec beaucoup de peine ; enfin, vers trois heures du matin, comme ils n'avaient pu faire encore que vingt-cinq ou trente

stades, ils aperçurent Jésus qui marchait sur les eaux et s'avançait vers la barque.

A cette vue, ils furent saisis de frayeur, et prenant le Sauveur pour un fantôme, ils poussèrent tous un cri d'effroi.

Mais Jésus leur dit :

—Rassurez-vous, c'est moi !

— Seigneur, s'écria aussitôt saint Pierre, si c'est vous, ordonnez que j'aille, moi aussi, sur les flots.

Jésus y ayant consenti, Pierre descendit de la barque et se mit à marcher sur l'eau à la rencontre de son Maître.

Cependant, comme le vent augmentait de violence, Pierre eut peur, et se sentant enfoncer, il s'écria :

— Seigneur ! Seigneur ! sauvez-moi !

Jésus, étendant la main, le soutint sur les flots en disant :

— Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté ?

Et aussitôt, s'approchant de la bar-

que, il y monta avec Pierre, et le vent cessa de souffler.

Etonnés de ce nouveau prodige, les apôtres tombèrent aux genoux de leur maître en s'écriant :

— Seigneur, vous êtes vraiment le fils de Dieu !

XXXV

Le pain, figure de l'Eucharistie.

Le lendemain, le peuple vint en foule sur des barques jusqu'à Capharnaüm, demandant encore des miracles, et mettant à ce prix l'acceptation de la nouvelle foi.

— Quel signe faites-vous ? disaient ces oublieux et ces ingrats, nourris la veille d'un pain miraculeux ; quel signe faites-vous, afin que, le voyant, nous croyions en vos paroles ?

— Vos pères, leur dit Jésus, ont mangé la manne dans le désert, mais ils n'ont point goûté le pain céleste ; celui-là, mon Père seul peut l'accorder, et il donne la vie au monde.

— S'il en est ainsi, Maître, crièrent les Juifs, donnez-nous toujours de ce pain.

— En vérité, répondit Jésus, je suis le pain de vie ! Vos pères ont mangé la manne au désert et ils sont morts ; moi, au contraire, je suis le pain vivant descendu du ciel. Si donc quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement, car ma chair est le pain que je donnerai pour la vie du monde.

Les Juifs scandalisés se dirent d'abord l'un à l'autre :

— N'est-ce pas là Jésus de Nazareth, dont nous connaissons tous le père et la mère ? Pourquoi donc dit-il qu'il est descendu du ciel ?

Ils ajoutaient ensuite :

— Comment un homme vivant peut-il donner sa chair à manger ?

Les Juifs disputaient donc entre eux quand Jésus reprit avec une nouvelle solennité :

— En vérité, en vérité, je vous le dis: Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous ! Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour ; car ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est un véritable breuvage.

En entendant ces paroles, plusieurs des disciples de Jésus l'abandonnèrent.

— De telles choses, disaient-ils, sont dures à entendre, et qui peut les écouter ?

Le Sauveur, voyant donc la foule se disperser, dit aux douze apôtres :

Et vous, ne voulez-vous pas aussi me quitter ?

Simon Pierre, répondant pour ses frères, s'écria :

—Seigneur, à qui irions-nous ? N'avez-vous pas les paroles de la vie éternelle ?

XXXVI

La Chananéenne.

Jésus ayant quitté pour quelque temps la Galilée, vint avec ses disciples sur les confins de Tyr et de Sidon.

Pendant la route, il fut suivi par une femme de Chanaan, qui lui disait d'une voix suppliante :

— Fils de David, ayez pitié de moi, car ma fille est tourmentée par le démon !

Jésus ne répondit rien ; quant aux apôtres, ils firent mieux que de l'encourager dans son silence, car ils lui dirent avec une sorte d'impatience :

— Maître, renvoyez donc cette femme qui crie après nous et nous fera reconnaître.

— Vous dites bien, répondit le Sauveur. En effet, je ne suis envoyé par mon Père qu'aux brebis de la maison d'Israël qui sont perdues.

Cependant la Chananéenne ne se dé-

courageait pas. Suivant au contraire le Sauveur jusque dans la maison où il désirait se reposer, elle criait avec plus d'instance :

— Seigneur, secourez-moi ! Seigneur, secourez-moi !

Jésus s'étant enfin retourné, dit à la femme :

— Laissez les enfants de la maison se rassasier d'abord ; car il n'est pas juste de prendre le pain des enfants pour le jeter aux chiens.

— Il est vrai, Seigneur, répondit la Chananéenne ; mais qui peut empêcher les petits chiens de se nourrir des miettes qui tombent de la table des maîtres ?

Touché de l'humilité de cette réponse, Jésus ne put s'empêcher de s'écrier :

— Femme, votre foi est grande ! Aussi, à cause de cette parole, votre fille est délivrée à jamais du démon qui la tourmentait.

En effet, la Chananéenne étant retour-

née dans sa maison, trouva sa fille qui reposait paisiblement dans son lit : le démon s'était retiré.

XXXVII

Les signes du temps.

Irréconciliables entre eux, les méchants savent toutefois s'unir, quand il s'agit d'attaquer les justes dont la vie sainte et digne les condamne.

Ainsi firent un jour les Pharisiens et les Sadducéens, sectes rivales qui se partageaient l'esprit public à Jérusalem et dans la Judée. Ils vinrent, en effet, trouver Jésus près du lac de Génézareth, et après avoir longuement disputé contre lui, ils le tentèrent en ces termes :

— Maître, on dit que vous êtes aussi puissant en œuvres qu'en paroles ; montrez-nous donc quelque prodige dans le ciel !

Jésus leur répondit d'une manière détournée :

— Ici-bas, chaque chose a son signe. Ainsi, quand l'occident est rouge le soir, vous dites : Nous aurons un beau jour demain. Si, au contraire, le levant est enflammé et chargé de vapeurs le matin, vous dites : Il y aura de l'orage ce soir. Comment se fait-il donc que, comprenant si bien la langue des vents et des nuages, vous ne voyez pas également, dans les miracles qui s'opèrent sous vos yeux, les signes du temps et l'annonce du règne à venir ?

Mais, sentant bientôt que ce langage des similitudes, excellent pour les foules, laisserait insensibles ces orgueilleux raisonneurs :

— Hypocrites ! s'écria-t-il ; à quoi vous sert votre science ? Vous jugez du temps par l'état du ciel, et votre logique vous abandonne quand il s'agit du royaume de Dieu et du discernement, pourtant si facile, du juste et de l'injuste ?

Il les quitta sur ces mots, et dit ensuite à ses disciples en remontant dans la barque :

— Cette race perverse et adultère demande des prodiges ! En vérité, elle n'en aura point d'autre que le prodige du prophète Jonas.

XXXVIII

Mission de saint Pierre.

Jésus, quittant Bethsaïde où il avait guéri un aveugle, se dirigeait un jour vers un des villages qui entourent Césarée de Philippe. Chemin faisant, il parla ainsi aux disciples qui l'accompagnaient :

— Qui croyez-vous que soit le Fils de l'Homme et que dit-on de lui ?

— Les uns, répondirent les Apôtres, disent que c'est Jean-Baptiste ; les autres, Elie ; d'autres enfin, Jérémie ou quelqu'un des anciens prophètes ressuscité de nos jours.

— Voilà bien, en effet, reprit Jésus, ce

que dit la foule ; mais vous-mêmes, que pensez-vous du Fils de l'Homme ?

— Seigneur, s'écria aussitôt Simon-Pierre, vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant !



— Vous êtes heureux, Simon, fils de Jonas, dit alors le Sauveur, car ce n'est pas la chair qui vous a révélé ces choses, mais bien le Père qui est dans le ciel. C'est pourquoi je vous le dis : Vous êtes Pierre, et c'est sur cette pierre que je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.

Je vous donnerai les clefs du royaume des Cieux, et tout ce que vous lierez ou délierez sur la terre sera lié ou délié dans le ciel.

XXXIX

Transfiguration.

Huit jours après cette magnifique promesse faite au prince des Apôtres, Jésus étant descendu dans la Galilée, arriva au mont Thabor. Comme la nuit approchait, il prit avec lui Pierre, Jacques et Jean, et, s'écartant des autres disciples, il monta avec eux sur la montagne pour faire sa prière.

Or, pendant que Jésus priait, son visage changea tout à coup et il fut transfiguré en leur présence. Sa face devint resplendissante comme le soleil à son midi, et scs vêtements, tout imprégnés de lumière, avaient la blancheur éclatante de la neige.

Et alors on vit apparaître les deux

vieillards Moïse et Élie qui s'entretenaient avec Jésus. Radieux et pleins de gloire, ils parlèrent longtemps ensemble, sans doute de ce qui devait se passer bientôt à Jérusalem.



La Transfiguration.

Pendant ce temps, les apôtres, accablés de fatigue, s'étaient endormis. Quand ils se réveillèrent, ils virent leur Maître au milieu de sa gloire, et Moïse et Élie qui conversaient avec lui.

entrete-
leins de
ensem-
se pas-



cablés
Quand
Maître
Élie

Ébloui et comme enivré par tant d'éclat, Pierre, hors de lui-même, se mit à dire :

— Maître, ah ! qu'il fait bon ici ! Permettez que j'y établisse trois tentes, une pour vous, et une pour chacun des prophètes !

Comme il parlait encore, une nuée lumineuse couvrit le sommet du Thabor, et pendant que Moïse et Élie remontaient au ciel, une voix sortit du nuage et cette voix disait :

— C'est là mon fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Ecoutez-le !

Saisis de frayeur, les apôtres tombèrent le visage contre terre. Mais Jésus s'approchant les toucha et leur dit :

— Relevez-vous, ne craignez rien.

Levant alors les yeux, les apôtres ne virent que Jésus seul.

En descendant de la montagne, le Maître leur dit :

— Ne parlez à personne de ce que vous avez vu, jusqu'à ce que le Fils de l'Homme soit ressuscité d'entre les morts.

XL

L'enfant sourd-muet.

Le jour paraissait à peine, quand Jésus vint rejoindre ses autres disciples qu'il avait laissés la veille au pied du mont Thabor. Ils étaient en ce moment entourés d'une foule nombreuse et plusieurs scribes disputaient avec eux.

Comme ils s'avançaient à la rencontre de leur Maître, un homme vint, et dit à Jésus en se prosternant à ses pieds :

— Seigneur, je vous ai amené mon fils qui est possédé d'un esprit muet. Daignez jeter les yeux sur cet enfant qui est le seul bien que j'aie au monde. Hélas ! le démon qui le tourmente le jette tantôt dans le feu et tantôt dans l'eau. Il l'oppresse enfin de toutes les manières. Aussi quand l'accès est passé et que l'es-

prit s'est retiré, l'enfant fait peine à voir tant il est déchiré, exténué, meurtri ! Je l'ai déjà présenté à vos disciples, les priant de chasser le démon qui l'agite, mais jusqu'ici leurs efforts ont été inutiles. En entendant ces derniers mots, Jésus entra dans une sainte colère. Regardant ses disciples avec sévérité :

— Race infidèle et perverse, s'écria-t-il, jusques à quand serai-je obligé de vous supporter ?

Puis se tournant vers le père :

— Amenez-moi l'enfant, dit-il.

On s'empressa d'obéir. Mais à peine l'esprit fut-il en présence de Jésus, qu'il se mit à tourmenter le malade. Celui-ci, en effet, fut jeté à terre et se roula longtemps en écumant et en poussant des cris de douleur.

— Depuis quand, demanda le Sauveur, cet enfant est-il ainsi tourmenté ?

— Depuis sa naissance, répondit le père... Ah ! si vous pouvez quelque cho-

se, de grâce ! Maître, secourez-nous !

— Je vous dirai à mon tour : Si vous croyez, tout est possible à celui qui croit.

— Seigneur, s'écria le père, je crois, mais fortifiez ma foi !

Touché de cette prière, Jésus gourmanda le démon, puis il dit d'une voix forte :

— Esprit sourd et muet, sors de cet enfant et n'y rentre plus, je te l'ordonne !

Et aussitôt l'esprit se retira ; mais auparavant il agita le malade avec tant de violence que tout le monde le crut mort.

Il n'en était rien. En effet, Jésus s'étant baissé prit l'enfant par la main et celui-ci fut aussitôt guéri.

Se tournant alors vers ses Apôtres, le Seigneur leur dit :

— Si, avec un peu de foi seulement comme un grain de sénevé, vous disiez à ce mûrier : Déracine-toi et va te planter dans la mer ; l'arbre vous obéirait.

Et cette montagne que vous voyez là-bas, si vous lui disiez : Arrache-toi de ta base et va te placer ailleurs ; la montagne n'aurait garde de résister, car, je le répète, rien n'est impossible à ceux qui croient.

XLI

Le plus grand dans le royaume des Cieux.

Cependant le Seigneur avait beau faire des miracles ; il avait beau exalter le bonheur des pauvres et des humbles, les apôtres ne pouvaient se départir de cette brillante illusion que le Christ règnerait sur la terre à la manière des conquérants. Charnels et grossiers, la sublime idée d'une royauté spitituelle les touchait peu. Il leur fallait un Christ guerrier, ayant une armée, des gardes, un palais et des ministres.

Or, comme ce grave sujet faisait un jour l'objet de leur entretien, et que chacun d'eux se donnait un rôle dans la monarchie future, le Sauveur, qui avait

deviné leurs pensées, leur dit en rentrant à la maison :

— De quoi parliez-vous sur la route ?

Les apôtres confus n'osèrent d'abord répondre : enfin l'un d'eux, par un détour adroit fit cette question au Maître :

— Seigneur, qui d'entre nous sera le plus grand dans le royaume des Cieux ?

Au lieu de répondre, Jésus appela un petit enfant qui passait et, après l'avoir baisé au front, il le plaça au milieu de ses disciples en disant :

— En vérité, si vous ne changez, et si vous ne devenez semblables à des petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des Cieux ! Il y a des degrés dans mon royaume ; or celui-là y sera le plus grand, qui, par l'humilité, se sera rèndu petit comme un enfant.

Il ajouta ensuite :

— Quiconque recevra en mon nom un enfant tel que celui-ci, c'est moi-même qu'il recevra. Gardez-vous donc bien de

mépriser un seul de ces petits enfants, car, en vérité, leurs anges gardiens voient continuellement la face de mon Père céleste.

XLII

Le méchant débiteur.

La miséricorde est une vertu tellement divine, que c'est peut-être celle qui répugne le plus à notre nature corrompue. Jésus s'imposait donc une tâche difficile, en voulant étouffer dans les âmes le vieux levain de la vengeance pour mettre à sa place la charité et l'oubli des injures.

Il l'essaya pourtant un jour en racontant au peuple la parabole suivante :

—Le royaume des Cieux, dit-il, est semblable à un roi qui voulut se faire rendre compte par ses serviteurs. Quand il se fut assis, on lui présenta un homme qui lui devait dix mille talents, et comme il n'avait pas de quoi payer, le roi ordonna qu'on le vendît, lui, sa fem-

me et ses enfants, ainsi que tous ses biens, afin que sa dette fut éteinte.

Alors le serviteur se jetant à ses pieds, le supplia en disant :

— Accordez-moi un peu de temps et je vous rendrai tout !

Le maître, touché de compassion, ne se contenta pas d'accorder le sursis qu'on lui demandait, mais il remit encore toute la dette.



Le serviteur avait à peine quitté le tribunal, qu'il rencontra à la porte un autre serviteur de son maître qui lui devait cent talents. Aussitôt il le prit

à la gorge et il l'étranglait presque, lui disant avec colère :

— Rends-moi ce que tu me dois !

Celui-ci, se jetant à ses pieds, le suppliait avec larmes :

— Mon ami, disait-il, accordez-moi quelque délai, et je vous rendrai tout !

Mais l'autre n'y voulut point consentir. Bien plus, il fit mettre son camarade en prison, résolu de l'y tenir jusqu'à ce qu'il eût payé toute sa dette.

En voyant tant de dureté chez un homme à qui leur maître commun venait de faire miséricorde, les autres serviteurs s'indignèrent et coururent rapporter au roi tout ce qui s'était passé.

Celui-ci fit aussitôt appeler le serviteur et lui dit avec colère :

— Méchant homme, je vous ai remis votre dette parce que vous m'en avez prié ; à votre tour, ne deviez-vous point avoir pitié de votre compagnon comme j'ai eu pitié de vous ?

Et comme celui-ci se taisait, le Maître parla ainsi aux exécuteurs de sa justice :

— Prenez cet homme, dit-il, et l'enfermez dans une dure prison. En vérité, il n'en sortira que lorsqu'il aura payé sa dette jusqu'à la dernière obole.

— Ainsi, conclut le Sauveur, en usera mon Père céleste à l'égard de ceux qui ne pardonnent point à leur frère du fond du cœur.

XLIII

Les dix lépreux.

Cependant la grande fête des Tabernacles approchait.

Les amis et les parents de Jésus, désireux de montrer aux habitants de Jérusalem quel maître ils servaient et combien était grand l'éclat de ses miracles, lui dirent un jour :

— Maître, quittez ce pays et allez en Judée. L'obscurité de nos pauvres bourgades répond-elle en effet à la grandeur

des prodiges que nous vous voyons opérer ?

— Cela vous plaît à dire, répondit Jésus, à vous que le monde ne peut haïr ; mais moi qu'il déteste parce que j'ai dévoilé la malice de ses œuvres, je dois agir d'une autre sorte. D'ailleurs mon heure n'est pas encore venue. Allez donc, vous autres, à Jérusalem, j'irai vous y rejoindre en temps opportun.

Les apôtres se mirent donc en route, et ce n'est que quelques jours après que Jésus se rendit en Judée en passant par Samarie.

Or, au moment où il entrait dans un certain village, il fut rencontré par dix lépreux qui, en le voyant, se mirent à crier :

— Jésus, notre maître, ayez pitié de nous !

Touché de compassion, le Sauveur ne dit que ces paroles :

— Allez, et montrez-vous aux prêtres !

Et aussitôt les dix lépreux se trouvèrent guéris.

L'un d'eux, qui était Samaritain, fut si reconnaissant de ce bienfait, qu'il alla trouver Jésus après avoir accompli les rites de la purification, et, se prosternant le visage contre terre, il lui rendit grâces.



Reconnaissance de l'un des dix lépreux.

Jésus, voyant cet homme à ses pieds, dit à ceux qui le suivaient :

— Eh quoi ! est-ce que ces lépreux n'ont pas été guéris tous les dix en mê-

me temps ? Où sont donc les neuf autres ? et d'où vient que cet étranger est venu seul rendre grâces à Dieu ?

S'adressant ensuite au Samaritain :

— Allez, dit-il, votre foi vous a sauvé.

XLIV

Les ennemis de Jésus.

Arrivé à Jérusalem, le Seigneur y fut bientôt pour tout le monde un sujet de contradiction. Accepté par les uns, rejeté par les autres, tous les titres semblaient lui convenir également, depuis celui de fils de Dieu jusqu'à la qualification de possédé que ses ennemis ne lui épargnaient guère.

Ainsi, quand le dernier jour de la fête des Tabernacles, qui est la plus solennelle de toutes, le Sauveur eut crié dans le temple, après l'aspersion faite avec l'eau de Siloë :

— Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive ; du sein du croyant jailliront des fontaines d'eau vive !

Quelques-uns de ceux qui l'entouraient se mirent à dire : " c'est vraiment un prophète ; " d'autres : " C'est le Christ ; " d'autres enfin disaient : " Cet homme vient de Galilée, tandis que le Christ doit naître de David, au bourg de Bethléem. " Et ainsi le peuple était divisé, en sorte que ceux qui avaient reçu l'ordre de l'enlever n'osèrent rien tenter contre lui.

Quand ils retournèrent, le soir, vers les prêtres et les pharisiens, ils furent vivement réprimandés.

— Eh quoi ! leur dit-on, vous ne nous amenez point cet homme !

— Et le moyen, répondirent-ils, d'enlever ce docteur qui parle comme personne n'a jamais parlé ?

— Voilà, s'écrièrent les pharisiens pleins de rage, que ceux-ci ont été séduits comme les autres ! Que la populace croie en la mission de ce Nazaréen, cela se conçoit ; ces gens-là ignorent les Ecri-

tures et sont maudits de Dieu ; mais a-t-on vu un seul des chefs de la nation partager l'engouement du public ?

— Vous avez parlé des Ecritures, dit alors Nicodème, mais ignorez-vous qu'elles défendent expressément de condamner un homme sans l'avoir entendu ?

Exaspérés par cette objection à laquelle il était difficile de répondre, les pharisiens s'écrièrent tout d'une voix :

— Eh quoi ! vous aussi vous êtes galiléen ! Si vous consultiez nos livres, vous verriez qu'aucun prophète ne doit nous venir de Galilée.

C'est sur cette parole que les membres du Sanhédrin se retirèrent, méditant dans leur cœur les plus cruels desseins.

XLV

La femme pécheresse.

Après une nuit passée en prières sur le mont des Oliviers, Jésus vint au Temple au soleil levant ; et comme la foule

se pressait dans les parvis, il commença à l'instruire et à l'édifier.

Or pendant qu'il parlait, les scribes et les pharisiens lui amenèrent une femme qu'on avait surprise dans le péché, et, la plaçant au milieu du peuple, ils dirent à Jésus :

— Maître, voilà une femme qui a péché ; or vous savez que la loi de Moïse ordonne de lapider celles qui ont commis de telles prévarications. Quel est votre sentiment là-dessus ?

Jésus comprenant qu'on voulait le tenter, se garda bien de répondre, mais se courbant jusqu'à terre, il écrivit avec le doigt quelques mots sur le sable.

Cependant les pharisiens insistaient pour savoir son opinion. C'est alors que, se redressant, il leur fit cette belle réponse :

— Vous dites que cette femme est coupable ? Eh bien ! que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre !

Et comme Jésus se remettait à écrire (la confession peut-être de ces sépulcres blanchis) ! les pharisiens confus se retirèrent l'un après l'autre : les plus anciens d'abord, comme plus criminels ou mieux avisés, les plus jeunes ensuite; en sorte que Jésus fut laissé seul avec la pécheresse.

Alors, cessant d'écrire, Jésus dit à la femme :

— Que sont devenus vos accusateurs ? est-ce que personne ne vous a condamnée?

— Personne, Seigneur, répondit-elle.

— Eh bien ! dit Jésus, ni moi non plus je ne vous condamnerai pas. Allez en paix et ne péchez plus désormais !

XLVI

L'Aveugle-né.

Jésus, passant un jour avec ses disciples dans les rues de Jérusalem, fit la rencontre d'un mendiant qui était aveu-

gle de naissance. Les apôtres lui firent cette question :

— Maître, pourquoi cet homme est-il né aveugle ? Est-ce à cause de son péché ou à cause de celui de son père et de sa mère ?



Guérison d'un aveugle-né.

— Ni l'un ni l'autre, répondit Jésus, mais afin que la puissance de Dieu soit manifestée à son occasion.

Disant cela, il prit de la terre, la délaya dans un peu de salive et en frotta les yeux de l'aveugle après quoi il lui dit :

— Allez à la fontaine de Siloë, et quand vous aurez lavé vos yeux, en vérité ! vous verrez.

L'aveugle fit ce que le Seigneur lui avait commandé, et un moment après il revint, les yeux parfaitement sains.

Sur sa route, les gens se disaient les uns aux autres :

— N'est-ce pas là ce mendiant que nous trouvions chaque jour assis sous le péristyle et à qui nous faisions l'aumône ? D'où vient qu'il n'est plus aveugle ?

— Oui, c'est bien moi, répondit celui-ci qui avait tout entendu ; et voici comment la chose s'est passée : Un homme est venu qui a détrempé un peu de terre dans sa salive ; puis il l'a mise sur mes yeux en disant : Allez au bain de Siloë et lavez-vous. Je me suis lavé et maintenant je vois.

— Et cet homme, dirent les voisins, quel est-il et où est-il allé ?

— Je l'ignore ; tout ce que je sais, c'est qu'il m'a guéri.

Pour éclaircir un fait aussi étrange, les Juifs conduisirent cet aveugle aux pharisiens et leur racontèrent ce qu'ils avaient appris de lui. A son tour, celui-ci ayant confirmé de point en point leur narration, cette guérison devint l'objet de longs commentaires.

L'un disait :

— Jésus a guéri cet homme un jour de sabbat ; il a donc péché contre la loi de Moïse.

— Mais, répliquait un autre, si c'est un pécheur, comment peut-il faire des choses si merveilleuses ?

— Et vous, dit un troisième à l'aveugle-né, que pensez-vous de celui qui vous a ouvert les yeux ?

— Je pense, répondit celui-ci, que c'est un prophète.

De plus en plus embarrassés, les pha-

risiens appelèrent les parents de l'aveugle et leur dirent :

— Cet homme-là est-il bien votre fils ?

— Sans doute !

— S'il est né aveugle, comment se fait-il qu'il voie maintenant ?

— Nous l'ignorons, aussi bien que le nom de celui par qui ses yeux ont été ouverts. Au reste, notre fils est en âge de s'expliquer, interrogez-le lui-même, et il vous répondra sur ce que vous désirez savoir.

Ils parlaient ainsi par prudence, parce qu'ils craignaient qu'on ne les fît mourir.

Les pharisiens mandèrent donc l'aveugle une seconde fois et lui firent répéter sa première déposition, après quoi ils lui dirent :

— Rendez gloire à Dieu ! nous savons que l'homme qui vous a guéri est un pécheur.

— Pour cela, je ne puis le dire. Je sais

seulement que j'étais aveugle, et que, grâce à lui, j'ai les yeux ouverts.

— Mais enfin, comment cela s'est-il fait ? demandèrent avec dépit les pharisiens.

— Je vous l'ai déjà dit deux fois : pourquoi voulez-vous que je le dise encore ? Est-ce que par hasard vous voudriez être aussi les disciples de cet homme ?

— Que tu sois toi-même son disciple, s'écrièrent les pharisiens indignés, cela se conçoit, étant maudit et couvert de péchés dès ta naissance. Notre maître à nous, c'est Moïse, à qui Dieu a parlé dans le désert ; quant à cet homme, nous ne savons ni qui il est, ni d'où il vient !

— C'est pourtant bien étrange que vòus ne sachiez rien sur un homme qui m'a ouvert les yeux ! D'ordinaire Dieu n'exauce point les pécheurs, et il ne rend témoignage qu'à ceux qui font sa volonté. Cet homme vient donc de Dieu, car, depuis que le monde existe, on n'avait

jamais ouï dire que quelqu'un eût ouvert les yeux à un aveugle-né.

Irrités d'un pareil langage, les Juifs, à bout de raisons, chassèrent l'aveugle du temple.

Quelque temps après, Jésus ayant rencontré cet homme, lui dit :

— Croyez-vous au Fils de Dieu ?

— Et quel est, dit l'aveugle, ce Fils de Dieu, afin que je croie en lui ?

— Vous l'avez vu, répondit Jésus, et c'est lui-même qui vous parle !

— Je crois, s'écria l'aveugle ; et, se jetant aux pieds du Sauveur, il l'adora.

XLVII

Le bon Pasteur.

La différence entre la doctrine de Jésus-Christ et la doctrine des pharisiens n'apparaissait pas seulement dans la contradiction des principes qui leur servaient de base, cette différence éclatait surtout dans la conduite tout opposée des ministres des deux religions.

Ainsi, tandis que les pharisiens touchaient à peine du bout du doigt aux fardeaux qu'ils imposaient aux autres, les disciples de Jésus-Christ étaient les premiers à pratiquer les leçons qu'ils



Le Bon Pasteur.

professaient. Si bien que le Sauveur pût un jour, sans crainte d'être démenti, faire voir, réalisés en sa personne, les traits qui caractérisent la vraie mission du Bon Pasteur.

— Je suis le Bon Pasteur, dit-il en effet dans une assemblée de pharisiens, et

le Bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis. Quand vient le loup, le mercenaire à qui les brebis n'appartiennent pas, s'enfuit et laisse égorger le troupeau, parce que le mercenaire n'est point pasteur et n'a nul souci des brebis. Moi, au contraire, je suis le Bon Pasteur ; je connais mes brebis et mes brebis me connaissent comme mon Père me connaît et que je connais mon Père. Je suis le Bon Pasteur et je donne ma vie pour mes brebis.

Ah ! combien de brebis qui ne sont point de cette bergerie et qui n'ont pour les conduire que des mercenaires ! Il faudra que je les réunisse ; elles entendront ma voix, et, à la fin, il n'y aura plus qu'un seul troupeau et qu'un seul pasteur.

XLVIII

Le bon Samaritain.

Un jour (c'était sans doute dans une

synagogue), un docteur de la loi se leva et dit à Jésus :

— Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ?

— Qu'y a-t-il d'écrit dans la loi, répondit Jésus, et qu'y lisez-vous ?

— J'y trouve ces paroles : " Vous ai-
" merez le Seigneur votre Dieu de tout
" votre cœur, de toute votre âme, de tou-
" tes vos forces et de tout votre esprit, et
" votre prochain comme vous-même. "

— Vous avez bien répondu, dit le Sauveur, faites cela et vous vivrez.

Le docteur, sentant qu'il s'était pris dans son propre piège, voulut justifier sa maligne intention par une ignorance calculée. Il ajouta donc :

— Et le prochain, Maître, quel est-il ?

— Voici, dit le Seigneur :

Un homme qui allait de Jérusalem à Jéricho tomba entre les mains des voleurs ; et ceux-ci le dépouillèrent, puis, après l'avoir accablé de coups, ils le

laissèrent sur la route à demi-mort. Or, il arriva qu'un prêtre étant survenu, vit cet homme et passa outre. Un lévite qui l'aperçut aussi, ne s'en préoccupa pas davantage et continua son chemin. Mais un Samaritain qui chemi-



Le bon Samaritain.

nait dans ces quartiers, ayant aperçu le malheureux, fut touché de compassion. S'approchant aussitôt de lui, il banda ses plaies, les oignit d'huile et de vin, puis, l'ayant placé sur son cheval, il le mena à l'hôtellerie où il lui prodigua toute sorte de soins.

Le lendemain, comme il devait continuer sa route, il tira de sa bourse deux deniers d'argent et les donna à l'hôte en disant :

— Ayez soin de cet homme, et tout ce que vous aurez dépensé en plus je vous le paierai au retour.

— Qui de ces trois hommes, conclut le Sauveur, vous semble avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ?

— Sans contredit, répondit le docteur, c'est le Samaritain qui usa de miséricorde envers lui.

— C'est bien ! dit Jésus. Allez et faites de même.

XLIX

Marthe et Marie.

Béthanie est un petit bourg, situé entre Jérusalem et Rama, sur une des pentes, aujourd'hui désolées, qui descendent vers la mer Morte. C'était autrefois une charmante oasis, arrosée d'eaux

vives et couverte d'oliviers, de lauriers roses et de grenadiers.

Après les fatigues de sa vie apostolique dans Jérusalem et les pays d'alentour, Jésus venait souvent se délasser au milieu de cette nature simple et calme, et déposer ses ennuis dans le sein de l'amitié.



Marthe et Marie

Car Béthanie était le bourg qu'habitaient Lazare, Marthe et Marie, les amis de son cœur.

Or, un jour qu'il était venu dans le bourg, il fut reçu avec empressement par Marthe, qui mit toute sa diligence à préparer le repas, tandis que Marie, assise aux pieds du Sauveur, écoutait

avec un enthousiasme recueilli les paroles qui tombaient de sa bouche.

Marthe voyant que sa sœur la laissait vaquer seule aux travaux du ménage, vint enfin trouver Jésus et lui dit :

— Maître, ne considérez-vous point que Marie ne me seconde en rien dans les soins de la maison ? Dites-lui donc qu'elle me vienne en aide !

Mais le Seigneur lui répondit :

— Marthe, Marthe, vous vous inquiétez de bien des choses, et pourtant une seule est nécessaire ! Marie a su choisir la meilleure part qui ne lui sera point ôtée.

L

Persévérance dans la Prière.

La notion de Dieu, chez les Juifs, était mêlée d'ordinaire à quelque chose de puissant et de terrible. On voit que Moïse avait traité ce peuple enclin à l'idolâtrie, selon la dureté de son cœur. En effet, le titre de Père, donné si souvent à Dieu

dans l'Evangile, lui est rarement attribué dans les anciens livres des Hébreux.

Il appartenait à Jésus, et à Jésus seul, de substituer la loi de l'amour à la loi de la crainte.

— Quand vous voudrez prier, dit un jour le Sauveur à ses disciples, vous prierez ainsi :

" Notre Père qui êtes aux Cieux. "

Et pour montrer que Dieu a réellement à notre égard les entrailles de nos pères selon la nature, il leur fit cette similitude :

— Lorsqu'un enfant demande du pain à son père, est-ce que celui-ci lui donne une pierre ? et s'il demande un œuf ou un poisson, le père lui donnera-t-il un serpent ou un scorpion ?

Si donc vous, qui êtes méchants, vous donnez à vos enfants ce qui leur est utile, à combien plus forte raison, le Père céleste donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demandent avec ardeur.

Mais, direz-vous, le père laisse quelquefois attendre ses bienfaits, faut-il l'importuner à force d'instances ? — Et pourquoi non ? La persévérance et la ferveur viennent à bout de tout.

Et à ce sujet, il leur raconta la parabole suivante :

— Si l'un de vous, ayant un ami, allait le trouver à minuit pour lui dire : Mon ami, prêtez-moi trois pains, je vous en conjure ; il m'arrive en ce moment quelqu'un qui m'est cher et je n'ai rien à lui donner à manger.

Il se peut que l'ami réponde de l'intérieur de la maison : " Laissez-moi en paix ; ma porte est fermée ; nous sommes tous au lit, mes enfants et moi, et je ne saurais me lever pour vous donner du pain. " Si, néanmoins, cet homme insiste et s'obstine à frapper, l'ami se lèvera enfin et accordera aux instances importunes ce qu'il avait tout d'abord refusé à l'amitié...

Par conséquent, je vous dis de même. — Cherchez, et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira ; car celui qui cherche trouve, et l'on ouvre toujours à celui qui heurte avec persévérance.

LI

L'homme qui thésaurise

Mais si la Providence a toujours l'œil sur nous, pourquoi nous inquiéter outre mesure ? Quoi de plus injurieux à Dieu que ces préoccupations constantes pour le lendemain qui ne nous appartient pas, quand il a bien voulu nous assurer lui-même qu'il prend un soin paternel des petits oiseaux et des lis des campagnes, et qu'à chaque jour suffit son mal ?

Pour montrer la folie de ceux qui thésaurisent et attachent leur cœur et leur âme à quelques poignées de vil métal, Jésus raconta un jour au peuple la parabole suivante :

—Un homme riche avait une belle terre, et cette terre ayant fructifié, la récolte fut si abondante qu'il ne savait plus où enfermer ses richesses.

Il se dit alors :

—Je sais bien ce que je ferai. J'abattrai mes greniers pour en construire de plus spacieux, et après avoir serré mes blés, mes vins et mes huiles, je dirai à mon âme : " Mon âme, repose-toi, bois " et mange et fais grande chère, car te " voilà riche, et les biens que tu as en " réserve ne s'épuiseront pas de long- " temps. "

Ainsi parlait l'homme riche; mais le Seigneur lui dit aussitôt :

— Insensé, tu parles d'avenir, et cette nuit l'on te demandera ton âme! Que te serviront alors ces biens dont tu es si fier ? et à qui passeront-ils en héritage ?

— Tel est, conclut le divin Maître, l'homme qui thésaurise pour lui-même et n'est pas riche selon le Seigneur.

LII

Parabole du festin.

Non content d'exaucer nos prières, Dieu vient le plus souvent au-devant de nos désirs. Il nous envoie ses messagers qui sont ses anges, pour nous convier au banquet toujours préparé ; et nous, ingrats et dédaigneux, nous nous ingénions à inventer des prétextes pour éviter de nous rendre à son miséricordieux appel.

Ainsi firent ces hommes insensés que Jésus met en scène dans la parabole suivante :

— Un riche père de famille fit un jour un grand festin auquel il invita beaucoup de monde. Quand l'heure du souper fut venue, il envoya ses serviteurs dire aux conviés : " Venez, car tout est prêt, et le maître vous attend. " Mais ceux-ci, comme d'un commun accord, se mirent à s'excuser.

— Moi, dit l'un, j'ai acheté une terre, et il faut que j'aille la voir. Dites à votre

maître que je ne puis me rendre à son invitation.

—J'ai acheté, dit un autre, cinq paires de bœufs et je vais en faire l'essai. Excusez-moi donc, je vous prie, auprès de votre maître.

Un troisième répondit enfin : —Je viens de me marier et je ne puis laisser là ma nouvelle épouse.

De retour à la maison, les serviteurs rendirent compte de leur mission au maître, qui s'écria plein d'une juste colère :

— Allez aussitôt sur les places publiques et dans tous les carrefours de la ville, et emmenez ici les pauvres, les estropiés, les aveugles et les boiteux que vous rencontrerez.

Les serviteurs obéirent. Mais comme il restait encore de la place :

—Allez, dit une seconde fois le père de famille, sur les chemins et le long des haies et emmenez-moi tous ceux que

vous pourrez trouver, car il faut absolument que ma salle se remplisse ; quant à ces hommes qui avaient été d'abord invités, je vous déclare que pas un ne goûtera de mon souper.

LIII

La brebis perdue.

Mais, comme si ce n'etait pas assez de nous attirer à lui par l'appât d'un festin et de nous envoyer ses ministres, Jésus, comme un bon pasteur, se met parfois lui-même à la poursuite de la brebis égarée. Il pleure quand nous l'abandonnons, se réjouit quand il nous a retrouvés, et non-seulement il se réjouit, mais il associe à son bonheur toute la cour céleste. C'est ce qu'expriment très bien les deux paraboles suivantes :

— Qui de vous, dit un jour le Sauveur à la foule qui le suivait, qui de vous, s'il a cent brebis et qu'il en ait égaré une, ne laisse pas aussitôt les quatre-vingt-

dix-neuf autres dans le désert pour se mettre à la poursuite de la brebis perdue ? Et quand il l'a retrouvée, il la caresse, la met sur ses épaules avec joie et, de retour à la maison, il appelle ses amis et ses voisins en disant : Réjouissez-vous avec moi parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue !...

— Et cette femme qui avait dix draggmes et qui en perdit une ? Quelle diligence ne mit-elle pas à allumer sa lampe et à balayer la maison jusqu'à ce qu'elle l'eût retrouvée ! Elle aussi appela ses voisines et ses amies pour leur faire partager son bonheur...

— De même, conclut le Sauveur, la conversion d'un seul pécheur causera plus de joie à toute la cour céleste que la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes.

—

LIV

L'enfant prodigue.

Mais quelque touchantes que soient ces paraboles, en voici une autre qui, dans la conception et les détails, a quelque chose de vraiment divin.

Il n'est plus question, en effet, d'une brebis ou d'une dragme perdues. C'est le fils bien-aimé, le fils de la maison qui, par son départ, avait fait saigner le cœur du père de famille ; mais qui, par son repentir, fait plus tard la consolation et la joie de ses vieux jours.

Écoutons avec attendrissement cette magnifique parabole de l'Enfant prodigue.

— Un père, dit Jésus, avait deux fils, et le plus jeune dit un jour à son père :

— Mon père, donnez-moi la part qui me revient de votre héritage.

Et le père y ayant consenti, quoique à regret, le jeune homme partit pour un

pays lointain, et là il dépensa tout son bien en vivant dans la débauche.

Peu de temps après, la famine sévit dans la contrée et le Prodigue se trouva réduit à une si grande misère qu'il fut forcé, pour vivre, de se mettre au service d'un homme riche du pays, lequel l'envoya aux champs pour garder ses pourceaux.

Accablé de honte et dévoré par la faim, le Prodigue eût bien voulu manger des aliments dont se nourrissait son vil troupeau ; mais personne ne lui en donnait.

C'est alors que, rentrant en lui-même, il s'écria :

— Combien de mercenaires qui, dans la maison paternelle, ont du pain en abondance, tandis que je meurs ici de faim !

Ah ! je sais bien ce que je ferai. J'irai trouver mon père et je lui dirai : " Mon père, j'ai péché contre le ciel et

contre vous ; je ne mérite plus d'être appelé votre fils ! Par pitié, du moins, daignez m'admettre au nombre de vos serviteurs ! "

Il partit donc. Or, comme il était sur le point d'arriver, son père l'aperçut, et,



L'enfant prodigue.

touché de compassion, il courut à sa rencontre, l'embrassa et le baisa.

—Mon père, lui dit aussitôt le Prodigue, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis pas digne d'être appelé votre fils !

Pour toute réponse, le père appela ses serviteurs et leur dit :

Allez promptement et m'apportez la plus belle robe que vous pourrez trouver, afin que j'en revête mon fils ! qu'on mette aussi l'anneau à son doigt et des chaussures à ses pieds !

Il ajouta ensuite ;

— Emmenez également le veau gras et tuez-le ! Mangeons et faisons grande chère, car mon fils était mort et il est ressuscité, il était perdu et il est retrouvé.

Et tout le monde s'assit pour commencer le festin.

Sur ces entrefaites, le fils aîné, qui revenait des champs, fut fort étonné d'entendre le son des instruments et le bruit de la danse.

Il appela aussitôt un des serviteurs de de la maison pour lui demander le motif d'une si grande joie.

— C'est, dit le serviteur, que votre frère

est arrivé, et votre père a fait tuer le veau gras pour fêter son retour.

Le frère, indigné, ne voulait pas d'abord entrer dans la salle. Comme son père l'en priait :

— Et quoi ! dit-il, je vous sers fidèlement depuis tant d'années, et vous ne m'avez jamais donné un simple chevreau pour fêter mes amis, tandis que vous avez tué le veau gras pour faire honneur à mon frère, qui a dévoré son patrimoine dans la débauche !

— Mon fils, répondit le père de famille, vous êtes toujours avec moi, et vous savez que tout ce qui est ici vous appartient. Mais il fallait bien faire un festin et se réjouir, parce que mon autre fils était mort et qu'il est ressuscité, qu'il était perdu et qu'il a été retrouvé.

LV

Le mauvais riche.

Il y aura toujours ici-bas des riches et des pauvres. C'est une nécessité sociale

basée sur le fait de l'inégalité des intelligences et des activités. En sorte que, vouloir détruire cet ordre de choses, c'est vouloir détruire l'harmonie qui, selon le plan de Dieu, doit résulter de la variété.

Mais si Dieu permet cette inégalité temporaire, il impose aussi de toute son autorité, aux pauvres la patience, et aux riches la miséricorde. Du reste la mort vient qui rétablit l'égalité, et c'est alors que l'ordre final commence.

Voici un bel exemple que Dieu lui-même nous donne de cette vérité :

— Il y avait, dit Jésus-Christ, un homme riche, vêtu de pourpre et de lin et qui donnait tous les jours de magnifiques repas. Et il y avait aussi un mendiant, nommé Lazare, qui était couché tout couvert d'ulcères à la porte du riche. Or, tandis qu'il réclamait en vain les miettes qui tombaient de la table du festin, les chiens de la maison, plus miséricordieux que le maître, venaient lé-

cher doucement les plaies du mendiant.

Mais il advint qu'un jour le pauvre mourut, et il fut aussitôt porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et les démons l'ensevelirent dans l'enfer.



Le mauvais riche et le pauvre Lazare.

Or comme du milieu du supplice, le riche levait les yeux en haut, il vit au loin Lazare qui se reposait dans le sein d'Abraham, et aussitôt il s'écria :

— Abraham, mon Père, ayez pitié de moi ! dites je vous en prie à Lazare de tremper l'extrémité de son doigt dans l'eau, afin de rafraîchir ma langne, car je suis cruellement tourmenté dans cette flamme !

Abraham lui répondit :

— Mon fils, souvenez-vous que Lazare n'a eu que les maux de la vie, tandis que vous en avez épuisé toutes les douceurs ; c'est pourquoi lui jouit maintenant, tandis que vous êtes dans les supplices. Le moyen d'ailleurs de pénétrer d'ici jusqu'à vous quand un si grand abîme nous sépare ?

Et le riche, insistant :

— Père Abraham, je vous en conjure, envoyez du moins Lazare dans la maison de mon père. J'ai là cinq frères qui vivent comme j'ai vécu ; qu'il aille donc les avertir afin qu'ils ne partagent point un jour les tourments que j'endure.

Mais Abraham répondit :

— N'ont-ils pas Moïse et les prophètes ? que ne les écoutent-ils donc ?

— Hélas ! dit le riche, je sais qu'ils ne les écouteront point, tandis que si quelqu'un d'ici allait les avertir, ils feraient sans doute pénitence !

— Vous vous trompez, répcndit Abraham, s'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes, ils ne se convertiraient pas, quand même l'un des morts ressusciterait.

LVI

Le pharisien et le publicain.

Il y avait alors, comme aujourd'hui, des hommes orgueilleux qui, présumant d'eux-mêmes, se croyaient parfaits et avaient un profond mépris pour ceux qui ne vivaient point comme eux.

Pour leur enlever toute illusion à ce sujet, Jésus leur raconta un jour la parabole suivante :

— Deux hommes montèrent au temple pour prier ; l'un était pharisien et l'autre

— N'ont-ils pas Moïse et les prophètes ? que ne les écoutent-ils donc ?

— Hélas ! dit le riche, je sais qu'ils ne les écouteront point, tandis que si quelqu'un d'ici allait les avertir, ils feraient sans doute pénitence !

— Vous vous trompez, répondit Abraham, s'ils n'écoutent ni Moïse ni les prophètes, ils ne se convertiraient pas, quand même l'un des morts ressusciterait.

LVI

Le pharisien et le publicain.

Il y avait alors, comme aujourd'hui, des hommes orgueilleux qui, présumant d'eux-mêmes, se croyaient parfaits et avaient un profond mépris pour ceux qui ne vivaient point comme eux.

Pour leur enlever toute illusion à ce sujet, Jésus leur raconta un jour la parabole suivante :

— Deux hommes montèrent au temple pour prier ; l'un était pharisien et l'autre

— Mon Dieu, mon Dieu, soyez-moi propice, car je ne suis qu'un pécheur !....

— Je vous déclare, dit Jésus en finissant sa parabole, que le publicain s'en retourna justifié dans sa maison, tandis que le pharisien sortit du temple plus coupable qu'il n'y était entré.

Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

LVII

Détachement des richesses.

Jésus, se trouvant un jour sur les bords du Jourdain, fut accosté par un jeune homme riche et justement considéré dans le pays ; et ce jeune homme lui adressa les paroles suivantes :

— Bon Maître, quel bien faut-il que je fasse pour obtenir la vie éternelle ?

Jésus lui répondit :

— Pourquoi m'interrogez-vous sur ce qui est bien, et pourquoi m'appelez-vous bon maître ? Sachez que Dieu seul est bon.

Comme le jeune homme demeurait tout interdit, Jésus ajouta :

— Si vous voulez arriver à la vie éternelle, gardez les commandements.

— Et ces commandements, quels sont-ils ? demanda timidement le jeune homme :

— Vous les connaissez, répondit Jésus : Ne pas commettre d'homicide, ne point dérober, ne point porter de faux témoignage, honorer son père et sa mère, et enfin aimer son prochain comme soi-même.

— Ces préceptes-là, dit le jeune homme, je les connais et je les ai observés dès mon enfance ; mais ne me reste-t-il pas encore quelque chose à faire ?

Jésus, étonné de tant de candeur, se tourna vers le jeune homme et se sentit porté à l'aimer ; toutefois il crut devoir lui répondre avec une entière franchise.

— Si vous avez, dit-il, accompli exactement tous les commandements de la loi,

il ne vous manque plus qu'une chose à faire pour être parfait ; mais je vous avertis que c'est la plus difficile. Allez, vendez tous vos biens et donnez-en le prix aux pauvres ; de la sorte vous vous préparerez un grand trésor dans le ciel.



Le jeune homme riche.

En entendant ces paroles, le jeune homme baissa la tête et s'en alla tristement, car il avait de grands biens !

Jésus l'accompagna d'un regard de compassion, et quand il eut disparu, il dit à ses disciples :

— Ah ! qu'il est malaisé à ceux qui ont des richesses d'entrer dans le royaume de mon Père ! En vérité, je vous le dis : difficilement un homme riche entrera dans le royaume des cieux.

Et, comme ses disciples s'étonnaient, le Sauveur leur répéta la même vérité en faisant une allusion qui lui donna une forme plus saisissante encore :

— Oui, dit-il, ceux qui attachent leur cœur aux richesses, il leur est moins aisé d'entrer dans le ciel qu'à un chameau chargé de passer par le trou de l'aiguille.

En entendant cela, les apôtres se dirent l'un à l'autre :

— S'il en est ainsi, qui pourra donc être sauvé ?

Jésus se contenta de leur répondre :

— Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu.

LVIII

Les Ouvriers et la Vigne.

Cependant, comme les Apôtres avaient tout quitté pour s'attacher à Jésus-Christ, ce bon Maître ne voulut pas les décourager. Il leur promit donc à tous de magnifiques trônes, et à chacun en particulier, le gouvernement d'une des tribus d'Israël. Cette perspective leur sourit d'abord ; mais bientôt, selon leur habitude, ils se disputèrent sur la préséance. Voyant cela, le Maître leur raconta la parabole des Ouvriers et de la Vigne.

—Le royaume de Dieu, leur dit-il, est semblable à un père de famille qui sortit de grand matin afin d'aller louer des ouvriers pour sa vigne. En ayant trouvé quelques-uns, il fit marché avec eux à un denier par jour.

Étant sorti vers la troisième heure, il rencontra d'autres ouvriers qui se te-

naient oisifs sur la place, et il leur dit :

—Allez aussi, vous autres, travailler à ma vigne et je vous donnerai ce qui sera convenable.



Les ouvriers de la vigne.

Et ils y allèrent.

Le maître sortit encore à la sixième et à la neuvième heure, et il fit la même chose.

Enfin étant sorti vers la onzième heure il trouva encore d'autres ouvriers, et leur dit :

— Pourquoi restez-vous ainsi tout le jour sans rien faire ?

— C'est, répondirent-ils, que personne ne nous a loués.

Et le maître leur dit :

— Allez-vous-en aussi travailler à ma vigne.

Quand le soir fut venu, le père de famille appela son intendant et lui dit :

— Faites approcher les ouvriers, et donnez-leur le salaire en commençant par les derniers.

Ceux donc qui étaient venus à la onzième heure s'étant approchés, reçurent chacun un denier.

Voyant cela, les premiers ouvriers crurent qu'ils recevraient davantage ; mais ils ne reçurent aussi qu'un denier. Or, en le recevant, ils murmuraient contre le maître et disaient :

— Eh quoi ! ces derniers n'ont travaillé qu'une heure et vous les avez payés autant que nous qui avons supporté le poids du jour et de la chaleur !

Mais le maître répondit ainsi à l'un d'eux :

— Mon ami, je ne vous fais point de tort ; n'êtes-vous pas convenu avec moi d'un denier ? Si je veux donner à ceux-ci autant qu'à vous, ne suis-je pas libre de le faire ? Et faut-il que votre œil soit mauvais parce que je suis bon ?...

— C'est ainsi, dit Jésus en finissant, que les premiers seront les derniers et que les derniers seront les premiers ; car il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

LIX

Résurrection de Lazare.

Jésus s'avançait à petites journées vers Jérusalem où l'appelaient les fêtes de Pâques, lorsqu'un jour les sœurs de Lazare, Marthe et Marie, lui firent dire :

— Seigneur, celui que vous aimez est malade.

Lazare, en effet, l'ami de Jésus, était en danger de mort.

Mais le Sauveur se contenta de répondre :

— Cette maladie n'est point mortelle ; elle est arrivée seulement afin que le Fils de Dieu soit glorifié.

Et, bien qu'il aimât fort Marthe et sa sœur, Jésus demeura dans le même lieu. Plus tard il dit à ses disciples :

— Retournons en Judée.

— Maître, s'écrièrent les apôtres, vous savez que les Juifs voulaient naguère vous lapider, et vous parlez de retourner dans leur pays ?

— Hommes de peu de foi, répondit Jésus. N'y a-t-il point douze heures dans la journée ? Or si quelqu'un marche à la lumière du soleil, il ne se heurte point, parce que le flambeau de ce monde le guide ; au contraire, s'il marche dans la nuit, il va se heurter aux obstacles parce que la lumière lui manque.

Il leur dit ensuite :

— Lazare notre ami dort, et je vais partir afin de le réveiller.

— Puisqu'il dort, se dirent les disciples, c'est signe qu'il en reviendra.

Mais Jésus, voyant qu'ils prenaient ses paroles dans le sens du sommeil ordinaire, leur dit plus ouvertement :

— Notre ami Lazare est mort ; toutefois, dans l'intérêt de vos âmes, je suis bien aise de n'avoir pas été présent.

C'est alors que Thomas, appelé Didyme, dit aux autres disciples :

— Suivons le Maître, et, s'il le faut, mourons avec lui.

Béthanie est à quinze stades de Jérusalem environ. Quand Jésus y arriva, Lazare était depuis quatre jours au tombeau.

En apprenant que le Maître approchait, Marthe laissa là les nombreux amis qui étaient venus de la ville pour la consoler ainsi que sa famille, et accourut au-devant de Jésus. Dès qu'elle l'aperçut.

— Seigneur, dit-elle, si vous eussiez été là, mon frère ne serait point mort ! mais

je sais que, même à présent, tout ce que vous demanderez à Dieu il vous l'accordera!

Et Jésus dit à Marthe:

— Votre frère ressuscitera.

— Je sais, répondit Marthe, que mon frère ressuscitera à la résurrection du dernier jour.

Jésus reprit avec solennité:

— Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra quand même il serait mort! Celui qui vit et croit en moi ne mourra point éternellement. Marthe, le croyez-vous?

— Oui, Seigneur, dit Marthe, je crois que vous êtes le Christ fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde.

Après cela, Marthe revint au logis, et, appelant sa sœur:

— Voilà le Maître qui arrive, dit-elle, et il vous demande.

Marie se leva aussitôt, et courut au-devant de Jésus.

Les Juifs, la voyant partir avec cet empressement, la suivirent en disant :

— Sans doute elle va pleurer sur le tombeau de son frère.

Quand Marie fut arrivée à l'endroit où était Jésus, elle se jeta à ses pieds et lui dit :

— Seigneur, si vous eussiez été là, mon frère ne serait point mort !

En la voyant pleurer, elle et les Juifs qui l'accompagnaient, Jésus eut un frémissement ; il se troubla lui-même, puis il dit :

— Où l'avez-vous déposé ?

— Seigneur, répondirent les assistants, venez et voyez !

Et alors Jésus pleura. Ce que voyant, les Juifs se dirent l'un à l'autre :

— Voyez comme il l'aimait !

D'autres ajoutaient :

— Lui qui ouvrit autrefois les yeux de l'aveugle-né, ne pouvait-il empêcher son ami de mourir ?

Cependant Jésus eut un nouveau frémissement, après quoi il s'approcha du lieu de la sépulture.

C'était un tombeau creusé dans le roc et sur lequel on avait roulé une grosse pierre.

Dès qu'il fut arrivé, Jésus dit aux disciples :

— Qu'on ôte la pierre !

— Seigneur, observa Marthe, le cadavre doit sentir mauvais, car il est là depuis quatre jours.

Mais Jésus insistant :

— Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez la gloire de Dieu ?

On ôta donc la pierre, et Jésus levant les yeux au Ciel, fit cette prière :

— Mon Père, je vous rends grâces de m'avoir exaucé ! Pour moi, je sais bien que vous m'exaucez toujours ; mais je parle ainsi à cause de ce peuple qui m'environne, afin qu'il croie que c'est vous qui m'avez envoyé.

Sa prière terminée, il dit à haute voix :

— Lazare, sortez du tombeau !

Et aussitôt le mort se leva, portant les bandelettes qui lui liaient les pieds et les mains, et le suaire qui lui cachait la figure.



Résurrection de Lazare.

— Déliez-le, dit enfin Jésus, et laissez-le aller !

Les disciples obéirent, et un moment après, Lazare les suivait à la maison.

A la vue de ce prodige, plusieurs des Juifs qui étaient venus au tombeau avec Marthe et Marie crurent en Jésus ; les autres allèrent trouver les princes des prêtres et leur racontèrent ce qui venait d'arriver. Ceux-ci aussitôt se réunirent en conseil et se dirent les uns aux autres :

Que faisons-nous ? cet homme opère des miracles sans nombre ; encore un peu de temps, et si nous le laissons agir en liberté, tout le monde croira en lui ; en sorte que les Romains viendront ruiner notre pays, disperser notre nation et réduire notre ville en cendres !

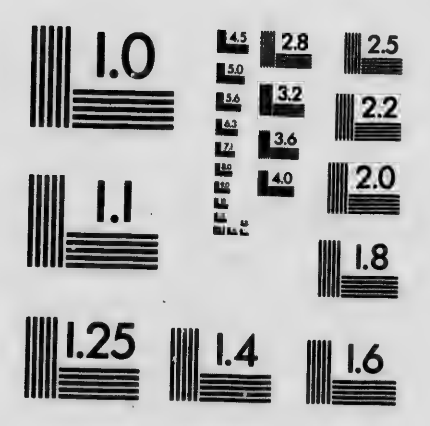
— Dieu nous préserve d'un tel malheur ! s'écria Caïphe, qui était grand-prêtre cette année-là. Il vaut mieux qu'un homme périsse et que la nation soit sauvée !

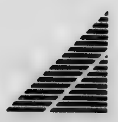
Caïphe prophétisa bien ce jour-là. Le Christ, en effet, devait sauver non-seulement la nation juive, mais encore tous



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





les enfants de Dieu que le démon avait dispersés.

Et ainsi le conseil se sépara après avoir résolu de faire mourir Jésus.

LX

Prophétie de la Passion.

Après la résurrection de Lazare, Jésus se retira avec ses disciples dans une ville nommée Ephrem, située sur les confins d'Ephraïm. Or comme la Pâque des Juifs était proche, Jérusalem fut bientôt remplie d'étrangers, et déjà le peuple s'étonnait de ne pas voir Jésus comme à l'ordinaire. Il y vint bientôt, quoiqu'il sût ce qui l'attendait de la part de la synagogue, et chemin faisant, il dit à ses disciples :

— Voici que nous allons à Jérusalem, et tout ce qui a été annoncé par les prophètes touchant le Fils de l'Homme sera accompli.

Il sera livré aux princes des prêtres, aux scribes et aux anciens, qui le condamneront à mort et l'abandonneront aux Gentils. Ses ennemis se moqueront de lui, ils lui cracheront au visage, ils le flagelleront, ils le feront mourir ; mais le troisième jour, le Christ ressuscitera d'entre les morts.

Les disciples s'affligèrent un moment en entendant ces tristes prédictions. Mais leur idée fixe sur la royauté temporelle du Messie reprit bientôt le dessus, et, à la veille de la catastrophe, ces hommes grossiers se mirent encore à disputer sur la prééminence.

LXI

L'Aveugle de Jéricho.

JÉSUS, entouré de son cortège de disciples, arriva bientôt en vue de Jéricho. Sur le point d'entrer dans cette ville, comme la foule se précipitait à sa ren-

contre, un aveugle qui était sur le bord du chemin où il demandait l'aumône, s'informa de la cause de ce grand tumulte. Quand il apprit que c'était Jésus de Nazareth qui allait passer, l'aveugle se mit à crier :

— Jésus, fils de David, ayez pitié de moi !

En vain ceux qui marchaient devant le reprenaient et l'engageaient à se taire, l'aveugle criait encore plus fort :

— Fils de David, ayez pitié de moi !

Jésus entendant ces supplications, s'arrêta et ordonna aux disciples de lui amener le mendiant.

Quand il se fut approché, Jésus lui demanda :

— Que puis-je faire pour vous ?

—Seigneur, dit l'aveugle, faites que je voie !

— Voyez ! lui dit Jésus, votre foi vous a sauvé.

L'aveugle ouvrit aussitôt les yeux, et, se mêlant à la foule, il publia avec elle les louanges du Seigneur.

LXII

Zachée le publicain.

Jésus allait franchir les portes de la ville, quand un homme riche et chef des publicains s'avança pour voir, lui aussi, le prophète nouveau. Or comme il était petit de taille et que la foule était immense, il dut monter sur l'un des sycomores qui bordaient le chemin par où Jésus allait passer.

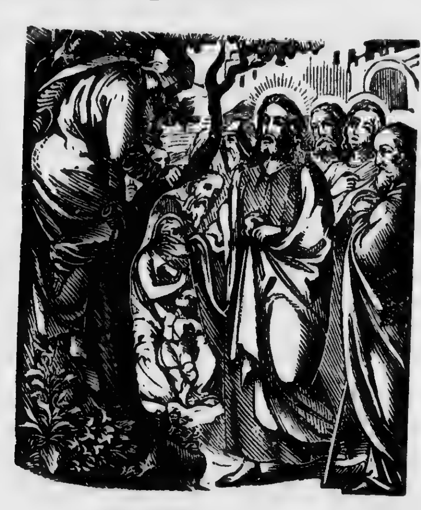
Quand le cortège fut arrivé à cet endroit le Sauveur leva la tête et, voyant le publicain dans les branches de l'arbre :

— Zachée ! lui cria-t-il, descendez au plus vite, car c'est chez vous que je désire loger aujourd'hui ?

Zachée descendit aussitôt et reçut plein de joie, le Sauveur dans sa maison.

Cependant la foule murmurait en disant :

— Pourquoi cet homme va-t-il descendre chez le publicain ?



Zachée le publicain.

Mais Zachée se chargea lui-même de donner l'explication de cette conduite du divin Maître. S'approchant en effet de Jésus, le publicain lui dit :

— Seigneur, voilà que je donne aux pauvres la moitié de ma fortune. De la sorte, si j'ai fait tort à quelqu'un, je lui rends quatre fois autant que je lui ai pris.

Jésus, touché de cette restitution volontaire, dit à ceux qui l'accompagnaient :

— Ce jour est un jour de salut pour cette maison, car Zachée le publicain est devenu, lui aussi, un enfant d'Abraham. Je vous l'ai dit souvent et je vous le répète : Le fils de Dieu est venu surtout pour chercher et sauver les brebis d'Israël qui s'étaient perdues.

LXIII

Marie-Madeleine.

Après un court séjour à Jéricho, Jésus prit la route de Jérusalem, en passant par Béthanie, où l'attendaient Lazare et sa famille.

Pendant le souper qu'on lui donna, Marthe faisait le service selon son habitude, tandis que Lazare et d'autres Juifs étaient assis à table avec Jésus.

C'est alors que, pour la seconde fois, Marie prenant un vase plein de nard, le versa sur les pieds du Sauveur et les

essuya avec ses cheveux. Elle brisa ensuite l'urne et répandit sur la tête du divin Maître ce qui restait du parfum ; en sorte que la maison tout entière fut embaumée.

Voyant cela, Judas, l'un des douze et celui qui devait trahir Jésus, se mit à dire :

— A quoi bon pareille dépense ? N'eût-il pas mieux valu vendre ce parfum trois cents deniers et les donner aux pauvres ?

Judas parlait ainsi par avarice plutôt que par amour des pauvres ; aussi Jésus lui répondit :

— Pourquoi faites-vous de la peine à cette femme ? Son action est d'autant plus louable que vous aurez toujours des pauvres parmi vous, tandis que vous me perdrez bientôt. Au reste, elle a oint mes pieds et ma tête en mémoire de ma sépulture, embaumant pour ainsi dire mon corps par avance. Aussi je vous le déclare : partout où sera prêché cet évan-

gile (et il le sera dans l'univers entier), on racontera, à la louange de cette femme, la belle action qu'elle vient d'accomplir.

Jésus fit cette prédiction, trop tôt réalisée, devant une foule de Juifs, venus pour le voir, et aussi pour contempler les traits de Lazare, qui avait été ressuscité d'entre les morts.

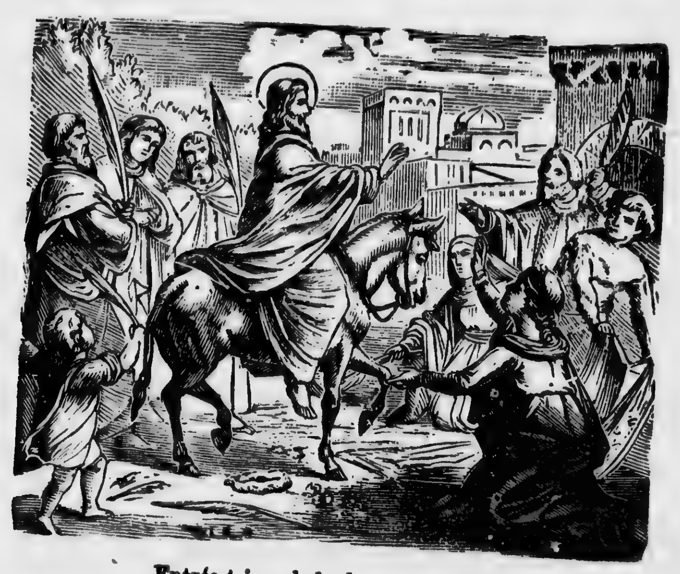
LXIV

Entrée triomphale dans Jérusalem.

Le lendemain, qui était le premier jour de la semaine, Jésus se mit en marche avec ses disciples pour se rendre à Jérusalem. Or comme il approchait de Bethphagé, qui est au pied de la montagne des Oliviers, il envoya deux de ses disciples au bourg voisin, après leur avoir donné cet ordre :

— Allez, et, en entrant dans le village, vous trouverez une ânesse attachée près de son ânon qui n'a pas encore été mon-

té. Déliez-les tous deux et me les amenez. Que si quelqu'un vous demande pourquoi vous agissez ainsi, dites que le Seigneur en a besoin, et aussitôt on vous laissera aller.



Entrée triomphale dans Jérusalem

Les apôtres obéirent, et ayant amené l'ânesse et l'ânon, ils les couvrirent de leurs manteaux et y firent monter Jésus.

Et c'est ainsi que fut accomplie cette parole du prophète :

“ Ne craignez point, ô fille de Sion, voici que votre roi vient, pacifique et doux, monté sur l'ânesse et sur l'ânon. ”

Ce jour-là, les apôtres n'y prirent pas garde ; mais plus tard ils se souvinrent de la prophétie qui avait été faite sur leur Maître, et aussi de quelle façon elle avait été accomplie.

Or, à mesure que le Sauveur avançait, les Juifs, qui étaient accourus de tous les pays voisins pour célébrer la Pâque, ayant ouï dire que Jésus approchait de la ville sainte, sortirent à sa rencontre, portant à la main des branches de palmier et faisant retentir l'air de leurs acclamations.

— Hosanna ! disaient-ils ; béni soit le roi d'Israël ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

Et en même temps, plusieurs étendaient leurs vêtements sur son passage, tandis que les autres jonchaient le chemin de branches d'olivier. L'enthousias-

me de la foule était à son comble, tous, criaient dans les transports de leur joie :

— Voici le règne de David, notre père qui commence ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

Cependant, les pharisiens que contristait la joie publique, se tenaient à l'écart, tramant les plus noirs complots.

— Vous voyez, se disaient-ils les uns aux autres, combien nos précautions sont inutiles et comment tout le monde court après lui !

Ils surent pourtant dissimuler leur dépit ; et comme quelques-uns d'entre eux s'étaient approchés de Jésus et l'engageaient à faire taire la foule :

— En vérité, leur dit le Sauveur, si ces hommes-là se taisent, les pierres elles-mêmes parleront.

LXV

Jésus pleure sur la Ville.

Or, pendant que le peuple faisait retentir l'air de ses acclamations et de ses cantiques, Jésus pleurait.

Du haut de la montagne des Oliviers qu'il devait bientôt arroser d'une sueur de sang, il contemplait la ville rebelle, son temple, merveille de l'Orient, ses remparts et ses portiques dont, hélas ! il ne resterait plus dans cinquante ans pierre sur pierre !

Le cœur plein d'amertume, Jésus pleurait donc en disant :

—Ville infortunée, ah ! si du moins en ce jour qui est pour toi un jour de grâce, tu pouvais connaître ce qui peut te donner la paix ! Mais non, l'avenir est pour toi lettre close et tes yeux sont voilés ! Le jour viendra où tes ennemis creuseront des tranchées autour de tes murailles ; ils t'enfermeront et te presseront de tous côtés ; tes monuments or-

gueilleux seront jetés au niveau de la terre, tes enfants seront égorgés, et rien ne vivra de ce que tu renfermais dans ton sein.

Ville infortunée, qui n'as pas su connaître le temps où le salut venait te visiter, malheur à tes enfants ! En vérité, il ne restera pas de toi pierre sur pierre !

En parlant ainsi, Jésus arriva à Jérusalem au milieu des transports de la joie publique. Amis et ennemis se pressaient sur ses pas. Les étrangers s'associaient eux-mêmes à ce triomphe, et à ceux d'entre eux qui demandaient : " Quel est cet homme ? " les Juifs répondaient : " C'est Jésus de Nazareth en Galilée. "

Escorté, ou plutôt porté par une foule en délire, Jésus se rendit au temple ; puis, comme le jour baissait, il s'en retourna à Béthanie avec les apôtres, afin d'y passer la nuit.

LXVI

La voix du Ciel.

Après une nuit passée tout entière à prier, Jésus revint à Jérusalem, et comme il avait faim, il demanda sa nourriture à un figuier couvert de feuilles qui croissait près du chemin.

Mais le figuier, verdoyant et de belle apparence, n'avait point de figues ; Jésus le maudit en ces termes :

— Arbre inutile, que jamais personne ne se nourrisse de ton fruit !

En effet, le lendemain quand les apôtres passèrent, le figuier stérile était entièrement desséché.

Les jours suivants, Jésus fit de nombreux miracles en présence de tout le peuple. Il parla aussi longuement du royaume de son Père ; mais ses discours étaient empreints d'une grande tristesse, car il savait qu'il allait bientôt mourir !

— Père ! disait-il, l'heure est venue

où le Fils de l'homme doit être glorifié !

S'adressant ensuite à ses apôtres :

— En vérité, je vous le dis : si le grain de froment qui tombe sur la terre ne meurt d'abord, il restera sans rejetons ; sa mort seule peut donner naissance à de nombreux épis.

Il dit encore :

— Celui qui aime sa vie la perdra ; celui au contraire qui hait sa vie la conservera pour l'éternité.

Enfin, un jour que Jésus disait à son Père :

— Père, glorifiez votre nom !

Une voix se fit entendre du ciel, et cette voix disait :

— Je l'ai glorifié et je le glorifierai encore.

Le son de cette voix fut si terrible, que plusieurs l'attribuèrent à un ange, d'autres dirent que c'était sans doute quelque coup de tonnerre.

Et comme les apôtres interrogeaient

le Sauveur sur cette voix miraculeuse :

— C'est pour vous, dit-il, qu'elle s'est fait entendre, afin que vous croyiez en moi. Car c'est maintenant que va se faire le jugement du monde. Oui, l'heure vient où le prince du monde va être chassé de son royaume ; quant à moi, dès que j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi, et je servirai comme de signe de ralliement à ceux qui m'aiment.

LXVII

Les Vignerons infidèles.

Mais comme si ces paroles n'étaient pas assez claires, soit pour exprimer de quel genre de mort il devait mourir, soit pour indiquer quelle part les Juifs auraient à cette injustice, il raconta à ses disciples la parabole de la vigne et des vignerons.

— Un père de famille, dit-il, avait planté une vigne ; il l'avait entourée d'une haie vive, munie d'un pressoir et défendue au moyen d'une tour. Ayant

ainsi tout fait pour sa vigne, il la loua à des vignerons et s'en alla voyager en pays lointain.

Quand le temps de cueillir les raisins fut arrivé, il envoya l'un de ses serviteurs pour présider à la vendange.

Mais au lieu de le bien recevoir, les vignerons le battirent, l'accablèrent d'outrages et le renvoyèrent les mains vides.

Les années suivantes, le père de famille envoya d'autres serviteurs pour recevoir ce qui lui revenait des fruits de sa vigne. Mais ils eurent tous le même sort que le premier. On battit les uns, on blessa les autres à la tête, enfin on alla jusqu'à massacrer plusieurs de ces messagers qu'on exposa ensuite en plein champ à la fureur des bêtes.

Voyant cela, le maître de la vigne se dit en lui-même :

Que puis-je faire de plus ? Je leur ai envoyé mes serviteurs et ils les ont maltraités ou tués. Ah ! je sais bien ce que

je ferai ; j'ai un fils, un fils unique et qui m'est extrêmement cher, je le leur enverrai, et peut-être qu'en le voyant, ils le respecteront comme moi-même.

Et ainsi le père de famille envoya son propre fils aux vignerons.

Dès que ceux-ci l'aperçurent :

—Voilà, dirent-ils, le fils du père de famille, l'héritier de tous ses biens. Jetons-le hors de la vigne et tuons-le, afin que l'héritage nous appartienne.

Et les vignerons ajoutèrent ce nouveau crime à tous leurs autres forfaits...

Arrivé à cet endroit de son récit, Jésus se tournant vers les Juifs, invoqua directement leur témoignage.

— Quand le maître de la vigne, ainsi méprisé et blessé dans ses plus chères affections sera venu, quel traitement pensez-vous qu'il réserve à ces cruels vignerons ?

— Sans doute, s'écrièrent les Juifs tout d'une voix, qu'il les fera mourir

comme ils le méritent; puis il louera sa vigne à d'autres ouvriers, et ceux-là du moins lui donneront des fruits en leur saison.

— Vous avez bien jugé, dit le Sauveur d'une voix tonnante; c'est bien ainsi que fera le père de famille!

Le ton sur lequel ces mots furent prononcés fit rentrer les Juifs en eux-mêmes; et comme ils se faisaient, non sans terreur, l'application de la sentence qu'ils avaient eux-mêmes portée, Jésus augmenta encore leur effroi en leur adressant ces paroles prophétiques :

—Oui, s'écria-t-il, le royaume de Dieu que vous avez méconnu dans la bouche de vos prophètes vous sera ôté. Il sera donné à des étrangers, à des gentils, aux peuples des nations, aux mains de qui la vigne portera enfin des fruits.

De plus, vous avez lu dans l'Écriture que la pierre rejetée par les ouvriers deviendrait la pierre angulaire de l'édi-

fice. En effet, il en sera ainsi, et quiconque tombera sur cette pierre sera brisé, et celui sur qui cette pierre tombera sera écrasé.

En entendant ces paroles, les princes des prêtres et les pharisiens comprirent que c'était leur condamnation que Jésus venait de prononcer. Cependant ils n'osèrent rien tenter contre lui, parce qu'ils craignaient le peuple qui tenait le Sauveur pour un grand prophète.

LXVIII

La Robe nuptiale.

Les jours suivants, ces hommes jaloux tentèrent Jésus-Christ de différentes manières. Ils l'interrogèrent sur la résurrection des morts, sur la nécessité de payer le tribut, sur le mariage et autres questions subtiles ; mais sur toutes ces choses, Jésus confondit leur malice et sortit de ces épreuves plus grand encore et plus admiré.

Enfin, revenant sur le royaume de

Dieu, il leur montra que la foi seule en ce royaume ne sauve pas, mais qu'il faut encore la robe nuptiale, c'est-à-dire la pureté de l'innocence conservée ou réparée.

Voici la parabole qu'il raconta en cette occasion :

— Un roi ayant fait préparer un grand festin pour les noces de son fils, envoya ses serviteurs aux invités, afin de leur dire que tout était prêt et qu'ils eussent à venir aux noces.

Mais ceux-ci refusèrent.

Le roi envoya alors de nouveaux serviteurs qui répétèrent l'invitation en ces termes :

Venez, le festin est prêt ; mes bœufs et mes moutons ont été immolés et l'on n'attend que vous pour commencer la fête.

Cette fois, les invités furent encore sourds aux sollicitations du père de famille. Les uns s'en allèrent à leur ferme,

les autres à leur trafic ; d'autres enfin, plus méchants que les premiers, saisirent les serviteurs du roi et, après les avoir accablés d'outrages, ils les firent mourir.

Instruit de ces horreurs, le roi entra dans une grande colère et, ayant envoyé ses armées, il fit périr les meurtriers et incendia leur ville. Ensuite il appela d'autres serviteurs et leur dit :

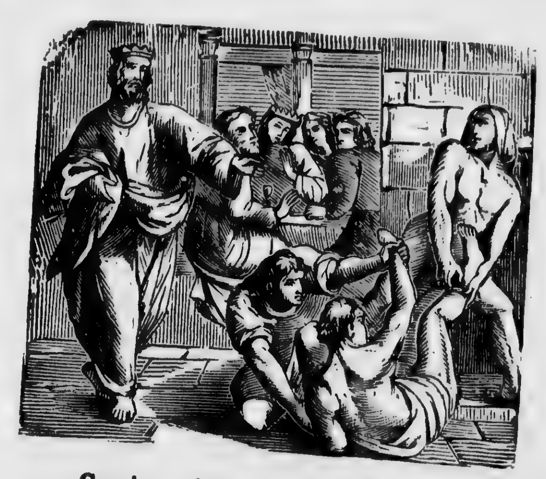
— Tout est prêt pour les noces ; mais comme ceux qui avaient été d'abord invités ne sont pas dignes d'y venir, allez sur les places publiques et dans les carrefours et invitez au festin tous ceux que vous rencontrerez.

Les serviteurs obéirent, et ainsi la salle du festin se trouva remplie.

Le repas venait de commencer, quand le roi, qui était entré pour voir les conviés, aperçut parmi eux un homme qui ne portait point la robe des noces, et aussitôt s'approchant, il lui dit :

— Mon ami, pourquoi êtes-vous entré ici sans votre robe nuptiale ?

Et comme cet homme ne savait que répondre :



Convive qui n'a pas la robe nuptiale.

— Saisissez-le, dit le roi à ses officiers, et, après lui avoir lié les pieds et les mains, jetez-le dans les ténèbres extérieures. C'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Car plusieurs sont appelés, mais il y a peu d'élus.

LXIX

Malheur aux Pharisiens.

Cependant la rage des pharisiens et des scribes allait toujours croissant. Le peuple lui-même avait fini par deviner leurs intrigues, et tout le monde sentait vaguement que le triomphe de Bethphagé aboutirait bientôt au drame du Calvaire.

Jésus le savait mieux que personne : aussi, voyant qu'il allait bientôt quitter la terre, multipliait-il ses instructions et ses discours. Leur clarté ne laissait plus aucun doute sur sa doctrine, et la liberté de son langage croissait à mesure que le danger devenait plus pressant.

Voulant un jour montrer à ses disciples le levain d'hypocrisie des scribes et des pharisiens dans toute sa malice, il leur parla ainsi :

— Ces hommes que vous voyez assis sur la chaire de Moïse enseignent et ne pratiquent pas. Ils chargent leurs frè-

res de fardeaux écrasants qu'ils ne touchent pas même du bout du doigt. S'ils font quelque bien c'est pour être vus des hommes. Tout chez eux est ostentation. Ainsi ils portent à la tête et aux bras de larges phylactères ; leur robe est ornée de franges traînantes ; ils aiment les premières places dans les repas et dans les synagogues ; ils veulent qu'on les salue et qu'on leur donne le nom de maîtres, tandis qu'il n'y a qu'un maître, qui est le Christ descendu du ciel...

Ensuite, comme si ce discours détourné n'allait pas assez au but qu'il veut atteindre, Jésus, la bonté même, se courrouce et s'indigne, et l'invective directe va frapper au front les hypocrites qu'il veut flageller.

— Malheur à vous, s'écrie-t-il, scribes et pharisiens, qui fermez aux hommes le royaume des cieux ! N'y entrant point vous-mêmes, vous empêchez les autres d'y entrer.

Malheur à vous, qui en imposez par de longues prières et qui, sous le voile de la piété, dévorez le patrimoine des veuves et des orphelins.

Malheur à vous, qui traversez les mers pour faire des prosélytes, et qui ensuite les damnez sans retour.

Malheur à vous, guides aveugles, qui dites : " Jurer par le temple n'est rien, c'est le serment fait par l'or du temple qui oblige ; " comme si le temple, consacré par Celui qui l'habite, ne donnait pas sa valeur à l'or, qui n'en est que l'ornement !

Malheur à vous, qui payez la dîme de la menthe et du cumin et qui abandonnez les grands préceptes de la loi divine : la justice, la fidélité, la miséricorde.

Malheur à vous, qui filtrez votre eau de peur d'avaler un moucheron et qui avalez ensuite un chameau. Ah ! vous nettoyez exactement le dehors du plat et de la coupe, mais vous négligez l'in-

térieur que vous laissez tout plein de rapine et de corruption. Scribes et pharisiens, vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais, au fond, vous n'êtes que des sépulcres blanchis pleins de pourriture et d'ossements infects.

Vous dites, en bâtissant les tombeaux des prophètes et en décorant les monuments des saints : " Si nous eussions vé-
" cu de leur temps, nous n'aurions pas
" fait comme nos aïeux, qui répandirent
" le sang des justes. "

Serpents et race de vipères, achevez votre œuvre, comblez la mesure de vos pères, mais je ne sais comment vous échapperez au jugement de l'enfer !

Je vais vous envoyer des prophètes et des docteurs de la loi, et vous flagellerez les uns, vous crucifierez les autres, vous les poursuivrez de ville en ville, afin que leur sang retombe sur vous, ce sang qui arrose la terre depuis le juste Abel jusqu'à Zacharie, fils de Barachie, que

vous avez immolé entre le temple et l'autel. En vérité, ce sang crie vengeance contre la génération présente !

Jérusalem, Jérusalem, qui fais mourir les prophètes et lapides ceux que je t'ai envoyés, combien de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses petits sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! Aussi voilà que ta maison sera déserte. Quant à moi, vous ne me verrez plus jusqu'au jour où vous direz : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur !

LXX

Le denier de la Veuve.

Après ce terrible discours, Jésus s'assit tout pensif près du pilier où était scellé le trésor du temple, et pendant quelque temps, il considéra les visiteurs qui venaient porter leur offrande.

Tout à coup sa figure se radoucit ; une pensée riante vint éclairer son visa-

ge sévère. Parmi les riches pharisiens qui jetaient à grand bruit leurs dragmes dans le trésor, une pauvre veuve était venue qui y avait déposé discrètement deux oboles.

Appelant aussitôt ses disciples :

— Vous voyez cette veuve, dit-il ; eh ! bien, je vous le dis en vérité, toute pauvre qu'elle est, elle a donné plus que tous ces hommes opulents ! ils ont donné de leur superflu ; elle, au contraire, a offert à Dieu toute sa richesse ; son obole, en effet, était tout ce qui lui restait pour vivre.

Cette touchante action de la veuve, qui avait si doucement impressionné Jésus-Christ, ne put faire oublier aux disciples la terrible prédiction qu'il venait d'énoncer contre Jérusalem et son temple. Aussi, pendant qu'ils en parcouraient ensemble les galeries, l'un d'eux lui dit, d'une manière détournée et dans le dessein de provoquer une explication

sur le sujet qui les préoccupait tous :

— Maître, n'admirez-vous point comme nous ces belles pierres et ces ornements précieux, ces bâtiments et ces portiques ?

— Sans doute, répondit Jésus-Christ ; et pourtant, je vous le dis en vérité, le jour n'est pas loin où, de tout cela, il ne restera pas pierre sur pierre.

LXXI

Dernier jour de Jérusalem et du Monde.

Cette prédiction, plus formelle encore que la précédente, ne fit qu'irriter la curiosité des apôtres, qui dirent à Jésus :

— Maître, dites-nous le temps où ces choses arriveront. Dites-nous aussi quel sera le signe de votre avènement et de la consommation des siècles ?

Et Jésus leur répondit :

— En ce temps-là, les nations se lèveront contre les nations et les royau-

mes contre les royaumes. Il y aura de tous côtés de grands tremblements de terre, des pestes et des famines. D'effrayants prodiges et des météores embrasés se montreront dans le ciel. Et pourtant ce ne sera qu'un prélude.

Avant ce désordre des éléments, vous serez vous-mêmes saisis par les princes et les gouverneurs ; livrés aux magistrats par vos pères et vos mères, par vos frères et par vos amis : car alors le père livrera son fils à la mort et le fils trahira son père. Les villes et les familles seront en guerre à cause de mon nom. Les haines diviseront les hommes, l'iniquité débordera sur la terre, et grâce aux faux prophètes qui séduiront les esprits et les cœurs, la charité de plusieurs sera refroidie. Toutefois, prenez courage, pas un cheveu ne tombera de votre tête sans ma permission, et c'est par la charité que vous posséderez vos âmes...

Souvenez-vous de ces paroles :

Quand vous verrez une armée investir Jérusalem, sachez que sa ruine est imminente. Quand vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel, que ceux qui sont en Judée s'enfuient sur les montagnes, et que ceux qui sont dans le voisinage de Jérusalem n'entrent point dans la ville condamnée. Malheur alors à ceux qui habiteront dans ses murs ! Hommes, femmes, enfants seront passés au fil de l'épée ou conduits en esclavage parmi les Gentils ; Jérusalem sera foulée aux pieds des nations, jusqu'à ce que le temps des nations arrive.

Après cette prophétie de la ruine de Jérusalem, prophétie tellement claire que l'histoire n'a eu plus tard qu'à ajouter les noms propres et quelques détails secondaires, Jésus passa à la suprême catastrophe et aux prodiges qui signaleront le dernier jour de l'univers.

— Au temps où Noé prêchait, dit-il

les hommes, comme aujourd'hui, mangeaient et buvaient, se mariaient et mariaient leurs filles, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche ; et alors le déluge les fit tous périr. Ainsi en sera-t-il au dernier jour.

Il paraîtra alors de faux christs et de faux prophètes, qui feront de grands prodiges et des choses si merveilleuses que les élus mêmes en seront troublés. Si donc l'on vous dit : " Le Christ est ici ou il est là, " n'en croyez rien, car le Fils de l'homme apparaîtra comme l'éclair qui sillonne le ciel de l'orient jusqu'à l'occident.

Or voici maintenant les phénomènes physiques qui ajouteront encore à l'horreur de ce désordre moral.

Au ciel, il y aura des signes dans le soleil, dans la lune et dans les étoiles ; sur la terre, les nations seront consternées par le bruit que produiront la mer et les flots soulevés, et l'appréhension de

ce qui devra arriver sera si grande que les hommes sécheront de frayeur. Car le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tomberont du ciel et les colonnes du firmament seront ébranlées.

Et c'est alors qu'apparaîtra le signe du Fils de l'Homme !

A sa vue, les nations de la terre feront éclater leur douleur, car elles verront venir le Fils de l'Homme sur les nuées avec une grande majesté. Il enverra ses anges qui, au son de la trompette, rassembleront les élus des quatre coins du monde.

Ah ! si ce temps n'eût été abrégé, personne n'aurait été sauvé ; mais il a été abrégé en faveur des élus. C'est pourquoi, dès que vous verrez toutes ces choses arriver, ouvrez les yeux et levez la tête, car votre délivrance approche.

En voyant le figuier pousser ses rameaux et ses feuilles vous dites : « L'été

est proche ;" de même quand vous verrez arriver ces choses, sachez que le royaume de Dieu va venir.

Pour ce qui est du dernier jugement, nul, pas même les anges, n'en peut savoir le jour ni l'heure, si ce n'est le Père qui est aux cieux. Mais quant à la destruction de Jérusalem, en vérité, je vous le dis : La génération actuelle ne finira point que tout ce que j'ai dit ne soit accompli. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

LXXII

Vierges sages et Vierges folles.

Après avoir prédit dans tous ses détails l'horreur des deux dernières catastrophes, Jésus, qui veut mettre ses disciples à l'abri de ces terribles événements, revient encore sur le même sujet.

— Veillez et priez, ne cesse-t-il de leur répéter. Le dernier jour arrivera

comme un voleur de nuit. Le Fils de l'Homme viendra au moment où vous y penserez le moins.

C'est à cette tendre préoccupation de préserver les saints de toute surprise, que se rattache la parabole des vierges sages et des vierges folles.

— Le royaume des Cieux, dit en effet Jésus, ressemble à ces dix vierges qui prirent un jour leurs lampes pour aller au-devant de l'épouse et de l'époux.

Cinq d'entre elles étaient sages, tandis que les cinq autres étaient d'une imprudence qui touchait à la folie.

Comme leurs sœurs, cependant, ces dernières prirent leurs lampes, mais pas d'huile pour les entretenir. Les vierges sages au contraire, outre leurs lampes, emportèrent avec elles de l'huile plein leurs vases.

Ensuite, comme la nuit venait et que l'époux ne paraissait pas, fatiguées d'at-

tendre, les dix vierges sommeillèrent un moment, puis elles s'endormirent.

Mais voilà qu'à minuit on entendit crier :

— Voici l'époux qui arrive, levez-vous et courez au-devant de lui !



Les dix Vierges.

Aussitôt nos vierges se levèrent et se mirent à accommoder leurs lampes.

S'apercevant alors de leur négligence,

les vierges folles dirent **aux** vierges sages :

— Donnez-nous de votre huile, car vous voyez que nos lampes s'éteignent.

Mais celles-ci répondirent :

— Non certes, car nous craindrions de ne pas en avoir assez pour nous et pour vous. Allez plutôt chez ceux qui en vendent, et achetez-en la quantité qu'il vous faudra.

Or, pendant que les vierges folles y allaient, l'époux arriva, et les vierges sages entrèrent avec lui dans la salle des noces, dont les portes furent fermées. Un moment après les vierges folles vinrent frapper en disant :

— Seigneur, ouvrez-nous !

Mais l'époux répondit :

— Je ne sais, en vérité, qui vous êtes !

— Veillez donc, conclut le Sauveur, car vous ignorez absolument le jour et l'heure.

LXXIII

Parabole des Talents.

Jésus raconta encore la parabole suivante :

— Un roi, qui allait faire un voyage dans les pays lointains, assembla un jour ses serviteurs et leur distribua ses biens pour qu'ils les fissent fructifier. L'un reçut donc cinq talents, l'autre deux, et l'autre un, selon leur capacité ; après quoi le maître partit.

Aussitôt les deux premiers serviteurs se mirent à l'œuvre, et bientôt leur somme fut doublée ; quant au troisième, il se contenta de creuser un trou dans la terre et d'y enfouir son talent.

Le maître étant revenu de son voyage, voulut aussitôt se faire rendre compte par ses serviteurs :

Le premier s'approcha donc et dit :

— Seigneur, vous m'aviez donné cinq

talents, en voilà cinq autres que j'ai gagnés de surplus.

Et le maître lui répondit :

C'est bien ! mon fidèle serviteur ; puisque vous avez été exact dans les petites choses, je vous établirai dans de grands emplois. Entrez dans la joie de votre maître.

Le second serviteur dit la même chose quand il présenta ses quatre talents, et il obtint la même réponse.

Enfin, celui qui avait reçu un seul talent s'étant approché à son tour, dit au père de famille :

Seigneur, je savais que vous étiez un homme sévère, qui moissonnez où vous n'avez point semé, et voulez recueillir ce que vous n'avez point planté. C'est pourquoi j'ai caché, plein de terreur, votre talent dans la terre. Le voilà intact et tel que vous me l'avez confié.

Le maître répondit avec colère :

— Méchant et paresseux serviteur,

vous saviez que j'étais un maître sévère, et au lieu de faire fructifier mon talent vous l'avez enfoui ! Qu'on lui ôte son talent, dit-il à ses officiers, et qu'on le donne à celui qui en possède déjà dix. Car on donnera au riche et il sera dans l'abondance, et à celui qui ne possède rien on enlèvera même ce qu'il croyait avoir.

Quant à ce serviteur inutile, ajouta le père de famille, qu'il soit jeté dans les ténèbres extérieures : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.

LXXIV

Le Jugement dernier

Voici enfin, dit Jésus en achevant ses paraboles, ce qui arrivera après la destruction du monde et des éléments :

Quand le Fils de l'Homme sera venu dans l'éclat de sa majesté et accompagné de ses anges, il s'assoiera sur son

trône, et toutes les nations de la terre s'assembleront devant lui. Et alors, semblable au berger qui sépare les brebis d'avec les boucs, il séparera les justes d'avec les pécheurs. Les brebis seront placées à sa droite et les boucs à sa gauche. Et le roi dira aux justes :

— Venez, les bénis de mon père, posséder le royaume qui vous a été destiné depuis la création du monde. Car, j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez logé ; j'étais sans habits et vous m'avez vêtu ; j'étais malade et vous m'avez soigné ; j'étais captif et vous êtes venu me visiter.

Et les justes lui diront :

— Seigneur, quand donc avons-nous fait pour vous de pareilles choses ?

Et le roi leur répondra :

—Toutes les fois que vous avez rendu l'un de ces services au plus petit d'en-

tre mes frères, c'est à moi-même que vous l'avez rendu.

Se tournant ensuite vers les pécheurs, il leur dira :

— Retirez-vous, maudits, allez au feu éternel qui a été préparé pour Satan et ses anges. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez point nourri ; j'ai eu soif et vous m'avez refusé à boire ; étranger, nu, malade et prisonnier, et vous ne m'avez ni logé, ni vêtu, ni visité.

— Et les pécheurs, quand donc vous avons-nous refusé de telles choses ?

Et le Seigneur répondra :

— Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez rejeté le plus petit de mes frères, c'est moi-même que vous avez rejeté.

Et après ce jugement, les pécheurs iront dans les supplices éternels, tandis que les justes jouiront de la gloire qui n'a point de fin.

LXXV

Préparatifs de la Pâque.

Le drame divin marchait à grands pas vers le dénouement. Tandis que le peuple se pressait autour de Jésus pour entendre ses discours et ses paraboles, les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens tenaient conseil entre eux, et il était facile de comprendre que leur fureur jalouse ne s'éteindrait que dans le sang.

Ils auraient bien voulu surprendre Jésus pendant la fête des Azymes qui devait commencer le lendemain ; mais ils craignaient que le peuple n'entrât en révolte si l'on touchait à celui qu'il avait acclamé peu de jours auparavant.

Judas Iscariote vint les tirer d'embarras.

— Que me donnez-vous, dit le traître aux ennemis de Jésus, si je vous livre cet homme ?

Les princes des prêtres lui promirent trente deniers d'argent, et Judas, acceptant le marché, se retira pour songer aux moyens d'exécuter son crime.

Cependant, le lendemain, qui était le premier jour de la fête des Azymes, les apôtres dirent à Jésus :

— Maître, où voulez-vous que nous préparions la Pâque ?

Et Jésus leur répondit :

— Allez dans la ville, et, en entrant, vous trouverez un homme qui porte une cruche d'eau sur l'épaule. Suivez-le dans la maison où il entrera, et dites au père de famille de cette maison :

Voici ce que le Maître a décidé :

Mon temps approche et je viens faire la Pâque chez vous avec mes disciples. Montrez-moi donc la salle que vous nous destinez ?

Et alors le père de famille vous conduira dans une salle grande et toute

meublée, c'est là que vous ferez les préparatifs de la Pâque.

LXXVI

Lavement des Pieds.

Le soir venu, Jésus se rendit dans cette maison avec ses disciples, et quand il se fut assis à table, il leur parla ainsi :

— Mes amis, depuis longtemps je désirais faire cette Pâque avec vous avant de souffrir et de mourir ; car je vous le dis en vérité, cette Pâque est la dernière que je célébrerai ici-bas, en attendant la Pâque céleste que mon Père me prépare.

Ayant dit cela, Jésus se leva de table, ceignit ses reins d'un linge, et, après avoir versé de l'eau dans un bassin, il commença à laver les pieds à ses apôtres.

Quand ce fut le tour de Simon-Pierre, celui-ci se leva en disant :

— Quoi ! Seigneur, vous voulez me laver les pieds ?

— Pierre, répondit Jésus, ce que je fais maintenant, vous ne le comprenez pas encore, mais vous le comprendrez plus tard.



Lavement des pieds.

—N'importe, dit l'apôtre, vous ne me laverez jamais les pieds !

— Pierre, insista Jésus, si je ne vous lave les pieds, vous n'aurez point de part à mon royaume.

— S'il en est ainsi, lavez-moi non-seu-

que je
prenez
endrez



e me

vous
part

seu-

lement les pieds, mais encore les mains et la tête !

— Inutile ! reprit Jésus. Celui qui a été lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds pour être entièrement net. Ainsi, vous êtes tous purifiés, vous autres... Mais non pas tous, ajouta-t-il, en faisant allusion à celui qui devait le trahir.

Après qu'il eut lavé les pieds à ses apôtres, Jésus reprit ses vêtements et, s'étant assis à table, il donna cette raison de sa conduite :

— Comprenez bien, dit-il à ses disciples, la portée de l'acte que je viens de faire ? Quand vous me parlez, vous m'appelez : Maître et Seigneur ; et c'est avec raison, car je suis réellement votre maître. Or, le serviteur n'est pas plus grand que le maître ; si donc je vous ai lavé les pieds, c'est pour vous donner l'exemple, et afin que vous vous rendiez le même service les uns aux autres.

LXXVII

Institution de l'Eucharistie.

Le souper durait encore, quand Jésus, prenant le pain, rendit grâces, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant :



La sainte Cène

— Prenez et mangez ; ceci est mon corps qui a été livré pour vous. Désormais, faites ceci en mémoire de moi.

De même, après qu'il eut soupé, prenant la coupe, il rendit grâces et la donna à ses disciples en disant :

— Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui sera répandu pour vous et pour plusieurs, pour la rémission des péchés !

La communion achevée, Jésus eut comme un moment de trouble, puis il ajouta avec tristesse :

— En vérité, je vous le dis : l'un de ceux qui mangent avec moi me trahira.

En entendant ces paroles, les disciples affligés se regardèrent l'un l'autre, et chacun disait à Jésus :

— Maître, est-ce moi ?

— Celui, répondit le Sauveur, qui met sa main dans le plat en même temps que moi est celui qui doit me trahir. Du reste, qu'importe cette trahison au Fils de l'Homme qui s'en va ! Et toutefois malheur à celui par qui le Fils de

l'Homme sera livré. Il eût été préférable pour lui de ne jamais venir au monde !

Judas, ajoutant alors l'hypocrisie à la trahison, demanda effrontément à Jésus :

— Maître, est-ce moi ?

Et le Sauveur, qui voulait l'amener au repentir, lui répondit à voix basse et sans être entendu des autres disciples :

— Oui, c'est vous ; vous l'avez dit.

Les apôtres qui ignoraient cette réponse se troublèrent de plus en plus ; et comme l'un d'eux que Jésus aimait d'une manière spéciale avait la tête appuyée sur le sein du divin Maître, Simon-Pierre lui fit un signe, et Jean demanda au Sauveur quel était celui qui le devait trahir.

— C'est, répondit-il à voix base, celui à qui je vais présenter ce pain trempé.

Et Jésus trempant, en effet, un peu de pain, le donna à Judas Iscariote.

Aussitôt, le traître se leva, quitta la table et sortit de la salle.

LXXVIII

Discours après la Cène.

Comme la nuit était venue, Jésus s'émut à la vue de ces bons disciples qu'il allait laisser seul sur la terre, et il leur dit avec attendrissement :

— Mes petits enfants, voilà que je vais vous quitter. A vous aussi, je répondrai comme j'ai répondu aux Juifs : Là où je vais, vous ne pouvez venir. Or puisque je m'en vais, laissez-moi vous faire un commandement nouveau ; et ce commandement le voici : Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés ; c'est, du reste, à cette affection mutuelle que le monde reconnaîtra que vous êtes mes disciples.

Et comme saint Pierre voulait suivre Jésus, affirmant qu'il mourrait plutôt que de le quitter :

— Simon, Simon, répondit le divin Maître, Satan a demandé à vous passer au crible, comme on fait pour le blé. Mais j'ai prié mon Père pour vous, afin que votre foi ne défaille pas. Au reste, une fois converti, affermissez vos frères.

Reprenant ensuite son discours :

— Mes enfants, dit Jésus, cette nuit je serai pour vous un sujet de scandale. Car il est écrit : "Je frapperai le pasteur, et les brebis du troupeau seront dispersées."

— Seigneur ! interrompit encore une fois saint Pierre, ceux-ci peuvent bien se scandaliser à cause de vous ; quant à moi, je vous suivrai, s'il le faut, jusqu'à la prison et à la mort !

— Jusqu'à la mort, dites-vous, Pierre ! répondit tristement le Sauveur. En vérité, je vous le dis, avant que le coq n'ait chanté, vous m'aurez renié trois fois.

Et pendant que Pierre s'affligeait de

cette prédiction, Jésus continua sur le même ton de paternelle bonté :

— Oui, je retournerai à mon Père ; mais je ne vous laisserai point pour cela orphelins. Comme je vis en mon Père, vous vivrez en moi, et ainsi nous ne serons point séparés. Si quelqu'un m'aime, il observera ma parole et mon Père l'aimera, et nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure. Du reste, voici comment se fera cette union :

Je suis la vigne et vous êtes les ceps. Or, de même que les branches vivent par l'arbre, ainsi vous vivrez par moi. Celui qui demeure en moi, je demeure en lui, et celui-là porte beaucoup de fruits. Aimez-vous donc comme je vous ai aimés ; car, je vous demande, est-il un amour comparable à celui qui fait que l'ami se sacrifie pour ses amis ? Vous êtes mes amis et non plus mes serviteurs. Le serviteur ne connaît point le secret de son maître ; moi au contraire,

je vous ai dévoilé tout ce que mon Père m'a appris.

Prenez courage ; plus tard, si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier. Du reste, il vous haïra, parce que vous n'êtes point du monde ; si vous étiez du monde, il vous aimerait.

Le disciple n'est point au-dessus du maître ; ceux qui m'ont persécuté vous persécuteront donc aussi. Ils vous chasseront des synagogues, et le temps va venir où quiconque vous fera mourir croira avoir rendu service à Dieu. Cela vient de ce qu'ils n'ont connu ni mon Père ni moi. Je vous ai révélé toutes ces choses, afin que, lorsque le temps sera venu, vous vous souveniez que je vous les ai dites.

Il vous est avantageux que je m'en aille, car si je demeurais toujours avec vous, le Consolateur ne viendrait point à vous ; tandis que si je m'en vais, je vous l'enverrai. Quand l'Esprit sera ve-

nu, il vous enseignera toute vérité, il vous fera connaître l'avenir, et il me glorifiera aussi, parce qu'il recevra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera.

Mes petits enfants, le temps arrive où, semblables à des brebis sans pasteur, vous serez dispersés en tous lieux, car le prince du monde va avoir son heure. Toutefois, prenez courage, le monde ne pourra rien contre vous; j'ai vaincu le monde!

LXXIX

Prière de Jésus-Christ

Après avoir ainsi parlé, le Sauveur Jésus leva les yeux au ciel et fit cette prière:

— Mon Père, le temps est venu; glorifiez votre Fils, afin qu'il vous glorifie à son tour. Vous avez mis tous les hommes en sa puissance afin qu'il leur donnât la vie éternelle, et la vie éternelle est de connaître que vous êtes le seul Dieu véritable, et que vous avez envoyé

Jésus-Christ pour racheter le monde. Père Saint, je vous ai glorifié ici-bas; j'ai accompli votre œuvre; glorifiez-moi maintenant, en me recevant dans la gloire que j'ai possédée avec vous avant la création du monde.

J'ai fait connaître votre nom à ceux que vous avez séparés du monde; ils étaient à vous et vous me les avez donnés, et ils ont pratiqué votre doctrine. Maintenant ils savent que tout ce que j'ai vient de vous et que c'est vous qui m'avez envoyé. Aussi, je prie pour eux et non pour le monde. Je les laisse dans le monde qui les hait; c'est pourquoi, Père Saint, conservez-les à cause de votre nom, afin qu'un jour ils ne fassent qu'un avec nous!

Tandis que j'étais sur la terre, je veillais sur eux, et je les ai si bien gardés qu'aucun ne s'est perdu, si ce n'est le fils de perdition, afin que l'Écriture fût accomplie.

Et maintenant que je vais à vous, je vous prie de les protéger, afin que ma joie soit parfaite ; car le monde les hait, parce qu'il ne sont point du monde et qu'ils ont cru en moi. Sanctifiez-les donc par votre parole qui est vérité, car je les ai envoyés dans le monde comme vous m'aviez vous-même envoyé.

Mais ce n'est pas seulement pour eux que je veux prier, je prie encore pour ceux qui croiront en moi par leur ministère, afin que, tous ensemble, nous soyons réunis en vous. Oui, faites que ceux que vous m'avez donnés pour disciples soient toujours avec moi, et qu'ils soient témoins un jour de la gloire que vous recevez avant le commencement des sièles !

LXXX

Agonie de Jésus.

Après avoir fait en faveur des apôtres cette sorte de testament de l'amitié, Jésus sortit de la ville, et, passant le tor-

rent de Cédron, il se dirigea vers la montagne des Oliviers.

Là se trouvait un lieu nommé Gethsémani, qui avait un jardin dans lequel Jésus se rendait quelquefois pour prier avec ses disciples.

Quand il y fut arrivé, il leur dit :

— Demeurez ici pendant que j'irai prier dans le jardin. Vous prierez aussi, afin que vous n'entriez point en tentation.

Ensuite, prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean, il entra sous le couvert des oliviers, et aussitôt son âme fut abreuvée d'ennui, de terreur et de tristesse.

— Mon âme, dit-il aux apôtres, est triste jusqu'à la mort ; attendez ici et veillez avec moi !

S'éloignant alors à la distance environ d'un jet de pierre, il se mit à genoux et pria ainsi :

— Mon père, si cela est possible, éloignez de moi ce calice ! Néanmoins, que

votre volonté soit faite et non la mienne.

Ensuite, tombant à genoux, sa prière devenait plus pressante, et il disait encore:

— Mon Père, si cela est possible, détournez de moi ce calice! Qu'il en soit toutefois comme vous le voulez et non comme je veux.



Agonie de Jésus.

En priant ainsi, une sueur de sang découlait de son corps et venait

baigner la terre. Néanmoins, un ange étant descendu du ciel pour le fortifier, Jésus se leva, alla vers ses disciples et, les trouvant endormis d'accablement et de fatigue, il dit à Pierre :

— Simon, vous dormez ! Eh quoi ! vous n'avez pas pu veiller seulement une heure avec moi ! Veillez donc et priez, afin que vous n'entriez point en tentation, car l'esprit est prompt, mais la chair est faible.

Après cela, Jésus rentra dans le jardin et fit la même prière :

— Mon Père, si je ne puis éviter de boire ce calice, que votre volonté soit faite et non la mienne.

Et étant retourné vers ses disciples, il les trouva encore endormis ; mais si profondément, cette fois, qu'il leur parla sans pouvoir en obtenir de réponse.

Jésus les quitta donc pour aller prier une troisième fois, et lorsqu'il revint, il leur dit :

— Dormez maintenant et reposez-vous !

Puis il ajouta :

— Voici l'heure où le Fils de l'Homme sera livré entre les mains des pécheurs. Levez-vous ! allons ! car voici que celui qui doit me trahir approche.

LXXXI

Trahison de Judas.

Comme il parlait encore, le jardin s'emplit tout à coup de la clarté des torches et des lanternes. C'était une troupe de gens, armés d'épées et de bâtons et suivis d'une cohorte romaine et de valets du grand-prêtre, qui venaient, sous la conduite de Judas Iscariote, pour se saisir de Jésus.

Or, le traître avait donné ce mot d'ordre à sa troupe :

— Celui que je baiserai, c'est celui-là même ; arrêtez-le et l'emmenez avec précaution.

En effet, dès qu'il fut arrivé, Judas

s'approcha de Jésus et l'embrassa en disant :

— Maître, je vous salue !

— Mon ami, lui dit Jésus avec bonté, pourquoi êtes-vous venu ici ? Eh quoi ! Judas, vous trahissez le Fils de l'Homme par un baiser !

Et aussitôt le Sauveur, qui savait fort bien ce qui allait arriver, s'avança de lui-même vers la troupe en disant :

— Qui cherchez-vous ?

— Jésus de Nazareth ! répondirent les soldats.

Et comme le Seigneur leur disait : " C'est moi ! " ils furent tous renversés le visage contre terre.

Quand ils se furent relevés, il leur demanda une seconde fois :

— Qui cherchez-vous ?

— Jésus de Nazareth, répondirent-ils encore.

— Ne vous ai-je pas dit que c'était moi ? reprit Jésus.

Prenez-moi donc, mais laissez aller ceux-ci en liberté.

Au lieu de fuir, les Apôtres s'écrièrent :

— Seigneur, devons-nous frapper de l'épée ?

Et, sans attendre la réponse, Pierre tira le glaive et coupa l'oreille à Malchus, l'un des serviteurs du grand-prêtre. Il allait frapper encore, quand Jésus, arrêtant son bras :

— Pierre, lui dit-il, c'est assez ! remettez le glaive au fourreau, car quiconque frappera de l'épée périra par l'épée.

Ensuite ayant replacé l'oreille à Malchus, Jésus parla en ces termes :

— Si je n'avais à boire le calice qui m'est préparé, croyez-vous qu'à ma demande, le Père n'enverrait point aussitôt douze légions d'anges pour me secourir ? Mais alors comment s'accompliraient les prophéties qui disent que les choses doivent arriver ainsi ?

Puis se tournant vers les princes des prêtres, les officiers du temple et les anciens qui avaient suivi de loin, il leur dit :

— Vous êtes venus à moi comme à un voleur de nuit, avec des épées et des bâtons. Pourquoi ne m'avez-vous point arrêté quand je prêchais tous les jours dans le temple ? Mais c'est maintenant votre heure et celle des princes des ténèbres, selon que les prophètes l'ont annoncé.

LXXXII

Premier interrogatoire.

Lié et garrotté comme un criminel, Jésus fut d'abord conduit par les soldats chez Anne, beau-père de Caïphe, quoique celui-ci fût grand-prêtre cette année-là. Mais Anne, satisfait de cette marque de déférence, renvoya Jésus à son gendre, chez qui il savait que le conseil des prêtres et des scribes se trouvait rassemblé.

Pendant ce temps, Pierre suivait Jésus avec un autre disciple; et comme celui-ci était connu des gens du grand prêtre, ils purent entrer à la suite de leur maître dans la cour du palais.

La nuit était froide, et il y avait un grand feu dans le vestibule. Pierre, se mêlant aux officiers du grand-prêtre, s'assit donc autour du foyer, attendant l'issue de l'affaire.

Cependant l'interrogatoire avait commencé dans l'intérieur du palais. On questionna d'abord Jésus sur ses disciples et sa doctrine. Il répondit :

— J'ai toujours parlé publiquement dans le temple et dans vos synagogues. Je n'ai rien eu de secret pour personne. Pourquoi donc m'interrogez-vous ? interrogez plutôt ceux qui m'entourent et qui ont été témoins de mes prédications.

Jésus ayant ainsi parlé, un officier s'approcha et lui donna un soufflet, en disant :

— Est-ce ainsi que vous répondez au grand-prêtre ?

Jésus, sans se plaindre, dit à celui qui l'avait frappé :

— Si j'ai mal parlé, montrez-moi mon erreur ; mais si j'ai parlé à propos, pourquoi me frappez-vous ?



Premier interrogatoire.

Cependant les princes des prêtres, désespérant de trouver dans sa doctrine le moindre sujet de condamnation, firent approcher plusieurs témoins. Mais leurs accusations étaient si futiles et souvent si contradictoires, qu'il semblait impos-

sible d'asseoir sur leurs dépositions les motifs d'un procès sérieux.

C'est alors qu'on appela deux faux témoins qui parlèrent en ces termes :

— Nous avons entendu dire par cet homme : " Je peux détruire le temple de Dieu et le rebâtir en trois jours. " Il a dit encore : " Je détruirai ce temple, fait de main d'homme, et j'en rebâtirai un autre où la main de l'homme n'aura point de part. "

Le grand-prêtre, se levant alors au milieu de l'assemblée, dit à Jésus :

— N'avez-vous rien à répondre à ce que ces hommes invoquent contre vous ?

Mais Jésus garda le silence.

Caïphe l'interrogea donc une seconde fois.

—Au nom du Dieu vivant, s'écria-t-il, je vous adjure de dire si vous êtes le Christ, fils de Dieu éternellement béni !

— Oui, je le suis, répondit Jésus.

Il ajouta ensuite :

— Désormais vous ne verrez le Fils de l'Homme que le jour où il viendra sur les nuées du ciel, assis à la droite de son Père.

En entendant ces paroles, Caïphe déchira ses vêtements et s'écria, plein de colère :

— Cet homme a blasphémé ! que pensez-vous qu'il mérite après un tel crime !

Et l'assemblée répondit tout d'une voix :

— Il mérite la mort !

LXXXIII

Trahison de saint Pierre.

Comme la nuit était fort avancée, les princes des prêtres remirent l'affaire au lendemain et se retirèrent dans leurs maisons, après avoir confié la garde de leur prisonnier à une troupe de soldats et de valets.

Quand ils se virent seuls avec Jésus, ces lâches commencèrent à le frapper, à l'insulter et à lui cracher au visage.

On lui banda les yeux, puis, après l'avoir souffleté, on lui criait: Prophétise, Christ, dis-nous qui t'a frappé!

Ces blasphèmes, ces moqueries, ces attentats, firent la joie de cette valetaille jusqu'au lendemain matin.



Jésus outragé par les soldats et les valets.

Or, pendant que ces tristes scènes se passaient dans la salle des gardes, une scène plus douloureuse et plus poignante pour le cœur de Jésus avait lieu

dans la cour ouverte où Pierre se chauffait avec les soldats.

Une servante, qui passait pour vaquer à son service, ayant vu l'apôtre, s'écria :

— Cet homme que voici était certainement avec Jésus de Nazareth !



Trahison de saint Pierre.

Pierre s'en défendit en disant :

— Femme, je ne sais ce que vous voulez dire. Je ne connais pas même cet homme.

Ayant fait cette réponse, Pierre entra dans le vestibule, et aussitôt le coq chanta.

Un moment après, une autre servante le vit et dit à ceux qui étaient présents :

— Assurément cet homme était à la suite de Jésus de Nazareth !

Mais Pierre nia une seconde fois et dit avec serment :

— En vérité, je ne connais point cet homme-là !

Et le coq se mit de nouveau à chanter.

Environ une heure après, Pierre se trouvant à quelques pas de la salle où l'on gardait Jésus, fut interpellé par un des domestiques du grand-prêtre, parent de ce Malchus à qui l'apôtre avait coupé l'oreille. Cet homme lui dit donc :

— Ne vous ai-je pas vu tantôt avec Jésus dans le jardin des Oliviers ?

Et en même temps un autre ajoutait avec assurance :

— Il est certain que cet homme était à la suite du Nazaréen ; son langage, en

effet, annonce qu'il vient, lui aussi, de Galilée.

Et comme la foule se pressait autour de l'apôtre, répétant les mêmes affirmations, Pierre troublé, hors de lui, se mit à faire des serments et à jurer avec imprécation qu'il ne connaissait point cet homme !

Alors le coq chanta pour la troisième fois, et Jésus qui passait en ce moment s'étant retourné, jeta sur Pierre un regard rempli de doux reproches. Ce regard rappela à l'apôtre le souvenir de cette parole que Jésus lui avait dite : " Pierre, avant que le coq n'ait chanté, vous me renoncerez trois fois. " Il sortit donc aussitôt de la maison de Caïphe et s'en alla pleurer sa faute.

LXXIV

Désespoir de Judas.

Au point du jour, les princes des prêtres, les scribes et les anciens du peuple se réunirent de nouveau en conseil afin

de délibérer sur les moyens de faire mourir Jésus.

Reprenant les débats au point où ils les avaient laissés la veille, l'un des prêtres dit au Sauveur :

— Dites-nous réellement si vous êtes le Fils de Dieu !

Jésus répondit :

— Si je vous dis la vérité vous ne me croirez point ; vous ne répondrez pas davantage si je vous interroge ; et dans les deux cas vous ne me laisserez point aller. Qu'il vous suffise donc de savoir que le Fils de l'Homme sera désormais assis à la droite de Dieu tout-puissant.

— Vous êtes donc le Fils de Dieu ? s'écrièrent les juges en courroux.

— Vous l'avez dit, oui, je le suis !

A cette réponse, l'assemblée se leva ; la cause était jugée et il n'y avait plus qu'à remettre la victime entre les mains de Ponce-Pilate, gouverneur de la Judée, pour qu'il exécutât la sentence.

Bientôt après, Judas ayant appris que Jésus avait été condamné à mort, accourut, pressé par le remords, vers les princes des prêtres, et leur dit, en leur rendant les trente pièces d'argent qu'ils lui avaient données :

— J'ai péché en livrant le sang du Juste.

— Que nous importe ! répondirent les prêtres ; c'est votre affaire et non la nôtre !

Judas désespéré jeta l'argent dans le temple et courut se pendre. Or, une fois pendu, son ventre creva et ses entrailles sacrilèges se répandirent sur la terre.

Cependant les prêtres ramassèrent les trente deniers en disant :

— Il ne nous est pas permis de remettre cet argent dans le trésor, car c'est le prix du sang d'un homme.

Ayant donc tenu conseil, ils décidèrent qu'ils en achèteraient le champ d'un potier ; et ce champ, qui s'appela

depuis Haceldama, c'est-à-dire « le champ du sang, » servit pour la sépulture des étrangers.

Ainsi fut accomplie cette parole du prophète :

Ils ont reçu trente pièces d'argent, prix auquel a été estimé celui que les enfants d'Israël ont mis à prix, et ils les ont donnés pour avoir le champ d'un potier.

LXXXV

Jésus devant Pilate.

De chez Caïphe, les Juifs traînèrent Jésus au prétoire de Pilate. Toutefois, ils n'y entrèrent point de peur de se souiller, car ils devaient ce jour-là manger la Pâque, et les maisons des Gentils étaient regardées comme impures.

Pilate sortit donc sur le péristyle et dit aux Juifs :

— De quoi accusez-vous cet homme?

— S'il n'était pas un malfaiteur, ré-

pondirent-ils en éludant la question, vous le conduirions-nous ?

— Et pourquoi, dit Pilate, ne le gardez-vous pas vous-même afin de le juger selon vos lois ?

— Comment! s'écrièrent les Juifs, vous ignorez donc qu'il nous est défendu de faire mourir personne ?

—Mais enfin, dit encore une fois Pilate, débordé par la foule qui affluait autour du prétoire et remplissait l'air de ses clameurs, quel crime cet homme a-t-il commis ?

— Nous l'avons trouvé pervertissant le peuple, défendant de payer le tribut à César et se donnant faussement le titre de Christ et de roi.

Entendant parler de royauté, Pilate fit entrer Jésus dans le prétoire et lui dit :

— Êtes-vous réellement roi des Juifs ?

— Dites-vous cela de vous-même, ré-

pondit Jésus, ou bien reproduisez-vous l'accusation de mes persécuteurs ?

— Est-ce que je suis Juif, s'écria Pilate avec dédain, pour savoir de pareilles choses ? Ce sont les prêtres de votre nation qui vous ont livré entre mes mains.

Puis, répétant sa question : Quel est votre crime ? dit-il, et êtes-vous roi comme on l'assure ?

— Mon royaume, répondit Jésus, n'est point de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes soldats me délivreraient certainement de la fureur de mes ennemis.

— Vous-êtes donc roi ?

— Oui, je le suis ! Je suis venu au monde pour dire la vérité, et ceux-là seuls m'écoutent qui aiment la vérité.

— Et qu'est-ce que la vérité ? demanda Pilate.

Sans attendre la réponse, il retourna

vers les Juifs et les princes des prêtres en disant :

— Je ne trouve en cet homme aucun sujet de condamnation.

Ceux-ci, parlant alors tous à la fois, accumulèrent contre Jésus les accusations les plus contradictoires.

Ne sachant à qui entendre, Pilate revint vers Jésus et lui dit :

— N'entendez-vous point de quelles accusations ils vous chargent ? Défendez-vous donc et répondez !

Mais Jésus se taisait ; en sorte que le gouverneur était tout surpris.

Dans le feu de la discussion, les Juifs avaient un moment parlé de la Galilée, disant que Jésus soulevait le peuple en semant sa doctrine depuis la Judée jusqu'à la Galilée. Pilate, voyant dans ce mot lancé au hasard, un moyen pour lui de sortir d'embarras, demanda aux Juifs si Jésus était Galiléen.

Sur leur réponse affirmative, le gouverneur s'écria :

— S'il en est ainsi, conduisez votre prisonnier à Hérode qui est en ce moment à Jérusalem. Tous les Galiléens appartiennent à sa juridiction.

Jésus fut donc conduit chez Hérode qui le reçut avec beaucoup de joie, espérant de lui voir faire quelque miracle. Mais à toutes ses questions, Jésus ne répondit que par le silence.

Comme il ne répondait pas davantage aux accusations des scribes et des princes des prêtres Hérode et sa cour furent pour lui pleins de mépris. Ils le firent donc revêtir d'une robe blanche pour qu'il ressemblât à un fou ou à un roi de théâtre, et le firent reconduire dans cet appareil au gouverneur romain.

LXXXVI

Jésus et Barrabas.

Pilate qui s'était cru débarrassé de l'importunité des princes des prêtres, vit avec une sorte de dépit que l'affaire

était une seconde fois évoquée devant son tribunal. Il assembla donc les magistrats et le peuple et leur dit :

— Vous le voyez, j'ai interrogé cet homme en votre présence, et je n'ai rien trouvé en lui qui fût l'objet d'une condamnation. Hérode l'a interrogé à son tour sans plus de succès. Mon avis est donc qu'il faut le laisser aller après l'avoir toutefois châtié.

Pilate parlait ainsi par commisération pour Jésus ; mais quel autre supplice que la mort pouvait assouvir la fureur aveugle de cette nation endurcie !

Un moment, le gouverneur crut avoir trouvé un moyen infaillible de sauver Jésus. En effet, il était d'usage de délivrer tous les ans, à l'occasion de la fête de Pâques, un criminel condamné à mort. Or, comme il y avait cette année-là dans les prisons de la ville un scélérat fameux appelé Barrabas, Pilate crut pouvoir obtenir la grâce de Jésus

en le mettant en parallèle avec cet homme couvert de crimes. Il monta donc sur son tribunal, malgré l'avis que sa femme lui avait fait donner de ne s'occuper en rien de l'affaire de ce juste, et dit au peuple :

— Lequel voulez-vous que je délivre, Jésus ou Barrabas ?

— Barrabas ! s'écria la foule, travaillée par les factieux et rendue furieuse par les calomnies des princes des prêtres.

— Et de Jésus, le roi des Juifs, que voulez-vous que j'en fasse ?

— Crucifiez-le ! crucifiez-le ! cria-t-on de toutes parts.

Pilate se fit apporter un bassin rempli d'eau, se lava les mains en présence du peuple, après quoi il dit :

— Peuple, je suis innocent du sang de cet homme.

Mais le peuple se mit à crier tout d'une voix :

— Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !

LXXXVII

Voilà l'Homme.

Pilate crut néanmoins qu'il serait encore possible d'attendrir cette foule en délire, s'il lui présentait Jésus meurtri et couvert de plaies.

Il le fit donc soumettre à la plus cruelle flagellation.

Quand Jésus sortit tout sanglant des mains de ses bourreaux, les Juifs, l'ayant attiré dans la cour du prétoire, rassemblèrent autour de lui la cohorte romaine ; puis ils le dépouillèrent de ses vêtements et le couvrirent d'un manteau de pourpre, signe d'une royauté dérisoire.

Non contents de cela, ils entrelacèrent des branches d'épines dont ils formèrent une couronne et la placèrent sur sa tête. Lui ayant enfin mis un roseau entre les mains en guise de sceptre, ils

fléchirent tour à tour le genou devant lui en disant :

— Salut, roi des Juifs !



La flagellation.

Et en même temps, ils lui crachaient au visage, ils le frappaient à la tête à coups de roseau et l'accablaient d'insultes et de soufflets.

C'est alors que Pilate vint prendre

Jésus. Il le fit monter sur le perron du prétoire et l'offrit au peuple en disant :

— Voilà l'homme !

Cette fois, ce furent les princes des prêtres et leurs affidés seuls qui crièrent :

— Crucifiez-le ! crucifiez-le !

Quant au peuple, voyant Jésus dans un si triste état, il se taisait, ému peut-être d'une compassion tardive !

Pilate, mécontent du mauvais succès de son cruel stratagème, dit aux Juifs avec humeur :

— Prenez cet homme et faites-en ce que vous voudrez.

Quant à moi, je ne vois rien en lui qui soit matière à une condamnation capitale.

— Et nous, répondirent les Juifs, nous croyons qu'il mérite la mort, parce que notre loi condamne au dernier supplice ceux qui veulent se faire passer pour fils de Dieu.

Pilate, de plus en plus troublé et indécis, rentra dans le prétoire et dit à Jésus :

— D'où êtes-vous ?

Et comme Jésus se taisait :

— Vous ne me répondez rien ? s'écria-t-il. Ignorez-vous donc que j'ai le pouvoir de vous délivrer comme j'ai celui de vous perdre ?

— Vous ne pourriez rien faire ni pour ni contre moi, répondit Jésus, si ce pouvoir ne vous avait été donné d'en haut. Mais en tout ceci, le plus criminel est celui qui m'a livré.

Cependant, Pilate ne renonçait pas encore à l'idée de sauver Jésus. Il essaya de parler en sa faveur ; mais ce fut en vain. Aux premiers mots qu'il prononça dans ce sens, les Juifs s'écrièrent :

— Si vous relâchez cet homme, vous n'êtes point ami de César, car celui qui

se fait passer pour roi devient nécessairement l'ennemi de l'empereur.

Pilate ne tint pas devant cette considération qui attaquait directement sa fortune. Il fit sortir Jésus du prétoire, et vint lui-même s'asseoir sur son tribunal, en un lieu appelé Gabbatha. C'était environ la sixième heure. Pilate dit aux Juifs, en leur montrant Jésus :

— Voilà votre roi !

— Otez-le de là et crucifiez-le ! s'écrièrent-ils.

— Comment ! dit le gouverneur, je crucifierais votre roi ?

— Nous n'avons d'autre roi que César ! répondirent les princes des prêtres.

Et comme le tumulte allait s'augmentant et menaçait même de dégénérer en sédition, Pilate, homme pusillanime et juge sans équité, assuma sur lui tous les anathèmes de l'histoire quand il dit aux Juifs en leur livrant le Sauveur :

— Je vous abandonne cet homme! Faites-en ce qu'il vous plaira!

LXXXVIII

La Voix douloureuse.

Aussitôt, les soldats se saisirent de Jésus, le dépouillèrent de la robe de pourpre et, le revêtant de ses premiers habits, ils le conduisirent hors du prétoire pour le crucifier.



Jésus, portant sa croix, rencontre sa très sainte Mère.

Or, comme la croix dont on l'avait chargé était trop lourde pour lui à cause de son état de faiblesse, les Juifs forcèrent un homme de Cyrène, nommé Simon, à marcher à la suite de Jésus, afin de partager avec lui le poids de l'ignoble fardeau.

Une foule immense assistait à ce triste spectacle. Des femmes en grand nombre suivaient en se frappant la poitrine. Elles pleuraient et poussaient de grands gémissements.

Touché de leur affliction, Jésus se tourna vers ces femmes et leur dit ces paroles :

— Filles de Sion, ne pleurez point sur moi ; pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants ! Voici, en effet, que le temps arrive où l'on dira avec raison : " Heureuses les entrailles qui n'ont point porté ! Heureuses les mamelles qui n'ont point allaité ! " Et, pendant ce temps-là, les hommes de cette génération diront

aux montagnes : " Tombez sur nous ! " et aux collines: "Cachez-nous!" Car si le bois vert est ainsi traité, que sera-ce du bois sec?"

Deux criminels insignes devaient aussi mourir ce jour-là. Ils suivaient Jésus, chargés comme lui de l'instrument de leur supplice; en sorte que c'est en compagnie de deux voleurs que Jésus-Christ arriva sur le mont Golgotha, ou montagne du Calvaire.

Là on lui présenta une boisson fortifiante: c'était un vin assaisonné de myrrhe et où entrait un peu de fiel. Après l'avoir goûtée, Jésus refusa d'en boire.

Enfin, vers la troisième heure, on l'attacha à la croix, et on le mit entre les deux voleurs, afin que cette parole de l'Écriture fût accomplie: " Il a été placé au nombre des scélérats. "

LXXXIX

Jésus sur la Croix.

La première parole que dit Jésus, quand on l'eut cloué sur l'infâme gibet, fut celle-ci :

— Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font !



Auparavant, les soldats qui devaient le garder l'avaient dépouillé de sa robe et de sa tunique. Comme ils étaient

quatre et que sa robe était d'une seule pièce et sans couture, ils tirèrent au sort pour savoir à qui elle appartiendrait.

Et ainsi fut accomplie cette parole de l'Ecriture : " Ils ont partagé entre eux mes vêtements et ils ont tiré ma robe au sort. "

De plus, le nom de Jésus, son lieu de naissance et la cause de sa condamnation avaient été écrits sur la croix en trois langues différentes : en hébreu, en grec et en latin. Or, comme le Sauveur y était appelé roi des Juifs, les princes des prêtres s'en offensèrent, et allèrent trouver Pilate pour le prier de modifier ainsi l'inscription : " Jésus, qui se dit roi des Juifs. " Mais Pilate répondit avec brusquerie : " Ce qui est écrit est écrit. "

Et ainsi, comme si ce procès devait réunir toutes les contradictions, Jésus reçut le nom de roi des Juifs de ceux-là même qui le punissaient de mort pour avoir usurpé ce titre !

Cependant, à quelques pas des soldats et sur les flancs du Calvaire, la foule se pressait, cruellement moqueuse et comme enivrée de son crime. Les uns passaient en hochant la tête et en disant :

— Toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, sauve-toi toi-même ! Si tu es le fils de Dieu, descends de la croix !

Les princes des prêtres, les scribes et les principaux de la nation l'insultaient aussi et disaient :

— Il a sauvé les autres, qu'il se sauve lui-même, s'il le peut ! S'il est le roi d'Israël, qu'il descende de la croix et nous croirons en lui ! Il se dit fils de Dieu, que Dieu le délivre de nos mains !

Les soldats aussi l'accablaient d'outrages ; et quand il eut dit : " J'ai soif ! " ils lui présentèrent une éponge imbibée de vinaigre pour irriter ses ardeurs !

L'un des voleurs crucifiés à ses côtés mêlait ses imprécations à celles de la

foule ; l'autre au contraire, touché de repentir, gourmandait son compagnon et rendait à Jésus ce témoignage :

— Cet homme n'a fait aucun mal, tandis que nous, c'est justement que nous expions nos crimes !

Jésus dut alors jeter sur le larron un de ces regards qui sauvent les âmes, puisque celui-ci s'écria aussitôt, plein de foi et de repentir :

— Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous serez dans le royaume de votre Père !

Et Jésus lui répondit avec bonté :

— Ce soir même vous serez avec moi en paradis !

XC

Mort de Jésus.

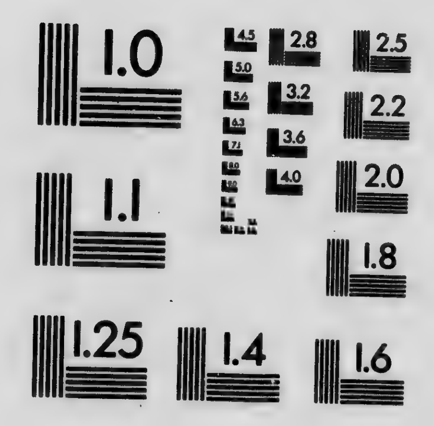
Une scène plus attendrissante encore allait se passer sur le Calvaire.

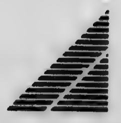
Trois femmes : Marie mère de Jésus, Marie femme de Cléophas, Marie-Made-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





leine étaient debout au pied de la croix. Le disciple bien-aimé y était aussi. Touché de l'abandon où il allait laisser sa mère et son apôtre, Jésus leur sourit un moment, puis il les donna l'un à l'autre en disant :

— Femme, voilà votre fils ; et vous, fils, voilà votre mère !

Depuis ce moment, la mère adoptive et le fils d'adoption ne se quittèrent plus.

Entre la sixième et la neuvième heure, d'épaisses ténèbres couvrirent la terre et le soleil obscurci ne donna plus sa lumière. C'est alors que Jésus jeta ce cri d'angoisse :

Eli ! Eli ! lamma sabachtani ! ce qui veut dire : Mon père, mon père, pourquoi m'avez-vous abandonné ?

En entendant ces paroles, les Juifs se dirent l'un à l'autre :

— Il appelle Élie, voyons s'il viendra le délivrer !

Quelque temps après, Jésus ayant dit : “J'ai soif ! ” un soldat lui offrit une éponge imbibée de vinaigre qu'il avait attachée au bout d'un roseau. Jésus en but un peu ; puis, voyant que les prophéties étaient accomplies et que plus rien ne manquait à son sacrifice, il dit :

— Tout est consommé !

Enfin, ouvrant une dernière fois la bouche, il s'écria d'une voix forte :

— Mon père, je remets mon âme entre vos mains !

En disant ces paroles, Jésus inclina la tête et rendit le dernier soupir...

Aussitôt le voile qui, dans le temple, cachait le Saint des Saints, se déchira depuis le haut jusques en bas ; la terre fut ébranlée ; les rochers du Calvaire se fendirent ; les tombeaux entr'ouverts donnèrent passage à plusieurs saints qui vinrent dans la ville se montrer aux habitants.

Témoin de ces convulsions de la nature, le centurion qui se trouvait en face de la croix, déjà effrayé par le cri d'angoisse qu'avait poussé Jésus expirant, ne put s'empêcher de dire en rendant grâces à Dieu :

— Cet homme-là était un juste. Il était vraiment le fils de Dieu !

Les gardes, épouvantés par les mêmes prodiges, faisaient les mêmes aveux ; la foule, qui avait assisté au triste spectacle, s'en retournait à Jérusalem consternée et silencieuse ; tous, enfin, se frappaient la poitrine en signe de repentir et de regret.

XCI

Jésus au Tombeau.

Le soleil allait se coucher. Or, comme le Sabbat solennel des Juifs commençait à cette heure même, les soldats de Pilate vinrent, selon l'usage, et rompirent les jambes aux deux larrons

qu'on avait crucifiés à droite et à gauche de Jésus-Christ.

Quand vint le tour du divin Maître, les soldats, voyant qu'il était mort, passèrent outre. L'un d'eux, toutefois, comme pour remplir une simple formalité, enfonça le fer de sa lance dans le côté de Jésus, et de la plaie béante coula un peu de sang et d'eau.

Ainsi fut accomplie cette prophétie : " Vous ne briserez aucun de ses os ; " et cette autre : " Ils verront celui qu'ils ont percé. "

Une heure environ après la mort du Sauveur, un de ses disciples secrets, homme juste et l'un des principaux de la cité, vint trouver Pilate pour lui demander la permission d'ensevelir le corps de Jésus. Le gouverneur, étonné qu'il fût mort sitôt, interrogea le centurion, et celui-ci lui ayant confirmé la nouvelle, il autorisa Joseph d'Arimathie à faire ce qu'il demandait.

Celui-ci vint donc au Calvaire, suivi de Nicodème, lequel avait apporté environ cent livres de myrrhe et d'aloës. Ils embaumèrent le corps à la manière des Juifs, l'entourèrent de bandelettes



Jésus mis dans le Tombeau.

et le déposèrent dans un sépulcre neuf taillé dans le roc; après quoi ils roulèrent une grosse pierre pour fermer l'entrée du sépulcre et se retirèrent.

Les deux disciples avaient été aidés dans ce pieux office par les saintes Femmes, celles-ci ne quittèrent le Calvaire qu'après avoir vu comment Jésus avait été mis dans le tombeau.

Le lendemain, les princes des prêtres et les pharisiens s'assemblèrent chez Pilate et lui dirent :

— Nous nous sommes souvenus que ce séducteur disait pendant sa vie : " Je ressusciterai le troisième jour. " Ordondez donc que le sépulcre soit gardé, de peur que les apôtres, enlevant eux-mêmes le corps, ne viennent ensuite dire au peuple : " Il est ressuscité. " Or, cette nouvelle erreur serait certainement pire que la première.

Pilate, fatigué des obsessions de ces hommes haineux, leur répondit sèchement :

—Vous avez des soldats sous vos ordres ; allez et gardez le corps comme vous l'entendrez.



Les Juifs vinrent donc au sépulcre, mirent leur sceau sur la pierre et se retirèrent après l'avoir laissé sous bonne garde.

XCII

Résurrection de Jésus.

Sans doute que, pressés par le temps, les deux disciples et les saintes Femmes n'avaient donné au corps de Jésus que des soins provisoires, puisque, le soir même du sabbat, celles-ci achetèrent de nouveaux aromates et revinrent le lendemain au point du jour pour achever l'embaumement.

Or, comme elles ignoraient que les Juifs eussent envoyé des gardes, elles se disaient, en cheminant vers le Calvaire :

— Qui pourra nous ôter la pierre qui a été placée à l'entrée du tombeau ?

Quand elles furent arrivées, le soleil éclairait déjà le sommet de la montagne. Or, aussitôt la terre trembla et

l'on vit descendre du ciel l'Ange du Seigneur qui, s'approchant du sépulcre, en renversa la pierre et s'assit dessus.



Résurrection de Jésus.

Cet ange avait une tunique plus blanche que la neige et son visage semblait lancer des éclairs. A sa vue, les gardes furent si effrayés, qu'ils tombèrent comme morts, le visage contre terre. Ils se remirent pourtant, et s'étant relevés, ils prirent tout tremblants le chemin de la ville.

C'est alors que les saintes Femmes, s'étant approchées du sépulcre, le trouvèrent vide. Le Sauveur avait disparu.

Aussitôt, Marie-Madeleine courut vers Simon-Pierre et vers le disciple bien-aimé et leur dit :

— On a enlevé le corps de Jésus, et nous ne savons où on l'a mis.

A cette nouvelle, Pierre et Jean coururent vers la montagne.

Jean, étant arrivé le premier, regarda dans le sépulcre et vit seulement des linges épars çà et là sur la terre. Pierre arriva à son tour et, étant entré dans le sépulcre, il vit aussi les linges et, un peu plus loin, le suaire dont on avait couvert la tête de Jésus.

Après cela les deux apôtres se retirèrent : Jean plein de foi, Pierre conservant encore quelques doutes sur la vérité de la résurrection.

Cependant Madeleine n'avait pu se résoudre comme eux à quitter le Calvai-

re. Elle s'était assise à l'entrée du sépulcre, et là elle pleurait. Ayant par hasard jeté les yeux dans l'intérieur du tombeau, elle vit deux anges vêtus de blanc, dont l'un se tenait à la tête, l'autre aux pieds, à la droite où Jésus avait été déposé.

Et les anges lui dirent :

— Femme, pourquoi pleurez-vous ?

— Hélas ! répondit Madeleine, on m'a enlevé mon Sauveur, et je ne sais où on l'a mis !

S'étant retournée un moment après, elle vit un homme qu'elle prit pour le jardinier de Gethsémani . Et cet homme lui dit :

— Qui cherchez-vous ? et qu'avez-vous à pleurer ?

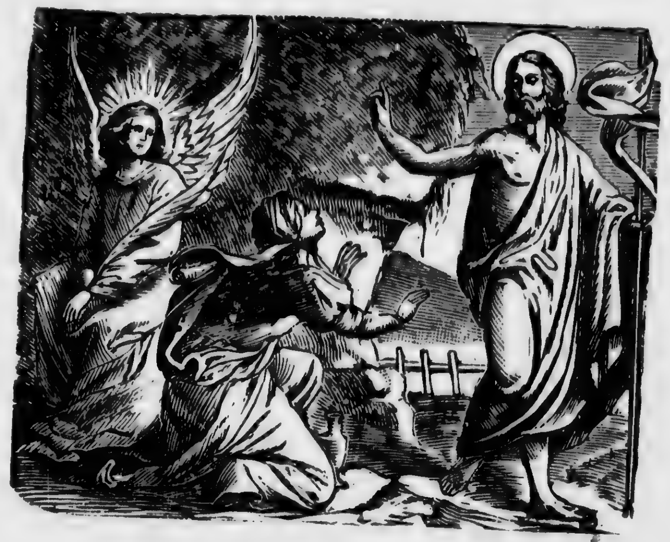
— Ah ! s'écria Madeleine, si c'est vous qui avez enlevé mon Seigneur, dites-moi où vous l'avez placé, afin que je l'emporte avec moi !

Jésus lui dit ce seul mot :

— Marie !

Et elle, remuée jusqu'au fond du cœur s'écria :

— Maître !



Jésus se montre à Marie-Madeleine.

Et comme elle se précipitait pour embrasser ses genoux :

— Ne me touchez point, lui dit Jésus, car je ne suis point encore retourné vers mon Père. En attendant, allez trouver mes frères et dites-leur ces paroles :

" Je monte vers mon Père qui est aussi le vôtre, vers mon Dieu qui est aussi votre Dieu. "

Sur ces entrefaites, les autres saintes Femmes vinrent au sépulcre et virent les mêmes anges qu'avait vus Madeleine ; et ces anges leur dirent :

— Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est maintenant plein de vie ! En vérité, Jésus de Nazareth est ressuscité selon sa promesse. Retournez donc à Jérusalem et dites à Pierre et aux autres apôtres d'aller l'attendre en Galilée ; c'est là que vous le reverrez ainsi qu'il l'a prédit.

Les femmes sortirent du sépulcre, saisies de crainte et de joie, et pendant qu'elles couraient vers la ville sans pouvoir proférer une parole, Jésus se présenta à elles et leur dit :

— Femmes, je vous salue !

Celles-ci se prosternèrent aussitôt devant lui et l'adorèrent.

Jésus leur dit encore :

— Ne craignez rien ! Allez seulement annoncer aux apôtres ce que vous avez vu et entendu.

Les saintes Femmes obéirent ; mais quand elles furent arrivées à la maison où étaient les apôtres, elles eurent beau affirmer ce qu'elles avaient vu, ceux-ci ne les crurent point.

Il n'en fut pas de même des princes des prêtres et des pharisiens. L'émotion fut grande au contraire dans leur Conseil, quand les gardes vinrent, tout effarés, leur porter la nouvelle du grand miracle de la résurrection.

Ils discutèrent longtemps, ne sachant à quoi se résoudre. Enfin, ils s'arrêtèrent à cette étrange détermination de donner aux gardiens une grosse somme d'argent pour qu'ils répandissent dans le public cette fable ridicule : « Pendant que nous dormions, les disciples sont venus et ont enlevé le corps de Jésus. »

Singulière fortune de l'erreur ! Cette déposition absurde " de témoins endormis, " acceptée alors par la foule ignorante, est devenue parmi les Juifs une sorte de dogme fondamental, qui les tiendra éloignés de l'Eglise de Jésus-Christ jusqu'à la fin des temps !

XCIII

Les disciples d'Emmaüs.

Le soir même de la résurrection, deux disciples de Jésus, se rendant au bourg d'Emmaüs, s'entretenaient pendant la route de ce qui venait de se passer à Jérusalem.

Jésus, sous la figure d'un voyageur, se joignit à eux et leur dit :

— Frères, que disiez-vous en marchant et d'où vient votre tristesse ?

— Eh quoi ! répondit l'un des disciples appelé Cléophas, êtes-vous à ce point étranger au pays que vous ignoriez ce qui s'est passé ces jours derniers à Jérusalem ?

— Et que s'est-il passé ? interrogea Jésus.

— Vraiment ! vous ne savez pas comment les pharisiens et les princes des prêtres ont crucifié Jésus de Nazareth, ce prophète admirable, cet homme puissant en paroles et en œuvres devant Dieu et devant tout le peuple ?

Hélas ! ajoutèrent-ils avec découragement, nous espérions que ce serait lui qui rétablirait le royaume d'Israël ! Mais voilà trois jours qu'ils l'ont fait mourir, et Jésus ne paraît pas ! Il est vrai que quelques femmes de sa suite sont allées ce matin au sépulcre, et que les Anges leur ont dit que le Christ était ressuscité. Les apôtres y sont allés à leur tour et le récit des femmes s'est trouvé confirmé. Malgré cela, personne n'a vu Jésus ; personne qui puisse en donner des nouvelles !

— Hommes de peu de foi ! s'écria le Sauveur. Ne fallait-il pas que le Christ

souffrît avant d'entrer dans sa gloire ?

Prenant ensuite toute la série des prophètes, en commençant par Moïse, Jésus leur expliqua ce qui avait été dit de lui dans les Ecritures, et comment tout s'était parfaitement vérifié.

Ces discours avaient conduit nos voyageurs jusqu'à Emmaüs. A l'entrée du bourg, Jésus fit semblant de passer outre ; mais les disciples le pressèrent de s'arrêter et lui dirent avec instance :

— Maître, demeurez avec nous ! Ne voyez-vous pas qu'il se fait tard et que le jour est sur son déclin ?

Jésus entra donc dans la maison, et tandis qu'il était avec eux à table, il prit le pain et le bénit ; ensuite l'ayant rompu, il le leur offrit comme au jour de la Cène.

C'est alors seulement que leurs yeux s'ouvrirent et qu'ils reconnurent que cet homme qui mangeait avec eux était vraiment le Sauveur.

Jésus disparut après la fraction du pain, et aussitôt les disciples émerveillés se dirent l'un à l'autre :

— Maintenant tout s'explique ; et voilà pourquoi notre cœur s'épanouissait au-dedans de nous-mêmes, pendant qu'il nous parlait sur la route et qu'il nous expliquait les Ecritures !

XCIV

Incrédulité de Thomas.

Les apôtres, qui avaient récusé le témoignage des saintes femmes, ne crurent pas davantage à la parole des disciples d'Emmaüs. Il fallut que Jésus-Christ s'offrît à eux pendant qu'ils étaient rassemblés, afin de les forcer de se rendre à l'évidence et de triompher complètement de leur incrédulité.

Un jour, en effet, qu'ils s'entretenaient à table, de la résurrection, les portes de la maison étant fermées par crainte des Juifs, Jésus apparut au milieu d'eux et leur dit :

— La paix soit avec vous ! C'est moi, ne craignez rien !

— Ensuite il se mit à leur reprocher leur incrédulité, et le peu de confiance qu'ils avaient témoigné à ceux qui étaient venus leur apporter la nouvelle de sa résurrection.

Or pendant que Jésus parlait, les apôtres se taisaient, tout effrayés et croyant voir un fantôme.

Le divin Maître, devinant leurs pensées, leur dit avec douceur :

— Pourquoi vous arrêtez-vous à ces soupçons qui vous troublent ? Regardez donc mes pieds et mes mains ! C'est bien moi ! Touchez et voyez ! un esprit n'a ni os ni chair ! un esprit est absolument invisible !

Et comme, dans l'excès de leur joie, les apôtres ne savaient que répondre :

— Avez-vous quelque chose à manger ? leur demanda Jésus.

On lui présenta du poisson et un

rayon de miel dont Jésus mangea en leur présence.

Cependant, ce jour-là, Thomas n'était pas avec les autres disciples. Lors donc que ceux-ci lui dirent :

— Nous avons vu le Sauveur !

Thomas répondit :

— Si je ne mets mes doigts dans les trous des clous et ma main dans la blessure du côté, je n'en croirai rien.

Or, huit jours après, comme les apôtres étaient réunis dans la même maison et que Thomas se trouvait avec eux, Jésus s'offrit de nouveau en leur présence, les portes étant fermées, et leur dit :

— La paix soit avec vous !

Puis, s'adressant à Thomas :

— Thomas ! dit-il, approchez vos doigts et mettez-les dans les trous de mes mains ; approchez votre main et mettez-la dans mon côté : Thomas, ne soyez pas incrédule, mais fidèle !

L'apôtre bouleversé ne put que dire ces paroles :

— Mon Seigneur et mon Dieu !

Et le Christ ajouta :

— Vous avez cru, Thomas, parce que vous avez vu. Heureux ceux qui croient sans avoir vu : cette foi spontanée a seule tous les mérites.

XCV

Pierre institué premier Pasteur.

Sur l'ordre du Sauveur, les apôtres avaient quitté Jérusalem et s'étaient rendus en Galilée. Là Jésus leur apparut sur le lac de Génésareth, bénit leur pêche et mangea avec eux. Après le repas, il demanda à Simon Pierre : " Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ceux-ci ? " Il lui répondit : " Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. " Jésus lui dit : " Paissez mes agneaux. " Il lui dit de nouveau : " Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? " Il lui répondit :

" Seigneur, vous savez que je vous aime. " Jésus lui dit : " Paissez mes



Jésus institue St Pierre premier Pasteur.

agneaux. " Il lui dit une troisième fois : " Simon, fils de Jean, m'aimez-vous ? " Pierre fut contristé et lui dit : " Seigneur, vous connaissez toutes choses, vous savez que je vous aime. " Jésus lui dit : " Paissez mes brebis. "

XCVI

Ascension.

Pendant quarante jours, Jésus ne cessa point de se montrer aux disciples qu'il s'était choisis et de les entretenir du

royaume de Dieu. Il mangeait avec eux, leur expliquait sa doctrine et leur recommandait surtout de ne point quitter Jérusalem avant d'avoir reçu le baptême du Saint-Esprit.

Le jour de l'Ascension étant venu, il leur répéta, en les résumant, les mêmes paroles, et comme les disciples alors présents l'interrogeaient sur l'époque précise du rétablissement du royaume d'Israël :

— Il ne vous appartient pas, leur dit-il, de connaître les temps que le Père a disposés dans sa puissance. Sachez seulement que vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous, afin que vous soyez mes témoins à Jérusalem, en Judée, dans la Samarie et jusqu'aux extrémités de la terre.

Ayant ainsi parlé, Jésus s'éleva dans le Ciel, et bientôt après les disciples le virent disparaître derrière une nuée.

Comme ils regardaient encore, deux jeunes gens vêtus de blanc s'offrirent à eux et leur dirent :

— Hommes de Galilée, pourquoi regardez-vous ainsi en haut ? Ce Jésus,

que vous avez vu monter au Ciel, en descendra un jour de la même manière pour juger les vivants et les morts.



Ascension de Notre Seigneur.

Après avoir entendu ces paroles, les disciples quittèrent la montagne des Oliviers et retournèrent à Jérusalem. Là, retirés dans une chambre haute de leur maison, ils persévéraient dans la prière avec les autres disciples, les saintes Femmes et Marie, mère de Jésus.

FIN.

TABLE

—

FIN DE LA TABLE.

— V —

BIBLIOGRAPHIE

Nouvelle grammaire française complète. — Exercices français mis en rapport avec la grammaire française. — Méthode pratique et raisonnée de style et de composition, par M. E. Robert

Présenter d'une manière simple, clair et complète, **aux élèves** de tout âge, les innombrables règles de la langue française, tel a toujours été l'objet des auteurs qui ont écrit des grammaires dans cette langue. Mais " cette gueuse fière qui ne veut point qu'on lui fasse la charité, " suivant l'expression d'un écrivain célèbre, présente des difficultés sans nombre et terriblement compliquées. Traiter ces difficultés dans un ordre bien raisonné ; les expliquer clairement et d'une manière à la fois concise et complète ; faire de la grammaire un livre que non-seulement l'écolier, mais l'homme d'affaires, le journaliste, l'écrivain, peuvent consulter avec fruit, tel est le but que s'est proposé l'auteur. J'ai enseigné pendant quinze ans et je n'ai jamais vu, sous un volume aussi restreint, ouvrage mieux agencé. Les trois parties : Grammaire, Orthographe et Syntaxe, sont complètes, et chacune d'elles forme un petit manuel utile à consulter.

J'ai voulu moi-même consulter de suite la règle des participes, p. 158. J'y ai vu, avec plaisir, que l'auteur a évité un écueil sur lequel sont venus échouer presque tous les grammairiens : il a su bien distinguer les règles générales des participes de la multitude de cas particuliers ou exceptions qu'elles présentent. C'est qu'en effet, ces règles générales une fois bien connues, les exceptions ne sont plus qu'en jeu pour les élève tant soit peu intelligent, et si des personnes, d'ailleurs fort instruites, se trompent souvent sur l'explication de ces règles, la raison en est qu'elles ont voulu étudier tout à la fois règles et exceptions, et de là résulte, dans leur esprit, une confusion qui les embarrasse toutes les fois qu'elles veulent écrire.

Je dois ajouter, pour l'acquit de ma conscience, qu'en 1858, je publiai, dans le *Journal de l'Instruction Publique*, une *Règle des participes* dont l'honorable M. Chauveau, alors surintendant de l'éducation, daigna me dire du bien, et qui avait, pour seul mérite, d'établir clairement la distinction importante que je viens de mentionner.

La clarté dans l'énoncé et l'explication de toutes les autres règles, est le grand mérite de l'ouvrage que je viens d'examiner. Des notes historiques et philosophiques, mises en bas des pages, donnent de l'intérêt à un sujet aride et complètent les explications.

Cette grammaire est en usage dans tous les établissements dirigés par la congrégation des Clerc de St-Viateur, congrégation à laquelle l'auteur appartient et dans un grand nombre d'autres. Il me semble qu'elle mérite de devenir d'un usage général.

Les *Exercices* et la *Méthode de style* et *de composition* forment d'utiles compléments de la grammaire. L'auteur procède toujours d'une façon claire et méthodique et son choix d'exemples et d'exercices est parfait.

Les ouvrages du genre de ces deux derniers ne s'analysent pas. Mais si j'étais de nouveau appelé à enseigner la langue française à mes jeunes contemporains, — mission qui aurait bien son utilité, — je leur mettrais certainement entre les mains les ouvrages de M. E. Robert et je suis sûr qu'ils m'en sauraient gré tôt ou tard.

E. Blain de Saint-Aubin.

ments dirigés
tion à laquel-
s. Il me sem-

tion forment
cède toujours
les et d'exer-

nalysent pas.
e française à
on utilité,—
ges de M. E.
rd.

-AUBIN.





NOUVEAUX OUVRAGES CLASSIQUES

PAR

E. ROBERT

(Approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique)

SÉRIE DE LIVRES DE LECTURE

Tableaux de Lecture (dix)		doz.	$6.00
1er Livre de Lecture,	Syllabaire	doz.	0.84
2e " "	La Religion enseig. aux pet. enf.	doz.	1.80
3e " "	Vie de N. S. J.-C.	doz.	2.40
4e " "	La Doctrine Chrétienne	doz.	3.00

AUTRES CLASSIQUES

Grammaire et Exercices, réunis	doz.	3.75
Grammaire élémentaire, partie de l'élève	doz.	1.50
Grammaire élémentaire, partie du maître	exe.	0.65
Exercices de la Grammaire élementaire, part. de l'él.	doz.	2.40
Grammaire complète	doz.	3.00
Exercices de la Gramm. complète, partie de l'élève	doz.	3.00
Exercices de la Gramm. complète, partie du maître	exe.	0.55
Dictées graduées et raisonnées, 1re année	doz.	5.40
" " " 2e année	doz.	5.40
" " " 3e année	doz.	5.40

MÉTHODE DE STYLE ET DE COMPOSITION

Livre de l'élève, 1re année	doz.	3.60
" **du maitre,** 1re année	exe.	0.75
" **de l'élève,** 2e année	doz.	3.60
" **du maitre,** 2e année	exe.	0.75
Cours abrégé de calcul mental, partie de l'élève	doz.	2.00
" " " partie du maitre	exe.	0.75
Methode de langue anglaise, 1re année	doz.	1.80